

## **Cours 5-2. Rhétorique (littératologie, « théologie de l'éloquence »)**

### **Emplacement**

5. Cours de 1987 à 1990

5.1. Philosophie de la pensée et méthodologie 87-88, (WDM1-WDM397, 453 p.)

### **5.2. Rhétorique, 1988-1989 (RH01-RH152, 147 p.)**

5.3. Philosophie du parcours de vie, 1988-1989 (FLL1-FLL290 , 258 p.)

5.4. Questions de philosophie de la culture, 1989-1990, (KF1-KF351, 414 p.)

5.5. Analyse idéologique, 1989-1990, (IA1-IA59, 72 p.)

**Remarque :** Ce cours a été mis en page avec un interligne plus important que le texte du cours original. Par conséquent, les références de l'ancienne version ne correspondent pas à la pagination actuelle de Word. C'est pourquoi la pagination originale est affichée systématiquement avec les lettres « RE », qui signifient « Rhétorique » et proviennent de l'ancien numéro de page.

**Introduction :** L'objectif principal de ce cours est de permettre aux participants de réaliser un projet final de manière responsable. On constate de plus en plus que non seulement les jeunes, mais aussi un certain nombre d'adultes, ne respectent pas ces normes, alors même que la qualité de la rédaction des textes devient primordiale. Plusieurs enquêtes par sondage sont menées afin de remédier à cette situation.

**Contenu :** Cliquez sur le texte ci-dessous que vous souhaitez lire.

|                                                                                           |    |
|-------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Cours 5-2. Rhétorique (littératologie, « théologie de l'éloquence ») .....                | 2  |
| Introduction (01/05) .....                                                                | 2  |
| 1. La discipline de l'« éloquence » est-elle séparable ? (06/10) .....                    | 7  |
| 2. Les divisions de l'acte rhétorique (11/16) .....                                       | 13 |
| 3. L'origine (« genèse ») de la rhétorique grecque. (17/27) .....                         | 21 |
| 4. La rhétorique au sens de science littéraire. (28/37) .....                             | 33 |
| 5. La rhétorique comme théorie de l'information ou de la communication. (38/51) .....     | 45 |
| 6. La théorie du traité. (52/59). .....                                                   | 60 |
| 6.1. Théorie du traité : existence/essence (60/65) .....                                  | 69 |
| 6.2. Théorie de la dissertation : herméneutique des problèmes (thématique). (66/73) ..... | 76 |
| 6.3. Théorie de la dissertation : Sujet (Théorie commune) (74/81) .....                   | 85 |
| 6.4. Théorie du traité : logique et méthodologie. (82/91). .....                          | 95 |

|                                                               |     |
|---------------------------------------------------------------|-----|
| 6.5. Théorie du traité : Pathos. (92/105) .....               | 106 |
| 7. La théorie de la description. (106/121) .....              | 122 |
| 8. Théorie du récit (narratif, narratologie). (122/140) ..... | 141 |
| 9. Rédaction de rapports. (141/152). ....                     | 163 |

## ***Cours 5-2. Rhétorique (littératologie, « théologie de l'éloquence »)***

RE1

### ***Introduction (01/05)***

Cette « rhétorique » n'est pas une simple rhétorique générale, mais aussi une « théorie de la thèse » – à l'intention des étudiants de Hivo. Certes, les principales caractéristiques de la capacité à « bien écrire et/ou parler » (car il s'agit, dans son acception plus large, de la « rhétorique » en tant que théorie appliquée à la maîtrise de la langue) seront abordées, quoique de manière très succincte. Mais l'accent est mis sur la capacité à « rédiger un mémoire de fin d'études de manière responsable ».

### ***Une erreur culturelle.***

Il y a environ un siècle, une partie de l'intelligentsia de l'époque – principalement française – a entrepris le « démantèlement » délibéré (pour reprendre les termes de Derrida) d'une rhétorique vieille de quatre à vingt-cinq siècles (et qui avait fait ses preuves). Afin de... (ne soyez pas surpris) la réintroduire aujourd'hui, depuis quelques décennies, quoique sous une forme renouvelée.

Nous tenons à souligner que l'engouement pour la rhétorique qui s'empare de certains intellectuels est loin d'être une simple mode passagère. Du moins, c'est notre point de vue. Il s'agit pour nous de la renaissance – voire de la « réactualisation » – d'une discipline solide comme le roc, qui a permis à d'innombrables personnes instruites de maîtriser la langue. Certes, de notre point de vue, forcément influencé par notre époque, nous portons un jugement différent sur la rhétorique et ses applications (parfois très critique, en pointant du doigt ses erreurs). Qui d'entre nous n'a pas appris à dire « rhétorique creuse » au collège ou au lycée ?

Nos professeurs ont généralement omis de préciser qu'outre une rhétorique, ou un art de parler et d'écrire, bel et bien « creux », il existait – et existe encore – une rhétorique non creuse et très utile. Le terme « rhétorique (creuse) » a été idéologiquement chargé de préjugés (c'est-à-dire fondé sur des présuppositions parfois très savantes, mais de peu de valeur, si ce n'est l'opinion subjective qu'elles expriment). Le texte qui suit s'attaquera (soyez-en

assurés) avec véhémence à cette conception. Pour les raisons suivantes.

***Une plainte de plus en plus fréquente.***

Au collège, un jeune Français sur trois ne maîtrise plus sa langue maternelle. Un rapport de l'Inspection générale révèle qu'à leur entrée en sixième, quatre élèves sur dix peuvent être qualifiés d'illettrés.

RE2

Ils ne peuvent même pas, en toute compréhension, lire ou écrire un exposé simple et bref de faits directement liés à leur vie quotidienne. Par conséquent, ils ne possèdent pas les acquis nécessaires pour s'intégrer, même minimalement, à notre société. ( *Anne Vallée, Expression écrite : zéro !*, dans : *Sélection du Readers Digest* (Zürich), 39 (1986), avril, 5/14).

**Note--** Dans son article *\*Quelques réflexions sur la maîtrise du langage et la culture \**, paru dans *\* Onze Alma Mater \** 38 (1984) : 2, 87/99, le Dr Guido Geerts déclare : « (...) Ici comme ailleurs, hier comme aujourd'hui, on se plaint de ne pas savoir écrire. (...) Je pourrais remplir des pages entières de textes où j'ai rencontré ces mêmes plaintes. (...) Ils ne savent donc ni écrire, ni parler. (...) Ce « nouvel analphabétisme » a été analysé par *Christopher Lasch* dans *\*La Culture du narcissisme \** (1978), comme un aspect de l'anti-intellectualisme. (...) » (Ac, 87).

**Note--** Cl. Callens, *La réforme du Français* (texte photocopié), dit : « *Oswald Ducrot/Tzvetan Todorov* (tous deux attachés de recherche au CNRS, connus pour leur collaboration à *Qu'est-ce que le structuralisme ?* Paris, 1968), auteurs du *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, a déclaré dans l'émission « *Science et technique* » ( *France Culture* ) :

« Aujourd'hui, une impression de désordre règne en linguistique, ne serait-ce que d'un point de vue terminologique. Les termes techniques sont loin d'être figés ; ils varient constamment. Presque chaque système d'apprentissage (« doctrine ») – et des systèmes d'apprentissage linguistiques émergent chaque mois, chaque année – se forge son propre langage de termes techniques (« terminologie »), de sorte que les mêmes mots recouvrent souvent des significations très différentes ; – en effet, parfois, d'un système d'apprentissage à l'autre, ils ont une signification contradictoire. » ( *Bulletin SBPF* 72/73, 1972, p. 90, n° 34).

**Conclusion :** Lasch perçoit un « anti-intellectualisme » à l'œuvre ; les structuralistes français, quant à eux, observent une « confusion linguistique

comparable à celle de Babel » entre les linguistes eux-mêmes. Cette dernière observation nous incite à nous en tenir autant que possible à la terminologie technique établie et traditionnelle, précisément pour éviter toute confusion conceptuelle.

Outre les facteurs susmentionnés, on peut citer : l'aspect Sturm und Drang du romantisme (avec son culte du « génie » et son individualisme), le positivisme primitif (avec son aversion pour les aspects linguistiques), la « révolution californienne » (avec le phénomène hippie et la Nouvelle Gauche), les symboles de la « contre-culture » et du « gauchisme » jusqu'à l'anti-intellectualisme, qui creusent encore davantage le prétendu « fossé des générations » (au lieu de le combler par un dialogue apaisé).

RE3

### ***L'actualité de la rhétorique.***

Les exemples bibliographiques présentés dans la suite du texte confirmeront amplement la pertinence du sujet.

Toutefois, dans un sens plus large, relevant du bon sens, on fait référence, par exemple, à :

**(je)** Jutta Möller-Bäzner, *Rhetorik ( Riskieren sie die grosze Lippe )*, dans : *Cosmopolitan* (Für die Frau), 1985 : 10 (octobre), 128/133 (où il est plaidé pour - en particulier - apprendre à se produire en public) ;

**(ii)** AG, *La persuasion* , -- *cela s'apprend* dans : *Journal de Genève* , 23.02.1989 (Gérald Menthe, professeur de marketing à l'Université de Genève, met en place un cours accéléré de « rhétorique » pour les étudiants non universitaires) ;

**(iii)** *Modèles de discours pour les dirigeants et cadres d'entreprise* , Paris (weka), 1987 (est un ensemble de modèles élaborés de « lieux communs » (« lieux communs »), dans le style le plus traditionnel, bien qu'adaptés à une atmosphère moderne).

**Conclusion :** femmes, non-universitaires, chefs d'entreprise – tous se voient servir ici et là de la « rhétorique » – le sujet que les « modernistes » ont commencé à abolir il y a cent ans – le sujet qui est maintenant de nouveau à la mode.

### ***Échantillon bibliographique.***

**(1)** H. Morier, *Dictionnaire de poétique et de rhétorique* , Paris, 1961-1,

1981-3.

**(2)** *ER Curtius, La littérature européenne et le Moyen Age latin* , Paris, 1956 (original allemand : 1948) ;

-- *Ch.G. Baldwin, Ancient Rhetoric and Poetic ( Interpreted from Representative Works )* , Gloucester (Mass.), 1928-1 (les deux ouvrages sont des « œuvres de référence »).

**(3)** Le premier - naturellement un autre Grec - à écrire une rhétorique s'avère être le protosphiste *Anaximène de Lampsaque (-380/-320)*, avec son *Peri rhètorikès* , - un petit ouvrage qui est apparu peu de temps avant la Rhétorique d'Aristote (le classique, qui date de +-362/-361).

Quiconque souhaite en savoir plus sur la rhétorique grecque antique peut, par exemple, lire (parmi une masse impressionnante de livres et d'articles) : *H.I. Marrou, Histoire de l'éducation dans l'antiquité* , Paris, 1948, 81/98 ( *Les Sophistes* ), 268/282 ( *L'enseignement supérieur : la rhétorique* ).

Aussi : *C. Rehdantz, Démosthène : Acht philippische Reden* , Chft 1, Leipzig, 1865-2, 13/16 ( *Kurze Geschichte der Redekunst* ), 109/133 ( *Rhetorischer u. stylistischer Index* ; -- toujours valable) ;

-- *JW Hey Atkins, Rhétorique grecque* , dans : *The Oxford Classical Dictionary* , 1950-2, 766/767 ;

RE4

-- *E. von Tunk, kurze Geschichte der altgriechischen Literatur* , Einsiedeln u. Four, 1942, 40/51 ( *Die Redekunst* );

-- *R. Stock, Éloquence* , dans : *Helitoon ( Anthologie des écrivains grecs et latins )* , Anvers, sd, 243/306.

**(4)** Le positionnement, de préférence moderne, de la rhétorique dans un cadre conceptuel plus large :

-- *G. Fauconnier, Théorie générale de la communication ( Un aperçu des théories scientifiques de la communication )* , Utrecht/Anvers, 1981, 19/27 ( *De la rhétorique à la théorie générale de la communication* ) ;

-- dans un sens sémiotique (= signe doctrinal) : *R. Barthes, L'aventure sémiologique* , Paris, 1985, 85/165 ( *L'ancienne rhétorique* ) ;

— *Umberto Eco, La structure absente ( Introduction à la sémiotique )* , Paris, 1972, 19 ( *Rhétorique* , 154/166 ( *Le message persuasif : la rhétorique* ). Il convient de noter que nous disposons de deux modèles de la théorie des signes : la sémiotique de Peirce (Morris) et la sémiologie de Saussure.

(5) Autres ouvrages : H. Plett, Éd. *Rhetorik ( Kritische Positionen zum Stand der Forschung )*, Munich, 1977 (thème : *la rhétorique héritée comme méthode de recherche suite au Symposium d'Essen* ; – littéraire-théorique, pragmatique (orientée vers les résultats), praxéologique (théorique de l'action), – historico-culturelle) ; –

-- Chaïm Perelman, *Rhétorique et argumentation*, Baarn, 1979 (un ouvrage novateur et très solide) ;

-- M. Weller/ G. Stuiveling, *Modern Eloquence ( Handbook for Oral Language Proficiency )*, Amsterdam/ Bruxelles, 1968-3 ;

-- G. Vardaman, *Communication efficace des idées*, New York, 1970 ;

-- L. Bellenger, *La persuasion*, Paris, 1985 ;

-- O. Reboul, *La rhétorique*, Paris, 1984 ;

-- J. Kopperschmidt, *Allgemeine Rhetorik ( Einführung in die Theorie der persuasive Kommunikation )*, Stuttgart, 1973 ;

-- G. Klaus, *Die Macht des Wortes ( Ein erkenntnistheoretisch-pragmatisches Traktat )*, Berlin, 1969-4 ;

-- K. Lehrer/ C. Wagner, *Consensus rationnel dans la science et la société ( Une étude philosophique et mathématique )*, Dordrecht, 1981 ;

-- S. IJsseling, *Rhétorique et philosophie ( Que se passe-t-il lorsque les gens parlent ? )*, Bilthoven, 1975 ;

-- H. Lausberg, *Elemente der literarischen, Rhetorik*, Munich, 1967-3 ;

-- H. Elentsen, *Moderne Rhetorik ( Rede und Gespräch in der Wirtschaft und im öffentlichen Leben )*, Heidelberg, 1963-2 ;

Enfin, une approche occulte :

-- P.-C. Jagot, *L'éducation de la parole ( Comment convaincre, séduire et captiver par une élocution claire et assurée )*, Saint-Jean de Braye, 1975.

RE5

### **Descriptions initiales.**

De ce qui précède, une vague notion de « rhétorique » a certainement émergé dans votre esprit. Cependant, elle est, pour l'instant, insuffisante. C'est pourquoi nous proposons quelques descriptions, ou définitions approximatives (déterminations de l'essence).

(1). -- P. Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, 15 vol., 1866/1876 ; --13, 1143, dit :

« La rhétorique est l'étude de l'éloquence, où l'« éloquence » est comprise comme « l'art de persuader », l'art de la persuasion. » Gérusez, l'auteur de l'article, y ajoute la méthode classique des rhéteurs (professeurs de rhétorique)

:

**(a)** en tant que science prescriptive (normative), la rhétorique classique fournit des maximes, ou préceptes, qui servent de présuppositions, ou hypothèses, d'une bonne écriture et d'une bonne expression orale ;

**b)** En tant que science réductionniste fondée sur l'induction historique, la rhétorique classique confronte ces présuppositions aux grands chefs-d'œuvre de l'écriture et de l'éloquence. Ainsi, au fil du temps, un solide corpus historico-culturel s'est constitué (du moins dans les bons manuels).

**(2).** -- R.R. Bolger, « Rhétorique », dans : *Encyclopaedia Britannica*, Chicago, 1967, 19 : 257-260, l'exprime d'une manière quelque peu différente, mais cela ne signifie pas qu'il contredit Géroze. « La rhétorique est le nom qui, conformément à la tradition, est donné à

**(a)** l'usage de la langue

**(b)** en tant que compétence (« art »), soutenue par un système de connaissances ordonnées.

Comme nous venons de l'entendre.

Mais Bolger nous apprend quelque chose. Après le positivisme ancien (A. Comte (1798/1857), *Cours de philosophie positive* (1830/1842)) est venu le néo-positivisme -ou positivisme logique (également : positivisme linguistique), qui « dans les années 1930 a attiré l'attention sur l'importance de l'analyse de l'usage du langage » (ib., 259).

Bolger fait donc référence à I.A. Richards, *\*Philosophy of Rhetoric\** (1941), qui préconise l'enseignement de la rhétorique dans les écoles et les universités américaines. La rigueur scientifique se doit d'accorder une attention particulière à l'usage du langage scientifique.

RE6

### **1. La discipline académique est-elle dissociable de l'« éloquence » ? (06/10)**

Il peut paraître surprenant que ce soient les (néo-)positivistes, plus que quiconque, qui s'intéressent à l'usage – peut-être « rhétorique » – du langage. La science rigoureuse (professionnelle), fondée uniquement sur les faits, et la « philosophie positiviste » ne sont-elles pas au cœur de la démarche de tout positiviste ?

Par conséquent, dans un premier chapitre, une digression qui constitue simultanément une introduction directe à l'aspect rhétorique de toute science

(spécialisée).

**Nouvelle description.**

**un.** G.G. Granger (1920/...), rationaliste convaincu, tente d'étayer deux affirmations dans sa \* *Pensée formelle et sciences de l'homme* \*, Paris, 1967, 21/24 (\* *Rhétorique et contenus* \*).

**(a)** L'usage du langage « rhétorique » diffère radicalement de l'usage du langage « scientifique », car il se limite à un univers verbal (oc, 21). Autrement dit : nous avons la rhétorique, comprise comme un jeu de mots (RE 01), que nous avons apprise dans notre scolarité. Autrement dit : un usage idéologique et biaisé de la terminologie.

**(b)** Rhétorique - dit ce que Granger dit plus loin (oc,22) - utilise le langage comme moyen d'influence entre plus d'un sujet, - ne serait-ce que pour le plaisir purement esthétique (= beauté) que le sujet parlant, écoutant ou lisant en retire.

La science spécialisée, en revanche, utilise le langage :

**(i)** non pas simplement comme moyen de compréhension entre les sujets engagés dans la pratique scientifique (les scientifiques),

**(ii)** mais aussi comme moyen d'interprétation entre ces mêmes sujets et le monde perçu, de sorte que les objets de ce monde perçu deviennent « maniables » (gérables) (oc,23).

Si l'on comprend bien Granger cité, alors le langage académique n'est qu'un usage rhétorique parmi d'autres. « Usage rhétorique », après tout,

**(i)** utilise le langage comme moyen de communication entre l'auteur ou l'orateur et le public et

**(ii)** utilise le langage comme moyen d'interprétation pour rendre les objets dont parle l'auteur ou l'orateur « accessibles » au public. Car le public, ou du moins celui qui souhaite avant tout apprendre, est confronté à des choses « inaccessibles » – pensez à un enseignant qui doit expliquer pour la première fois la notion de « carré » – et attend de l'orateur/auteur que ces mêmes choses deviennent « maniables » (selon la terminologie de Granger).

RE7



**Explication:**

**a.** Prenons l'exemple d'un enseignant qui doit expliquer la notion de « carré » à des enfants qui l'apprennent pour la première fois.

Pour ces tout-petits, la notion de « carré » est totalement étrangère (et donc, selon la terminologie de Granger, « ingérable »). Un tel enfant ne possède même pas le concept purement humain de « carré » et doit également apprendre le terme (le mot qui exprime ce concept).

L'idée (au sens platonicien de « ce qui gouverne et, immédiatement, éclaire tous nos concepts et termes, ainsi que les choses auxquelles ces concepts et termes s'appliquent »), le concept (ce qui pénètre notre esprit à partir de l'idée), le terme (le mot ou le groupe de mots dans lequel nos concepts sont fixés dans le contexte linguistique), – la chose elle-même, tout cela est inconnu et « ingérable » (l'enfant en question ne peut pas « travailler avec »).

**b.** Vous entrez en classe, muni par exemple d'un carré métallique (représentant un support visuel), l'esprit préparé. Que faites-vous en premier ? Par exemple, tracez un carré au tableau (en termes platoniciens : le phénomène par lequel l'idée présente une seule image (« spécimen »)).

Ensuite : le mot (le terme « carré ») – prononcez-le et écrivez-le éventuellement au tableau. Enfin, faites circuler le petit carré de métal d'un enfant à l'autre – pour qu'ils le regardent et le touchent. – Qu'avez-vous fait sur le plan rhétorique ?

**(i)** Quant aux moyens de compréhension, vous disposez à la fois d'un dessin au tableau (« phénomène matériel ») et, peut-être, du mot « carré » inscrit sur ce même tableau et du petit carré métallique mis en circulation – le tout résumé dans le terme « carré », que vous répétez presque constamment, afin qu'il pénètre doucement, au milieu des phrases que vous prononcez, dans l'esprit naissant de vos enfants. Ainsi, vous établissez le phénomène fondamental de tout acte rhétorique.

**(ii)** En ce qui concerne les moyens d'interprétation, vous avez exactement les mêmes données : car « interpréter » (« interpréter ») est **a.** un donné (« quelque chose » au sens ontologique) **b.** séparer du tout (« totalité ») de tout ce qui est (« être »), afin de lui donner un nom et ainsi le rendre gérable.

À partir de ce moment, vous pouvez commencer à réfléchir, par exemple, à affiner l'aire géométrique. La formule est « Côté x côté ». Ainsi, littéralement, le carré devient aussi géométriquement, par exemple, « gérable ».

***L'acte rhétorique contient « le langage comme moyen d'influence ».***

(1) Lorsqu'un scientifique communique avec un autre au sujet de ses découvertes, de ses données scientifiques ou de ses intuitions, il utilise à la fois des moyens de compréhension et d'interprétation pour influencer ce collègue au moyen du langage scientifique (par exemple, un ensemble de formules mathématiques décrivant précisément le phénomène analysé ; ou encore un protocole expérimental). Qu'il le veuille ou non, il exerce une influence sur l'autre scientifique.

L'idée que « ses idées et son expérience soient acceptées » par son collègue relève généralement de la rhétorique.

(2) Lorsque vous, en tant qu'enseignant, parlez à vos enfants, par exemple du carré, vous utilisez à la fois des moyens de compréhension (après la leçon, si elle réussit, les enfants vous « comprennent » et vous pouvez, en comprenant, « manipuler » le carré avec eux) et des moyens d'interprétation (ils ont, avec vous, le carré (et tous les carrés possibles), c'est-à-dire l'idée, séparée de la réalité totale et des noms donnés).

Mais vous les avez immédiatement influencés. Plus précisément, vous avez fait en sorte que l'idée de « carré » (avec tout ce qu'elle englobe : le concept de « carré », le terme « carré », les exemples (« phénomènes ») que l'on trouve dans la nature ou la culture) s'ancre profondément dans l'esprit des enfants. C'est la définition même de la « rhétorique ». Or, la « rhétorique » est tout sauf une « rhétorique vide » ou un simple jeu de mots.

***Un argument d'autorité.***

Notre proposition est donc la suivante : l'enseignement, en tant qu'enseignant, – une discussion spécifique au sujet (éventuellement un débat), – sont deux types (genres, « espèces ») ou modèles applicatifs d'une idée universelle « rhétorique ».

On considère, pour l'instant, qu'il s'agit de l'utilisation conjointe de la compréhension et de l'interprétation pour faire accepter un message (pour reprendre les termes de la théorie de la communication actuelle), c'est-à-dire une information. En effet, il n'existe peut-être pas de meilleure définition de l'acte rhétorique.

À titre d'argument d'autorité, nous citons Thomas Kuhn (1922/1996), qui

– avec Karl Popper, Imre Lakatos et Paul Feyerabend – est considéré comme l'un des plus grands épistémologues (philosophes des sciences) de notre époque (cf. A. Chalmers, \* *What is Science Called? (On the Nature and Status of Science and Its Methods)*, \* Meppel/Amsterdam, 1981, 114/127 ( Kuhn's Paradigms )).-

RE9

Dans son ouvrage \* *Deconstructuur van getenschappelijke revoluties* \* (1962), Meppel, 1976-2, 135, Kuhn affirme : « Si l'on examine la vaste littérature expérimentale (...), on peut supposer qu'un paradigme sous-tend également la perception. Ce qu'une personne voit dépend de :

(i) les deux objets qu'il regarde

(ii) quant à ce qu'il a appris à voir, grâce à ses expériences visuelles et conceptuelles antérieures. En l'absence d'une telle formation ( *note* : pratique), il n'existe que – selon les mots de William James (1842/1910) – « une confusion foisonnante et bourdonnante ».

Le grand psychologue religieux James exprime ici avec brio ce que Granger appelle « l'ingérable ». On peut illustrer ainsi ce que recouvrent les « expériences visuelles et conceptuelles ».

Par exemple, un professeur explique ce qu'est une « caméra obscure » (le boîtier fermé à l'intérieur d'un appareil photo ; par métonymie : l'appareil photo lui-même). Sans l'aspect visuel (voir un appareil photo), sans l'aspect conceptuel (compréhensible) qui y est associé (puisque le professeur désigne l'objet par le terme « caméra obscure »), l'élève « voit » en réalité une chose brute, « incompréhensible » (une boîte, par exemple).

Il est à noter qu'en associant le terme « caméra obscure » à l'objet, l'enseignant situe ce même objet dans le champ langagier (aspect linguistique) et introduit d'emblée la compréhension et l'interprétation. L'élève est ainsi intégré au groupe de ceux qui connaissent le terme « caméra obscure » et qui privilégient le système langagier (pour reprendre les termes de Saussure et des structuralistes) dans lequel il s'inscrit. Ce n'est que lorsque ce double aspect est pris en compte que l'élève peut percevoir. Autrement, il ne perçoit qu'une forme informe et dénuée de sens.

Il/Elle ne voit pas ce que voit l'enseignant – ce que tout le monde voit, tant qu'il/elle n'a pas appris à voir – tant que l'enseignant ne l'a pas influencé(e) dans ce sens par l'interprétation et la compréhension. Autrement dit : tant que la « rhétorique » de l'enseignant n'a pas opéré en ce sens.

### ***Le modèle d'application de Kuhn.***

Oc, 36 ans, remet une demande à Kuhn.

« À un certain moment – entre 1740 et 1780 – les théoriciens de l'électricité ont pu, pour la première fois (RE 07 : pour la première fois), accepter les fondements de leur domaine, sans plus tarder.

RE10

**(i)** - À partir de ce moment-là, ils se sont lancés dans des problèmes plus concrets ( *note* : définis) et cachés et ont rapporté - de plus en plus - leurs résultats dans des articles destinés à d'autres théoriciens de l'électricité, -- au lieu de livres destinés au monde développé en général.

**(ii)** - En tant que groupe, ils ont réalisé ce que **(1)** les astronomes, dans l'Antiquité, **(2)** les chercheurs du mouvement, au Moyen Âge, **(3)** l'optique physique, à la fin du XVIIe siècle, **(4)** les géologues historiens, au début du XIXe siècle, ont réalisé.

En particulier : ils avaient produit un (paradigme ( *note* : du grec ancien 'paradeigma' (modèle, modèle conceptuel, exemple)) qui s'est avéré capable de guider la recherche de l'ensemble du groupe.

Sauf avec l'aide du « recul », il est difficile de trouver un autre « critère » ( *note* : du grec ancien « kritèrion », moyen de connaissance – ce par quoi quelque chose est distinguable (et donc interprétable) de toutes les autres choses) qui proclame aussi clairement qu'un domaine d'étude est une science (spécialisée).

Voilà qui en dit long sur Kuhn, qui a remis au goût du jour l'ancien terme « paradigme » (également traduit par exemple de manuel scolaire).

### ***Autrement dit:***

**(1)** le scientifique spécialiste, généralement favorisé par un certain hasard, trouve une nouvelle « vision » (dans le jeu de langage de Kuhn : paradigme) sur au moins un objet d'observation ;

**(2)** il partage ce point de vue avec d'autres sujets (pour reprendre les termes de Granger), qui

**(2)a** le lecteur instruit (rhétorique vulgarisante) ou

**(2)b** le « spécialiste » (pair) (information de haut niveau ou rhétorique).

De cette manière, il influence la « vision » (paradigme, moyen d'interprétation

et, en même temps, moyen de compréhension) du monde observable (les « objets »), jusqu'à ce que sa « vision » soit acceptée.

### **Décision.**

La « théorie » est, au sens actuel, un ensemble de concepts et de jugements — de préférence axiomatiques (dérivables (« déductibles ») à partir de présuppositions strictes (axiomes)) — de sorte qu'une série ordonnée de propositions concernant un domaine d'étude (les objets) est formulée.

La « métathéorie », tout comme le « métalangage » (langage sur le langage), est une théorie qui a pour objet la théorie elle-même, au sens que nous venons de définir. Une véritable métathéorie sur la science – par exemple, sur le discours de l'enseignant – comporte assurément un moment rhétorique, car tout comportement scientifique recèle un élément rhétorique minimal (et précisément définissable).

Ce que nous avons tenté de démontrer.

RE11

## **2. Les divisions de l'acte rhétorique (11/16)**

Nous parlons bien d'« acte », cet acte linguistique. Après tout, la rhétorique a toujours été une théorie de l'action, ou praxéologie (du grec « praxis », acte, action). On a un message (« L'orateur a quelque chose à dire »). On souhaite que ce message, ou « information », soit assimilé par l'interprétation et la compréhension. Comme nous venons de le voir. Cela implique d'agir activement envers autrui.

Quelles sont donc les parties principales, « stoicheia », « elementa », divisions (composantes), de cette action ? Cinq. – Aristote en attribuait quatre. Mais – surtout depuis le philosophe Hippias d'Élis (-470/-400 ; cf. J.P. Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs (Études de psychologie historique)*, I, Paris, 1970, p. 106 ( *Mnémotechnique d'Hippias* )) – la mémorisation y a été ajoutée.

### **UN -- Rhétorique textuelle. (11/12.1)**

Un élément essentiel de toute opération rhétorique – pensez à une affiche publicitaire – est un texte minimal et essentiel. D'où le terme « textuologie ». Imaginez une soupière parfumée sur une publicité pour du poulet. On y voit un renard, l'air gourmand, tourner autour du bol, mais la mention « Contient du poulet » précise de quoi il s'agit. Voilà l'élément textuel. Aussi petit soit-il. L'effet est tel que le spectateur perçoit déjà l'arôme savoureux du poulet qui

lui monte aux narines et en a déjà l'eau à la bouche.

Voilà toute la rhétorique publicitaire, qui englobe à la fois le texte et l'acte langagier. Un acte qui exploite donc la dimension relationnelle du texte (« Ce produit contient du poulet »). Un acte d'influence, en somme.

***Rue de la bibliothèque :***

- *P. Larousse, Grand dict ., 1143 ;*
- *A. Langlois, Le style : la chose et la manière ( Du XVIIe au XXe siècle ),* Bruxelles, 1925, 56/58 ;
- *R. Barthes, L'aventure sém ., 4, 121, 123.*

Selon ces partisans, la rhétorique textuelle se divisait en trois parties, que Géroze, dans le Larousse, caractérise comme suit : « Tout travail intellectuel s'accomplit sur la base de l'invention (heuresis, inventio), de l'arrangement (diataxis ou taxis, dispositio) et de la mise en forme (stylisation, lexis, elocutio) ».

Ainsi Géroze. -- Les Latins décrivent :

- (i) "invenire quid dicas" (trouver ce que vous allez dire ; construire le message) ;
- (ii) "inventio disponere" (organiser ce qui a été trouvé selon un plan ; le schéma de séquence du message) ;

Ces deux sections constituent la partie commerciale.

« Ornare verbis » (transformer en mots stylisés ; autrement dit, la mise en forme du message). Il s'agit du sens littéral. – Remarque : ces trois adaptations sont distinctes, mais non séparées.

RE12

***A.1.-- Rhétorique heuristique.***

L'invention, le titre traditionnel, fournit les « pisteis » (probationes), les « preuves » (l'argument).

La logique (théorie de la pensée), et plus particulièrement la logique appliquée (méthodologie), qui traite des concepts (termes), des jugements (propositions) et du raisonnement, domine en quelque sorte cette section. Cependant, le pathos (théorie des arguments émotionnels) y joue également un rôle déterminant.

***Résultat :*** tous les éléments, compris comme matière première brute — ce qu'Hérodote d'Halicarnasse (-484/-425 ; fondateur de la géographie et de

l'ethnologie (W. Jaeger) ou, comme d'habitude, « père de l'historiographie ») appelle « historia », matériaux de recherche.

### **A.2.-- rhétorique de la formation des textes.**

Chez Hérodote, la rhétorique textuelle est appelée « la doctrine du logos, du texte ». — Traditionnellement, on distingue deux aspects.

#### **(JE). La rhétorique harmologique.**

L'organisation (tel est le titre transmis) a été élaborée dans un esprit d'ordre (« harmologie » (théorie de l'ordre)), à partir des éléments épars de l'étude ; notez le plan, la séquence des sections de texte, le schéma d'exposition, la division. Nous y reviendrons régulièrement par la suite.

#### **(II). -- La rhétorique stylistique .**

La mise en page, la stylisation, est la dernière réélaboration, par notre esprit, comme doté d'un sens esthétique, du texte ordonné. – Nous n'aborderons pas ce sujet dans un chapitre séparé.

#### **Rue de la bibliothèque :**

-- H. Suhamy, *Les figures de style*, Paris, 1983-2 (les figures de style, y compris les tropes (tropologie) sont des expressions idiomatiques) ;

-- P. Barucco, *Éléments de stylistique* , Paris, 1979 (théories actuelles).

Le style est la manière dont on exprime une pensée au moyen du langage (J. Broeckeaert).

-- Comme le dit R. Barthes dans *L'av. sém.* 155/164, le terme ancien est « lexis » (lat. : « elocutio »). Ou aussi « hermeneia » (lat. : « interpretatio », interprétation).

Un contenu purement logico-pathétique peut s'exprimer de plusieurs manières.

La publicité de l'instant : « Mangez du poulet, car le poulet est bon pour la santé » ou « Il y a du poulet dedans » (dit le renard gourmand et glouton, représenté sur l'affiche, modèle du renard affamé).

#### **Modèle applicable**

-- R. Bruzina, *Eidos ( Universalité dans l'image ou dans le concept ? )*, dans : R. Bruzina/ B. Wilshire, *Crosscurrents in Phenomenology* , La Haye/Boston, 1978, nous donne un exemple très frappant de « styles ».

Le même « message » (« message », contenu) peut être « encodé » (converti en texte) de plusieurs manières.

Situation : Parallèlement aux Blancs, l'Afrique noire voit une nouvelle religion s'implanter dans le pays.

**(1) - Style afro-négro.**

Le grand prêtre informe l'un de ses fils qu'il est nécessaire de l'envoyer à l'église (en Afrique de l'Ouest). — « Je souhaite que l'un de mes fils accompagne ces gens, qu'il soit mes yeux sur place. S'il n'y a rien à y gagner, reviens. Mais s'il y a quelque chose à y gagner, rapporte-moi ma part. »

Le monde est comme un masque qui danse. Si vous voulez le voir, ne restez pas immobile. Mon intuition me dit que ceux qui ne sont pas amis avec « l'homme blanc » diront tôt ou tard : « Si seulement nous avions su ! »

**(2).- Style occidental.**

« Je vous envoie comme mon représentant auprès de ces gens, précisément pour assurer votre sécurité si cette nouvelle religion venait à apparaître et à s'implanter. Il faut vivre avec son temps, sinon on reste à la traîne. J'ai le vague pressentiment que ceux qui, aujourd'hui, ne parviennent pas à un accord avec les Blancs, regretteront amèrement, plus tard, leur manque d'avenir. » (Extrait de : *Chinua Achebe* (écrivain nigérian), « *English and the African Writer* », dans : *Transition*, 4 (1965), 18:18/19, – un texte qui analyse deux styles d'anglais, dans la mesure où il est écrit ou parlé par des Afro-Africains).

**Traduttore traditore.**

« Traduire, c'est trahir. » – Ainsi va un proverbe italien.

H. De Vos, *Einl. / Erl., Ernst Jünger* (1895/1998), *Lob der Vokale und Sizilischer Brief an dem Mann im Mond*, Bruxelles. sd, 19f., donne une application.

Rendre le vers latin « Nulla unda tam profunda quam vis amoris furibunda » comme « Keine Quelle/ So tief und schnelle/ Als der Liebe/ Reissende Welle » ne capture pas avec précision l'atmosphère ancienne et mystérieuse du latin. (Aucune vague n'est aussi profonde que la persévérance de « l'amour » au-delà de lui-même).

**B.-- La rhétorique dramaturgique . (13/15)**

La « dramaturgie » désigne la théorie de l'art théâtral, ou plus précisément, de l'interprétation. Comme nous l'avons dit précédemment, la rhétorique se comprend le mieux lorsqu'elle est envisagée comme théorie de l'action. Le texte est une chose, mais sa présentation en est une autre. Et « présenter », c'est jouer la comédie, influencer un public, même s'il ne s'agit que d'un seul auditeur.



### **B.1.-- La rhétorique mnémotechnique.**

(1) Les Latins appelaient cette partie de l'acte rhétorique « memoriae mendaré » (confier à la mémoire ; la mémorisation du message).

**Rue de la bibliothèque :** Larousse, Langlois, Barthes , comme ci-dessus.

(2) Le « mnème », memoria, mémoire, est un héritage archaïque. Cela ressort clairement de ce qu'en dit J.P. Vernant, *Mythe et pensée* , I, 80/123.

a. Les poètes, par exemple (comme Homère, entre 900 et 700), portaient

RE14

réchantant les poèmes de mémoire, parfois longs de milliers de vers. L'Hippias d'Ellis, mentionné plus haut (RE 11) (cf. JP Dumont, *Les Sophistes* ( *Fragments et témoignages* ), Paris, 1969, p. 145), possédait une mémoire phénoménale (au sens d'« exceptionnelle »).

b. Selon Vernant, le psychologue historien, un souvenir comme celui d'Hippias était, par exemple, la sécularisation de

(i) Mnémosune, la déesse de la mémoire (et de la conscience élargie, comme le disent maintenant certaines Alternatives),

(ii) qui a justifié le souvenir réellement vérifiable (en termes platoniciens « phénoménal ») en l'inspirant.

#### **Décision:**

Dans la rhétorique mnémotechnique, un élément sacré ancien perdure sous une forme séculière (= mondaine, « terrestre »).

(3) Ce chapitre aborde également le thème de l'improvisation. Disons : « réciter un texte... spontanément, au moment même où il est conçu ». Cela implique d'avoir mémorisé les points principaux d'un message (= texte), mais d'« improviser » la formulation finale, y compris le style. Ce qui, dans de très nombreux cas, constitue la meilleure récitation.

(4) Un texte peut être mémorisé soit en silence, soit à voix haute (éventuellement devant les personnes présentes).

(5) Un conseil : certains orateurs procèdent comme suit (et avec succès) : le texte mémorisé est dans la mémoire à un moment donné ; à partir de ce moment, des échantillons sont tirés de celui-ci, qui sont récités

(silencieusement ou à voix haute), mais en récitant comme si l'on parlait déjà réellement, dans le futur, c'est-à-dire.

Cela rappelle ce que l'on appelle la « perspective prophétique » dans la Bible : le prophète en question parlait comme s'il était déjà le contemporain d'une humanité future. On retrouve un phénomène similaire, dans une certaine mesure, dans ce que les rhétoriciens nomment « hypotypographie descriptive » (« Je vois déjà la ville brûler... »).

### **B.2.-- La rhétorique « hypocrite »**

**(1)** Les Latins appelaient cet aspect rhétorique « agere et pronuntiare » (agir et prononcer ; mettre en scène le message).

**Bible st. : à l'exception du Larousse ( Géroze ), de Langlois et de Barthes** déjà mentionnés , essentiellement mentionnés :

-- Sir Charles Bell (1774/1842 ; célèbre neurophysiologiste), *Anatomie et philosophie de l'expression en lien avec les beaux-arts* (1806 ; sur les mouvements musculaires qui accompagnent habituellement les pulsions et les sentiments) ;

-- Ch. Darwin (1809/ 1882), *Expression des émotions de l'homme et des animaux* (1872 ; Darwin mentionne Bell) ;

-- EW Straus (Lexington, Kentucky), *Le Soupir ( Introduction à une théorie de*

*Expression )*, dans : *Tijdschr.v.Phil .*, 14 (1952) : 4, 474/, 95).

RE15

**(2)** Straus, qui mentionne avec insistance Bell et Darwin, fait référence à une analogie formulée par Bell : « L'expression est à la passion ce que le langage est à la pensée. » Schéma analogue : expression / passion = langage / pensée. Un acteur ou un orateur aurait tout intérêt à tenir compte de cette analogie.

**(3)** Le terme grec ancien « hupokrisis » ne signifie pas « faire semblant », sauf de façon très secondaire, mais plutôt « agir ». « Hupokritikos » signifie donc en grec ancien « ce qui va de pair avec l'action ».

Les Latins, conscients du caractère praxéologique de la rhétorique, ont traduit à juste titre « hupokrisis » par « actio », agir. « Agere et pronuntiare » mentionne même l'action de parler.

La textuologie et les techniques mnémotechniques ne sont que des étapes préparatoires. L'action, qui englobe à la fois la diction (capacité verbale) et le

geste (capacité en langue des signes), est en outre étayée par

**(i)** l'apparence générale de l'acteur (un type de vêtement peut paraître « éloquent » ; pensez à un punk qui prend la parole) et

**(ii)** l'infrastructure (pensez aux preuves que les avocats présentent au tribunal : « Voici l'arme du crime ! » ; pensez aux enseignants qui utilisent le tableau noir ; pensez à l'impact convaincant des tableaux ou des images sur écran d'ordinateur) : tous ces aspects forment, en fait, une unité.

### ***Un examen de conscience.***

Les étudiants du Hivo (Institut supérieur des sciences de l'éducation) participent généralement activement à l'enseignement. Il pourrait être utile d'analyser leurs pratiques pédagogiques et éducatives à l'aide des cinq catégories rhétoriques.

**A.1** . L'enseignant a un message, le contenu de sa leçon, qui peut être décomposé en un certain nombre d'éléments.

**A.2.** Elle a un message, le contenu de la leçon, organisé selon le plan.

**A.3.** Elle a un message, articulant le contenu de la leçon avec un minimum de stylisation.

**B.1.** Un enseignant bien préparé a un minimum de mémorisation, mais pimente cela avec une improvisation fluide (ne serait-ce que parce qu'un élève lève la main et pose une question parfois imprévisible qui perturbe le texte programmé).

**B.2.** Enfin, à y regarder de plus près, enseigner, c'est, dans une certaine mesure, jouer la comédie. Une enseignante qui n'exprime jamais ses sentiments, qui a une élocution hésitante, des gestes mous, une apparence fade et une organisation défaillante, influencera assurément son auditoire différemment d'une enseignante qui ne présente aucun de ces aspects.

RE16

Le message souffre d'un manque de rhétorique. On entend parfois des enseignants se plaindre : « Ça n'a pas été compris. » C'est une référence directe à leur rhétorique, qui... -tente de faire passer le message par la communication et l'interprétation (qui se recoupent à travers les cinq niveaux).

**Remarque :** Commence-t-on peu à peu à comprendre pourquoi, plus haut (RE 1), il a été question d'une « erreur culturelle » concernant la minimisation, voire l'abolition radicale – qui s'est malheureusement produite – d'une

rhétorique ancestrale ? Enseigner est un acte rhétorique.

### **Assurance**

Les agogènes (pédagogues, andragogues), les agogigènes (théoriciens) du comportement agogique – tous, ces dernières années, largement sous l'influence de la Nouvelle Gauche, ont insisté sur l'importance de l'affirmation de soi. « Assistance » signifie être « émancipé », libre de l'emprise de son semblable, qui agit comme une force « aliénante » (qui éloigne). Quiconque a étudié la rhétorique perçoit bien plus aisément où, quand, comment et par quels moyens ce même semblable « agit » et « manipule ».

### **Sémantique.**

La sémalogie est l'étude du sens des mots. – La rhétorique peut être définie de plusieurs manières. – R. Barthes, oc., en résume les significations.

**A.** — Technique de persuasion, — par exemple : compétences oratoires. — qui, grâce à une bonne articulation, permet à un message (= rapport) d'être facilement accepté.

**B. (i)** Enseignement des compétences linguistiques et des techniques de persuasion "- initialement par les 'rhéteurs' de l'Antiquité, -- plus tard par des enseignants ordinaires.

**(ii)** Ce que Barthes appelle « protoscience » (= science naissante), c'est-à-dire l'analyse du phénomène (comportement linguistique), en termes de ce que l'on pourrait appeler un « métalangage » concernant l'utilisation linguistique).

### **Orientation éthique et politique.**

Contrairement à l'enquête simplement « positive » (= définitive) de notre époque, la rhétorique traditionnelle n'a jamais été – ce qu'on appelle aujourd'hui – « neutre en termes de valeurs ».

**(i)** Influencer quelqu'un pour que le message soit accepté a toujours été considéré comme un acte dont on est responsable en conscience.

### **Note-- Il existe cependant des différences .**

**a.** Les protosophes tels que Protagoras d'Abdère (-480/-410) ou, plus encore, Gorgias de Léontinoi (-460/-375) ne prenaient parfois pas l'aspect éthique très au sérieux.

**b.** Les Paléopythagoriciens (Puthagore de Samos (-580/-500) et son école, ainsi que Platon d'Athènes (-427/-347), qui prônaient une rhétorique rigoureuse, – de même que la grande tradition platonicienne – comme Cicéron (-106/-43 ; le plus grand orateur romain) ou Quintilien (+35/+96 ; De institutione oratoria, une rhétorique à part entière) – adhéraient, aussi

strictement que possible, à un système éthique ou à un autre. Comme le dit Barthes : cette attitude morale a prédominé jusqu'au XIXe siècle inclus.

RE17

**(ii)** Influencer autrui afin qu'un message, assorti des modèles d'interprétation et de compréhension qui lui sont attachés, soit accepté, était invariablement considéré comme un acte dont on est responsable, non seulement en tant qu'individu consciencieux, mais aussi en tant que citoyen coresponsable. – « Polis », cité-État, est le terme qui a donné naissance à nos mots « politisch » ou « politiek ». – Le sens civique était le signe par excellence de la conscience. D'où le lien entre « éthique et politique ».

**Note – Les sciences humaines.**

Aux alentours de 1950, un nouveau terme a émergé pour remplacer celui de « sciences morales et politiques », considéré comme dépassé.

**Rue de la bibliothèque :**

-- J.Freund, *Les théories des sciences humaines*, Paris, 1973.

-- D. Hollier, dir., *Panorame des sc. humaines*, Paris, 1973.

**3. L'origine (« genèse ») de la rhétorique grecque. (17/27)**

Comme l'affirme le grand pédagogue catholique O. Willmann (1839/1920), *\*Abriss der Philosophie ( Philosophische Propdeutik )\**, Vienne, 1959-5, p. 51, 414, l'approche dite « génétique » – c'est-à-dire l'étude d'une chose à partir de son origine – est l'une des plus pertinentes pour la comprendre (pensons à Aristote ou Hegel). Nous appliquerons brièvement cette méthode à la rhétorique, non pour étoffer le texte ni pour faire étalage d'érudition, mais pour vous offrir, à vous qui vous apprêtez à rédiger une thèse, une des méthodes possibles pour développer votre sujet et les questions qui y sont liées.

Pourtant, Roland Barthes, en tant que structuraliste (au sens saussurien du terme), a également raison lorsqu'il écrit : « La rhétorique doit toujours être “lue” ( *note* : comprise : interprétée) dans le cadre de l'interaction structurelle de ses voisines, à savoir la grammaire, la logique (RH 12), la poétique ( *note* : la théorie de la poésie), et la philosophie. C'est l'interaction du système — et non chacune de ses parties séparément — qui, historiquement parlant, est significative. » (Oc, 118/120).

En d'autres termes : l'approche d'O. Willmann, fortement influencée par l'historicisme (notamment les romantiques allemands), privilégie la

perspective diachronique, ou approche barthienne. – Saussurien, à juste titre, privilégie la perspective synchronique ou systémique. – Vous qui préparez une thèse, veuillez aborder votre sujet et sa problématique selon cette double approche complémentaire.

### **1.-- Ancienne tradition des Grecs (démocrates) . (17/19)**

Homère, le grand poète épique (RH 13), est souvent considéré comme le fondateur de la rhétorique. Ernst Curtius (1814/1896 ; connu pour son Histoire de la Grèce (1857/1861)) a justement remarqué que près de la moitié de l'Iliade et plus des deux tiers de l'Odyssée sont constitués de discours prononcés par les protagonistes, souvent d'une longueur considérable. « Le rusé Ulysse (...), en particulier, est un orateur magistral. » ( *M. Weller/G. Stuiveling, Moderne welsprekendheid* , A'm/Bssl, 1968, p. 38).

RE18

**En effet :** dans la culture homérique, l'« agora » — qui désignait à cette époque l'assemblée du peuple ou de l'armée, et accessoirement celle de la loi sacrée — occupe une place centrale.

#### **Appl. mod.**

Agamemnon, prince de Mycènes (Mukenai), chef de l'armée grecque devant Troie (Ilion, devenue Pergame, ville d'Asie Mineure datant d'au moins 2000 av. J.-C.), alors appelée « Achéens », reçoit, dans un songe divin (l'Apocalypse biblique évoque également des songes divins, comme celui de Joseph, le père nourricier de Jésus), l'ordre de rassembler le peuple (les guerriers) (Ilion 2, 1 et suivants). Ceci illustre le caractère archaïque et sacré (ou « consacré »). On confond souvent « sacré » et « sacré autoritaire ».

Mais regardez : Télémaque, le fils d'Ulysse, reçoit l'inspiration — grâce à la déesse Pallas Athéna, qui lui apparaît sous les traits de Mentès — de convoquer l'agora (assemblée du peuple) pour dénoncer les prétendants cyniques qui dévorent littéralement le palais de sa mère, la reine Pénélope, qui, consciente de son mariage sacré contracté devant les dieux, attend Ulysse, son époux et véritable prince.

L'agora se disperse donc après la discussion, sans prendre de décision : elle apprend seulement que si les prétendants persistent dans leur aveuglement, un châtiment divin (« jugement des dieux ») s'abattra sur eux comme une fatalité. Il s'agit là d'un avertissement divin, rien de plus. Cf. *Od. 1* :289 et suiv.

Ce n'est pas seulement l'occasion, disons : le leadership, qui est sacrée. La structure de la réunion l'est tout autant.

Celui qui est autorisé à parler reçoit le sceptre de Zeus, ce qui, dans cette conception, signifiait qu'il est autorisé à parler librement sous la protection directe du dieu suprême, Zeus (l'équivalent de Jupiter chez les Romains). Utiliser la parole protégée par Zeus est – immédiatement – inviolable (on dit aussi : « sacré », « chargé de pouvoir » ou même « tabou », mais pas dans le sens erroné de l'interprétation freudienne). Même si, en parlant, il se retourne contre le commandant de l'armée.

### ***Appl. mod.***

Diomède, par exemple, se retourne contre Agamemnon au milieu de l'agora en disant : « Atrides ( *note* : Atrides, fils d'Atrée), c'est contre toi, en premier lieu, que je dois prendre position, à cause de ton manque de perspicacité, – comme il est « thémis », Seigneur, dans l'agora ». (cf. *F. Flückiger, Geschichte des Naturrechtes ( I : Altertum und Frühmittelalter )*, Zollikon - Zurich, 1954, 14).

« Thémis » est le nom du plus ancien système juridique sacré de la Grèce antique, à l'époque où les Grecs archaïques vénéraient encore la Déesse Mère, c'est-à-dire le système juridique qui plaçait les divinités olympiennes en son centre.

### RE19

Le droit de Thémis s'appliquait à la famille, à la parenté (la collectivité des proches), à la maison (l'habitation) et à l'hospitalité, ainsi qu'à la vénération des morts (Flückiger, oc. 20). La fonction (domaine d'activité) de Thémis, parfois identifiée à Gaïa, la Terre-Mère, s'appliquait à la vie, notamment comme source de fertilité, ainsi qu'à la nuit, à la terre et au monde souterrain (oc. 29). – Comme toujours, dans une conception sacrée de la vie et du monde, il en va de même ici :

**(i)** 'Thémis' est la déesse (mère) qui établit ('causes'; d'où le fait qu'elle peut également être appelée 'Urheberin' (Söderblom), 'Créatrice de causes');

**(ii)** Mais « Thémis » désigne aussi (comme c'est souvent le cas dans les textes homériques cités plus haut) le système juridique lui-même, en tant que manifestation terrestre de l'action de Thémis. En termes modernes : ce concept comporte un aspect « transcendant » (suprasensible, extraterrestre) et un aspect « immanent » (terrestre, séculier).

« C'est le berceau de la démocratie ultérieure » (F. Flückiger, oc., 14) : au sein de la plus ancienne classe juridique, un minimum de « démocratie » prévalait, en ce sens que la liberté d'expression et de décision subsistait même en temps de guerre. Malheureusement, ce type de liberté, source de rhétorique, était réservé à une seule classe : les princes, les chefs militaires, la « noblesse ».

## **2. — La polis (cité-État) comme système juridique démocratique. (19/23)**

Après l'époque homérique, la véritable démocratie émerge. L'agora n'est plus l'assemblée de l'armée, mais l'assemblée du peuple. La liberté d'expression n'est plus l'apanage des aristocrates, mais celle de tous les citoyens libres (à l'exception des esclaves, hommes et femmes).

Avec la polis des « politai », les citoyens, un nouveau système juridique sacré voit le jour : le culte de Zeus, avec Dikè (littéralement : loi) comme déesse de la loi. Le domaine (la fonction) de cette déesse est la cité-État et la loi des citoyens. Mais désormais, ce n'est plus au nom des Déeses Mères (« chthoniennes », telluriques, terrestres) que c'est au nom de Zeus et des dieux « uraniens » ou célestes environnants, à l'essence majoritairement masculine. Avec le temps, la devise devient « c'est Thémis et Dikè » (pour exprimer la complémentarité). Voici donc le double fondement sacré.

RE20

### **Première réflexion juridique, d'un point de vue philosophique.**

Thalès de Milet (-624/545) fut le premier penseur strictement grec. Fondant l'« hetaireia », une société de pensée, il créa l'école milésienne, qui, par exemple, qualifie Aristote de « physique » (dérivé de « fisis », natura, nature).

En effet : « fisis » (qui est quasi-synonyme de « genèse ») est tout ce qui fut, est et sera.

L'humanité, la « nature » qui l'entoure, le cosmos tout entier – ensemble ils constituent la « fusion » ou la « genèse » : c'est comme si la réalité totale (= ontologie) était un très grand processus de création (« genèse »).

C'est dans ce contexte que nous situons la première rhétorique philosophique (au sens de la maîtrise du langage). Nous ignorons si Thalès a également fondé la première « science » (avec ou sans éducation ; RH 16) qui



aurait eu pour objet la maîtrise du langage.

***Appl. mod.***

**(1). -- Rhétorique économique.** -- Il existe deux histoires à propos de Thalès.

**(i)** Astronome de formation (et philosophe, il s'intéressait littéralement à tout), il parvint, à un moment donné, à prévoir une abondante récolte d'olives pour l'année suivante. Il prêta alors tous les pressoirs à huile de Milet. Plus tard, lorsque la saison des récoltes arriva et que les pressoirs furent indispensables, il les loua à nouveau au prix exorbitant (usurier) qu'il avait exigé.

**(ii)** Selon une autre version : bien avant que les olives n'atteignent leur maturité, Thalès achète la totalité de la récolte d'olives de sa ville natale. Il la revend ensuite à un prix exorbitant.

***Deux remarques :***

**(i)** On ressent clairement ici le stade du capitalisme primitif dans les cités-États grecques ; les prix usuraires, imposés par la monopolisation (tous les pressoirs à huile, toute la récolte d'olives), semblent « normaux » ;

**(ii)** Thalès devait persuader soit les propriétaires de pressoirs à huile, soit ceux d'oliveraies, qui, grâce à son habileté linguistique, leur imposèrent en quelque sorte ses propres moyens d'interprétation et de compréhension, de sorte qu'ils se laissèrent influencer. N'est-ce pas là la définition de la rhétorique comme habileté linguistique ? (RH 8).

**(2). -- Rhétorique politique.**

L'anecdote suivante illustre le talent de Thalès pour la diplomatie politique. – La Lydie, sous la tutelle de Crésus (560-546 av. J.-C.), un homme immensément riche, menace à un moment donné les douze cités ioniennes situées le long de la côte d'Asie Mineure (dont Milet). Thalès leur conseille alors de former une alliance.

Cette recommandation relève, une fois encore, de la rhétorique, mais cette fois-ci sur le plan politique. Seul Milet s'allia à Craisos ; les autres cités s'opposèrent à lui.

RE21

Que Thalès intervienne dans les affaires politiques était « normal » : après

tout, la cité-État grecque pratiquait la démocratie directe (sans « classe politique ») et, immédiatement, « isonomia » — l'égalité des droits — prévalait pour chaque citoyen libre, de sorte qu'il pouvait y avoir une libre discussion de « takoina », communia, ainsi que de « res publica », les affaires publiques, non privées.

Une seconde raison tient à l'origine de Thalès : *G. Thomson, dans ses <i>Études sur la société grecque antique </i>, tome II ( <i> Les premiers philosophes</i> ), Londres, 1955, souligne que Thalès était issu d'une famille de rois-prêtres (note : Thomson est marxiste). De par son éducation, il lui était donc difficile d'échapper à la politique. – Peut-être existe-t-il une troisième explication : selon un adage moral attribué à Thalès, « il vaut mieux être l'objet de l'envie ». Serait-ce là, involontairement, un signe que Thalès aspirait à briller, y compris dans la vie publique ?*

### ***Historia, theorie.***

Deux termes circulent pour caractériser l'œuvre des philosophes de l'époque de Thalès :

- (i) « historia » (inquisitio, enquête) et
- (ii) la « theoria » attribuée à Pythagore, spéculation, compréhension. Le premier terme subsiste dans « histoire naturelle » (du latin « historia naturalis », étude de la nature).

Le second terme subsiste, mais déformé, dans notre conception de « théorie » (RH 10). Les deux termes désignent :

- (i) phénomènes, données visibles et tangibles,
- (ii) qui sont étudiés (« histíria ») et/ou étudiés (« theoría ») sur leurs « fondements » invisibles et intangibles (à comprendre : présuppositions, – « stoicheia », éléments, – « archai », principia, principes), – fondements qui régissent les phénomènes (dont la conséquence est que, sans présupposer ces fondements, on ne peut ni comprendre ni expliquer les phénomènes).

L'élève de Thalès, Anaximandus de Milet (-610/ -547), fut peut-être le premier à utiliser le terme « archè, principium » – ce qui « explique » un donné – ce qui rend compréhensible quelque chose qui est immédiatement perceptible.

Alors, comment Thalès aurait-il pu, si l'on s'immerge un instant dans cette atmosphère, analyser, sonder ses propres figures de style ? Il les aurait interprétées comme un élément de « fisis », un événement naturel, au sein de la multitude des phénomènes naturels. Et, de même que l'orbite des étoiles semblait prévisible, le cours de la récolte des olives, par exemple, ainsi que la

vie économique, à Milet et dans ses environs, l'étaient tout autant.

RE22

Mais – apparemment – Thalès était convaincu que l'homme est un morceau de « fuis », de nature, d'une nature particulière : il ou elle peut, en effet, intervenir dans la nature, – en particulier dans ce qui est et sera.

Thalès ne pouvait-il pas, par exemple, convaincre ses concitoyens d'utiliser tous les pressoirs à huile pour lui ou de lui vendre la totalité de la récolte d'olives ? Les décisions prises à l'agora, l'assemblée populaire, ne sont-elles pas la preuve de l'« efficacité », de l'efficacité, d'une telle intervention par la parole ? Cette parole est donc, aux yeux de Thalès (son style philosophique), une forme très particulière de « fusion » (genèse).

La question dut donc immédiatement se poser dans l'esprit perspicace de Thalès : quel « élément », quel principe, quelle « arché » fallait-il invoquer pour expliquer un tel phénomène ? Comme on le sait, Thalès proposa l'« eau souple » comme élément universel (en réalité, exprimé ontologiquement : transcendantal ou englobant tout). « Solide », « fluide » (en français), est ce qui, même sans forme fixe, peut prendre toutes les formes possibles et concevables. C'est ce qui, « subtilement » (matière éthérée ou fine), « coule » ou « se meut » à travers toute la « fusion ».

Insaisissable, certes, mais l'énergie fondamentale présente dans tous les « êtres » (Thalès commence, selon W. Jaeger, à utiliser « ta onte », les êtres, au sens philosophique), — dans les êtres du passé, du présent et du futur.

Voici la caractéristique fondamentale de l'historia thalétique : l'investigation, la théorie, la recherche. L'homme, intervenant dans la vie de ses semblables par la parole, doit donc posséder une certaine « malléabilité » (l'« eau » comme substance primordiale, et non l'« eau » comme élément chimique actuel, bien entendu). Voici une explication hypothétique, mais entièrement conçue dans le cadre de la théorie historia milésienne, de la « rhétorique ».

En quelque sorte, une explication (proto)scientifique de la maîtrise du langage. – Veuillez noter : cette explication « fluide » ou « primordiale » (mieux : hypothèse) a été prise au sérieux jusqu'à nos jours par un nombre restreint de penseurs, depuis les Milésiens.

Nous disions, RH 19, « première pensée juridique ». « Juste » ou « faux »,

même aujourd'hui, surtout dans les cultures archaïques, est une question de dosage de l'élément cosmique fondamental, la malléabilité de toute chose.

RE23

Dans la perspective milésienne, une forme archaïque de philosophie, la « justice » ou l'« injustice » devaient revêtir cette nature. – Le terme grec « hubris », qui désigne l'arrogance, la transgression (la surestimation de soi), renvoie à cette idée : un Grec ancien privilégiait, consciemment mais plus encore inconsciemment, la notion que la « justice » était toujours une justice distributive ou de répartition.

Quiconque, par exemple, atteignait un niveau de bonheur moyen était considéré comme étant en état d'« hubris » (il/elle avait transgressé les limites). Quelles limites ? Dans l'hypothèse thalésienne-milesienne (l'« eau » malléable et omniprésente), ces limites étaient celles de la dose, ou plutôt : de la part, de la substance primordiale malléable (dans le cas de Thalès : l'eau malléable ou primordiale).

Le « juste » désigne donc la dose de substance primordiale (énergie fondamentale) jugée « acceptable » par les divinités et les hommes. L'« injustice » est, par conséquent, l'excès ou le manque d'énergie fondamentale nécessaire pour faire face à la vie au sein de la « fusion », cette nature parfois très dure et impitoyable.

***D'un point de vue thalélique :*** la rhétorique est « bonne » (justifiable en conscience) dans la mesure où elle vise à maîtriser le dosage de la substance primordiale, tout comme les divinités (Thalès croyait, malgré son esprit critique, aux « theoi », aux « daimones » (divinités dans la fisis)) et ses semblables considéraient cela comme « légitime ». Elle est « mauvaise », moralement répréhensible, lorsque l'orateur cède à l'« hubris », à la transgression. Dès lors, Thalès n'a-t-il pas dû percevoir son monopole (tous les pressoirs, la totalité de la récolte) et le prix usuraire ainsi obtenu comme une « transgression », afin de rester cohérent avec sa théorie, avec les présupposés de son histoire ?

### ***Décision.***

RH 17 nous a appris, avec R. Barthes, le penseur systémique dans la lignée de Saussure (structuralisme), à voir les liens : voyez-vous maintenant comment, en partant uniquement de

**(1)** Les rares données historiques et

(2) Les présupposés de Thalès, selon lesquels nous aurions dû penser ensemble économie et politique, droit et éthique, nature et intervention sur la nature ? Avec cet exemple archaïque, nous voulions vous donner un exemple simple – qui reste d’une grande valeur culturelle et historique, car il se trouve au berceau de toute notre culture occidentale actuelle – de ce qu’est la « pensée systémique » : penser ensemble les données (faits, présupposés), les voir de manière synchrone.

RE24

### **3.-- L'«agonistique» sicilien , (24/27)**

R. Barthes, L'av. sém., 90 ; attire à juste titre l'attention, dans un certain sens, sur le fait que la rhétorique occidentale ne commence véritablement qu'avec (ce que nous appelons) « l'agonistique » ; « Agon », une épreuve de force, est, après tout, le cœur d'un nouveau type de rhétorique grecque antique.

#### **Changement de régime.**

**a.** Vers -485, deux « turannoi » (tyrans, « coqs ») siciliens, Gelon et Hieron, déportèrent un certain nombre de populations, les exproprièrent pour peupler Syracuse et fournir aux mercenaires un terrain.

**b.** Mais en 460, ils furent chassés par une révolution démocratique. La démocratie naissante souhaitait rétablir l'ordre antérieur. Cependant, fondée sur l'« isonomie » — l'égalité des droits comme idéal —, elle donna lieu à d'innombrables procès.

C'est ainsi qu'est apparue la rhétorique médico-légale ou juridique. – Dans ce sens plus restreint, Barthes a donc raison.

#### **Émergence d'une rhétorique «agonique».**

Pour convaincre le tribunal populaire démocratique de la légitimité de sa loi, les parties expropriées devaient faire preuve d'éloquence. D'où la nécessité de recourir à des rédacteurs experts en matière de défense juridique.

Or, le penseur paléopythagoricien Empédocle d'Akragas (= Agrigente) (-483/-423), connu, surtout dans les cercles occultistes, pour sa doctrine concernant les quatre éléments (terre, eau, air, feu), eut pour élève Korács de Syracuse (entre -500 et -400), qui commença – en tant que rhéteur (RH 16) – à fournir à ceux qui s'y intéressaient de bons textes, qu'ils pouvaient, de leur propre initiative, réciter devant les tribunaux ou, du moins, affirmer.

Ainsi naquit une rhétorique initiale sui generis (de nature propre). Nous le constatons lorsque nous analysons le schéma le plus ancien (RH 12 :

agencement) du discours judiciaire.

(1) 'To pro.oimion' (pro.oemium, exordium, préface ou introduction).

(2) « Hoi agones », controversiae, debates). Le terme « agon », épreuve de force, est ainsi devenu, pour un Korak, une figure de rhétorique. On imagine aisément les discussions, querelles, conflits, sans parler des bagarres, auxquels les déportés ont dû faire face à leur retour au pays ! Heureusement qu'un tribunal existait, même s'il était sensible aux influences fondées sur la maîtrise du langage.

(3) 'Ho epilogos' (peroratio, conclusion),

**D'ailleurs**, ce type d'éloquence s'est répandu de la Sicile à Athènes.

RE25

### ***éristiques initiales.***

Dans la Grèce antique, le terme « Éris » désignait le combat armé, la discorde et la rivalité. « He eristikè technè » (chez Platon d'Athènes, 427-347 av. J.-C.) signifie donc « l'art, voire la (proto)science ou l'enseignement de l'art de la discussion (sans limites) ». L'école de Mégare, dont Euclide de Mégare et Euboulide de Milet furent des représentants, était réputée pour cette philosophie. Elle faisait partie des courants dialectiques (fondés sur le raisonnement) issus de l'enseignement de Socrate d'Athènes (469-399 av. J.-C., maître de Platon) (microsocratiques).

Dès les débuts de la philosophie grecque archaïque, on observe une évolution vers l'éristique, notamment chez les Éléates (Parménide d'Élée (-540 av. J.-C.), et plus particulièrement son élève et confrère Zénon d'Élée (+/- -500 av. J.-C.), qui pratiquait activement l'éristique). Dans cette ville d'Élée, en Italie du Sud, le raisonnement et le contre-raisonnement deviennent primordiaux. Certes, cela a conduit à la naissance de la théorie de la pensée ou logique, mais il y avait, dès le départ, une soif de discussion.

### ***Appl. mod. 1.***

Koraks de Syracuse eut des élèves. -- Par exemple, Teisias (= Tisias) de Syracuse, dont nous reparlerons plus tard ; -- Gorgias de Léontinoi (RH 16), l'un des plus grands sophistes ; -- Isocrate d'Athènes (-sophistes ; -- un rhéteur par excellence, rivalisant, en tant qu'éducateur, avec le platonisme, qu'il considérait comme trop « savant » et trop « spécialisé ») ;

Lusias d'Athènes (-459/-380 ; orateur démocrate, auteur de plusieurs

centaines d'oraisons judiciaires ). -- Noms très retentissants dans le grec ancien « paideia » (idée d'éducation).

**Appl. mod. 2. La relation « professeur (rhéteur)/élève (collègue penseur) ».**

Korak enseigne à Teisias, à condition qu'il paie ses honoraires, « à toujours gagner la discussion dans l'agon ».

L'argent, qui occupe désormais une place centrale dans la philosophie grecque antique, est une marque de gratitude pour l'efficacité, l'utilité – ou, selon les Anglo-Saxons, l'efficiencia – de l'éducation reçue. L'aspect pragmatique (c'est-à-dire finalitaire) de l'éducation prime.

Un détail croustillant : cette somme est payable si Teisias gagne son premier procès.

RE26

**Tournant.**

Mais Teisias ne plaide pas : il se fait aussitôt lui-même rhéteur, à l'instar de son professeur ; mieux encore, il le fait avec plus de brio et, bien sûr, sans rien payer.

Cela aboutit à un procès, dont nous vous laissons maintenant ressentir l'éloquence éristique.

(i) Teisias y découvre un dilemme, un lemme en deux parties (préposition). La syntaxe logique (comprendre : structure) de ce dilemme est la suivante : thèse (proposition) : Votre demande de paiement est infondée (motif nécessaire et suffisant).

**Argument** (pisteis, probationes).

**(1) Modèle.**

Soit je vous fournis, Koraks, une preuve convaincante que je ne vous dois rien, soit vous avez raison de retirer votre réclamation.

**(2) Contre-modèle**

Soit je ne vous fournis pas, Koraks, de preuve convaincante.

Mais n'oubliez pas, dès lors, que ceci est mon premier argument. Il échoue. Ce qui prouve que votre leçon de rhétorique est inopérante. – Dans ce cas, Koraks, vous avez raison de retirer votre demande, comme convenu.

**(ii)** Korak, non sans recourir à des procédés éristiques, propose un contre-dilemme. Proposition : « Ma demande de paiement est, en effet, bien fondée. » Argument.

**(1) *Modèle* .**

Soit vous, Teisias, ne fournissez pas de preuve convaincante de votre refus de payer, auquel cas vous devrez bien sûr payer.

**(2) *Contre-modèle***

Soit vous, Teisias, fournissez une preuve convaincante. Dans ce cas, votre première demande est effectivement recevable et notre accord s'applique. Dans ce cas, vous devez payer,

On le voit bien : le domaine de la sophistique s'ouvre. C'est pourquoi la rhétorique « judiciaire », typique des avocats, jouit encore aujourd'hui d'une si mauvaise réputation. En tant qu'activité purement logique, bien entendu. En tant que relation interpersonnelle, bien entendu. Si les sophistes proposent une telle philosophie, il est tout naturel que les paléo-pythagoriciens et les platoniciens (avec Socrate pour chef de file) s'y opposent. Encore aujourd'hui. Et ce, au nom d'une vérité objective, au nom de relations humaines authentiques et dignes de ce nom.

***Protagoras d'Abdère.***

RH 16 nous l'a présenté comme protosophe. Il prônait avec force l'« euboulia », une délibération saine (comprendre : pragmatique). L'acquisition de biens et l'influence politique étaient ses principaux objectifs. L'éristique s'inscrit parfaitement dans cette perspective.

RE27

***Note-- L'origine du trivium.***

**La** protosophie (-450/-350), à distinguer d'un mouvement sophistique postérieur appelé deutérosophie (sous les Bons Empereurs), établit une paideia, une méthode de culture. Ce système éducatif, parfaitement adapté à la démocratie (agonale) de type sicilien, comprenait trois matières fondamentales, les « technai », les « disciplinae » (sciences spécialisées).

**(1)** La grammaire a précisé le sens du mot (du terme) et de la langue en tant que système de mots.

**(2)** La dialectique, en tant que théorie du raisonnement (logique), a aiguisé le sens du raisonnement et du contre-raisonnement (argumentation).



**(3)** La rhétorique, qui privilégiait les deux, était alors la doctrine qui inculquait une forme de compréhension parfois paradoxale (nous l'avons vu dans le cas de Korac et de Teisias) , sur la base de moyens d'interprétation et de compréhension qui visaient à « l'atteindre en tout cas » (euboulia).

Au Moyen Âge, on appelait cela « tri.vium » (trois méthodes).

**b. Les domaines de la vie.**

Dans une démocratie, il faut toujours l'emporter sur son prochain.

**(i)** au tribunal (tribunal médico-légal),

**(ii)** à l'assemblée populaire (dans une démocratie directe),-- au parlement (dans une démocratie indirecte, qui a une classe politique) (rhétorique politique),

**(iii)** Dans une salle ou, de préférence, et certainement dans la Grèce antique, en plein air, lorsqu'on donne un exemple à un public amateur de rhétorique, comme l'a introduit Gorgias de Léontin (rhétorique démonstrative, qui cultive le domaine du « discours flamboyant »). Dans ce type de discours « eipdéictique », il s'agit d'une démonstration d'éloquence.

W. Jaeger, *Paideia*, I, 400, dit ce qui suit.

« Le système grec d'enseignement supérieur, tel qu'élaboré par les protosophes, domine aujourd'hui le monde civilisé tout entier. » Il convient toutefois d'ajouter que cette éducation – que Jaeger qualifie d'« formelle » (à comprendre : axée sur le langage) – a fini par fusionner avec la paideia des Paléopythagoriciens, qui englobait l'arithmétique, la géométrie (les mathématiques numériques et spatiales), la théorie musicale et l'astronomie (en réalité : la cosmologie, l'étude de l'univers). Cette fusion a vu le jour à Alexandrie durant la période hellénistique et romaine (320 av. J.-C. et après). Cette synthèse fut appelée « enkuklios paideia », enseignement général. La scolastique du Moyen Âge (800-1450) adopta ce schéma, mais le réorganisa en trivium et quadrivium.

RE28

**4. La rhétorique au sens des études littéraires. (28/37)**

R. Barthes, *L'av. sém.*, 94s., 100/102, décrit le changement conceptuel qu'a subi le mot « rhétorique ».

**A.** Platon, tous les rhéteurs — pour les débutants — ont préconisé l'interprétation aristotélicienne.

**Les œuvres d'Aristote sont :**

**(je) la rhétorique** , dans laquelle la raison publique, avec son raisonnement pré-scientifique (en particulier les « enthymèmes » (syllogismes populaires, généralement non explicites)), est centrale ;

**(ii) La politique** , où l'imagination épique, lyrique et dramatique occupe le devant de la scène. La rhétorique, en ce sens, respire l'esprit des joutes oratoires siciliennes (RH 24) et se distingue nettement de la poésie, sauf peut-être dans le discours démonstratif (épидictique).

Selon Barthes, Aristote a fondé la théorie, l'orateur romain Cicéron (RH 16) l'a pratiquée et le rhéteur romain Quintilien (RH 16) l'a introduite dans l'éducation et la formation.

**B.1.** L'époque augustéenne (l'empereur Auguste vécut de -63 à +14) est marquée par un changement profond de sens. On observe notamment une fusion entre rhétorique et politique ; la « rhétorique », englobant ainsi la poétique, devient « littératologie », discipline littéraire.

Ce n'est plus un simple raisonnement populaire pré-scientifique (interprétation aristotélicienne), mais une bonne écriture et une bonne expression orale qui deviennent le noyau essentiel — des figures telles qu'Horace (-65/-8 ; poète romain), et plus encore : Ovide (poète romain (-43/417)), — Denys d'Halicarnasse (+ -30, -8 ; rhéteur), — plus tard : Plutarque de Chéronée (+45/+125 ; historien et penseur platonicien), — *Tacite* (55/119 ; historien romain), — sans oublier le traité *\*Peri hupsous\**, *\*Sur le Sublime\** (un traité qui thématise le style littéraire (appelé « sublime »)), — autant de signes du fait que l'idée et le terme « rhétorique » présentent une signification large.

**B.2.** Néo-rhétorique (deutérosophique). De +100 à +400, l'idée générale de « rhétorique » prédomine dans le monde hellénistique-romain ;

Cette époque se caractérise par la paix et des relations commerciales florissantes, notamment au Moyen-Orient. C'est l'ère de l'« oikoumène », du monde habité tout entier : une même culture prévaut en Syrie comme en Espagne, le même deutérosophie, la même rhétorique. La « rhétorique » englobe tout ce qui constitue l'art du langage (l'éloquence, la poésie, la critique littéraire).

Les écoles de cette période reflètent cette situation : le « sophiste » (au second sens, qui diffère sensiblement de la protosophie) est le directeur d'école nommé par l'empereur ou le gouvernement de la ville, tandis que le « rhéteur » (professeur de rhétorique) est l'enseignant-éducateur.

**Note :** Sous réserve des changements culturels nécessaires, ce type de rhétorique s'est perpétué au Moyen Âge (pensez aux rhéteurs).

### **Textuologie** (29/32)

Le texte (RH 11v.) est l'un des aspects — en effet l'aspect décisif — du «literatum», un phénomène littéraire.

*H.I. Marrou, Hist.d.l'éducation dans l'ant ., 239, mentionne que les deutérosophes connaissaient les « progumnasmata », exercices préliminaires, comme rhétorique élémentaire. On pourrait aussi parler de « pré-rhétorique ».*

### **1. Enseignement secondaire.**

Voici la typologie textuelle de cette époque, répertoriée par Marrou : récit (mythe), -- chreia (chrie ; une sorte de traité, sur lequel nous reviendrons plus tard) ; -- gnomè (sententia (parole, -- fait, qui est le sujet d'un essai), -- kataskeuè (confirmatio, preuve confirmant) et anaskeuè (refutatio, réfutant l'argument) ; -- koinos topos (locus communis, lieu commun, -- un terme littéraire qui s'applique comme sous-ensemble dans de nombreux textes).

### **2. Enseignement supérieur.**

Les types de textes étaient : enkomion (laudatio, éloge (oraison) des paroles et des actes de quelqu'un) et psogos (vituperatio, blâme (oraison), « critique » de quelqu'un),-- sunkrisis (comparatio, comparaison, « parallèle » : prosopopoïia (prosopopoeia : description de l'apparence,-- représentant l'apparence et le comportement extérieurs) et ethopoïia (ethopoeia : description de l'âme,-- représentant le moi intérieur - tempérament et caractère),-- comparer avec les psychologies behavioristes et de la conscience actuelles ;-- ekfrasis (descriptio, description) ;-- thesis (propositum, propositio, position, dans laquelle on défend une thèse (RH 26 : modèle sicilien) ;-- nomos (lex, discussion de la loi).

### **Conformité.**

Cette riche tradition textuelle a été maintenue, naturellement modifiée et/ou complétée. -- Quelques exemples.

**(un)** Noël Delaplace, *Leçons françaises de littérature et de morale ( avec préceptes du genre et des modèles d'exercice )*, Bruxelles, 1844, 552 pp. A noter qu'en plus de l'érudition textuelle, le côté éthico-politique est également abordé (RH 16 : orientation éthico-politique).

RE30

Les deutérosophes et leurs rhéteurs souhaitaient une formation complète. Notons également que les « préceptes du genre » et les « modèles d'exercices » sont liés, comme nous l'avons vu dans RH 05 (aspects normatif et réductionniste réunis). – L'ouvrage en question est divisé en deux parties.

### **I.-- Prose.**

Le récit, le tableau (une description pittoresque), la description, la définition (qui englobe plus que la simple définition logique : le jugement de valeur ou l'évaluation y est également inclus) ; la fable, l'allégorie (description détaillée au moyen d'un modèle). La morale religieuse, la morale laïque (philosophie pratique).

La lettre (un type de texte qui englobe de nombreuses variantes). — Le discours, le fragment oratoire (oratoire = relatif au discours), — l'introduction et la conclusion du discours (discours de clôture). — Le dialogue philosophique (de type platonicien), le dialogue littéraire (belles-lettres). — La caractérisation (cf. éthopée), le portrait (tant la perspective que la caractérisation), le parallèle (comparaisons politiques, littéraires, éthiques).

### **II.-- Poésie.**

Voici la même liste que pour la prose (à l'exception de la lettre : les lettres en vers semblent inexistantes). À cela s'ajoute le fragment lyrique.

### **Décision.**

On perçoit une longue tradition, mais avec une évolution manifeste.

**(b)** Les exposés moins denses sont bien sûr les livres destinés à l'enseignement secondaire.

Par exemple, Ch.-M. des Granges/Mlle Maguelone, *La composition française ( Livre du maître )*, Paris, 1930. – Le récit, la description, – le portrait (décrivant la vision du monde et l'âme), – la lettre. Naturellement, dans la tradition éthico-politique : la morale (essais sur les valeurs éthiques et civiques). – Enfin : l'analyse littéraire, la critique littéraire.

**Remarque :** Les types de texte « oratoire » ont été omis ici. Autre modèle : J. Gob, *Précis de littérature française*, Bruxelles, 1947.

(i) Concepts introductifs (textes scientifiques, philosophiques, « esthétiques » (comprendre : littéraires))

(ii) compétences linguistiques (invention, agencement, conception (RH 12), -- poésie, --

RE31

exercices d'écriture (description, récit, traité) ;

(iii) genres littéraires (= types de textes) :

a. le texte essentiellement « littéraire » (à comprendre : littéraire) (description, récit, -- poème lyrique, drame),

b. le texte incidemment « littéraire » (la lettre, -- le texte didactique (explicatif) (qui équivaut pratiquement à un traité), -- le texte scientifique et philosophique ; -- le texte historique ; -- la critique textuelle. -- Ci-joint : la poésie didactique, le texte éloquent (« oratoire »). -- Suit une remarque sur la satire et la presse).

**Conclusion.** -- Une fois encore : tradition et rétablissement de la tradition (évolution).

**Sans présuppositions (« prescriptions »), aveugle. Sans applications (paradigmes), vide .**

La rhétorique de l'Antiquité tardive (théorie littéraire) était la synthèse du modèle régulateur (les règles) et du modèle applicatif. Une science textuelle qui se contente d'énoncer des règles abstraites demeure « vide ». Une science textuelle qui se contente de fournir des exemples demeure aveugle.

Imaginez un enfant écoutant une fable (modèle appliqué) sans qu'on lui explique ce qu'est une fable, ce qui la définit (les critères) : il restera aveugle. Imaginez un enfant entendant une explication de ce qu'est une fable : sans au moins une explication, le mot « fable » demeure vide de sens. Seule la combinaison des deux (axiomatique et réductrice) permet une instruction complète. Les Anciens l'avaient bien compris.

### ***L'importance pour vous, auteur de thèse finale***

S'attarder sur la typologie textuelle peut sembler superflu. Pourtant, il n'en est rien. Certains étudiants rendent une thèse sans même avoir évalué le type de texte. Dans ce type de thèse, on trouve des textes où l'on s'attend à une description. Qu'y trouve-t-on ? Un jugement de valeur. Dans d'autres thèses,

la narration est obligatoire. Qu'y trouve-t-on ? Un récit maladroit, car l'étudiant n'a jamais étudié les techniques narratives.

Dans un mémoire de fin d'études, on trouve généralement quatre types de textes : la description (qui rapporte les faits de manière neutre ou aussi neutre que possible), le récit (qui relate une progression méthodique) et le traité (qui est le type principal d'un mémoire de fin d'études, au sein duquel descriptions et récits ont leur place).

Enfin, il y a le rapport, qui comprend les trois précédents : un rapport est généralement un traité abrégé.

RE32

Quelle est donc votre tâche ? Définir précisément le type (genre) de texte que vous devez composer. Rien de mieux, à cet égard, que d'examiner une typologie textuelle telle que celle que la deutérosophie et sa tradition ont tenté d'établir. D'où ce bref aperçu historique.

*La textuologie plus récente.* -- (32/34)

***Rue de la bibliothèque :***

-- TA van Dijk, *Théorie littéraire moderne ( Une introduction expérimentale )*, Amsterdam, 1971 ;

-- le numéro de la revue *Poétique* (Paris), -- om *Poétique ( Raconter, représenter, décrire )*, n° 65 (février 1986 ;

-- R. Wellek/A.Warren, *Theory of Literature* , New York, 1942 (trad. fr. : *La théorie littéraire* , Paris, 1971).

Vers 1950, une nouvelle littératologie émerge. Des figures telles que J. Kristeva, R. Barthes, J. Derrida, Ph. Boilers, N. Chomsky, M. Bense, A.J. Greimas, R. Jakobson, Ch.S. Peirce, T. Todorov et bien d'autres introduisent une série de nouvelles sciences auxiliaires au sein de la rhétorique traditionnelle. On s'efforce notamment de définir plus précisément ce qu'est un texte et quels types de textes il existe, ce qu'est une figure de style (métaphore, métonymie, synecdoque), et ce qu'est un style. Ceci donne naissance à -ce que l'on appelle aujourd'hui la « narratologie » ou les « récits » (théorie du récit), et ainsi de suite.

Une caractéristique frappante : l'hyperspécialisation (avec, par exemple, la formalisation – et un langage hypersophistiqué), que nous n'aborderons pas plus en détail ici.

### **Un exemple.**

*J. Kristeva, Sémiotikè ( Recherches pour une sémanalyse ), Paris, 1969.*

La sémanalyse, au sens de Kristeva, est une variante de la théorie traditionnelle des signes (la sémiotique de Ch.S. Peirce ; la sémiologie de F. de Saussure). Le texte est, dans une perspective marxiste stricte, interprété comme un « produit », « produit » par un producteur, le « producteur de texte ».

### **Phénotexte/ génotexte.**

Ce système (paire d'opposés) régit la sémanalyse.

**a.** Le texte, tel que nous le lisons généralement superficiellement, est le « phénotexte ». Il est le produit d'un sujet qui écrit ou parle et qui, de ce fait, entre en communication et en interaction avec d'autres sujets.

**b .** Le génotexte est le texte véritable, car quiconque écrit ou parle le fait en tant que membre d'une classe sociale (Marx) et à partir des profondeurs inconscientes de l'âme (Freud). Il en résulte que la personne qui produit un texte communique beaucoup de choses dont elle n'a pas conscience.

RE33

Mais, selon Julia Kristeva, il est possible de découvrir la profondeur du génotexte à travers la surface du phénotexte... grâce à la sémanalyse.

De plus, une personne qui écrit ou parle en fonction de son appartenance à une classe sociale ou d'un niveau inconscient peut aussi, consciemment, dissimuler ou déformer son propos. L'analyse sémantique met également cela en lumière.

### **Les sciences auxiliaires, ici, sont**

**(i)** L'analyse sociale marxiste (principalement la critique marxiste de l'idéologie), -- qui est un type de sociologie ;

**(ii)** La psychanalyse freudienne, avec sa critique de la conscience, -- qui est un type de psychologie.

Ces deux sciences auxiliaires constituent une attaque contre le sujet conscient au sens moderne du terme : l'homme « rationnel », détaché des traditions anciennes, qui se croit capable d'écrire et de parler de manière radicalement « autonome », et indépendamment des facteurs sociaux et inconscients.

Cela implique qu'une analyse textuelle externe est effectuée ici : le texte n'est pas examiné en lui-même, sans autre référence que sa forme essentielle

littérale (= analyse textuelle interne), mais plutôt du point de vue de facteurs extérieurs au texte lui-même, à savoir la situation sociale et la situation inconsciente (ou subconsciente) du producteur du texte, dans la mesure où celles-ci sont discernables dans le texte lui-même (ou dans ce qu'il ne dit précisément pas) — « lire entre les lignes », comme dit l'homme de la rue.

### **Lecture critique.**

Cl. Hülsenbeck et al., *The Little Red Book for Students*, Utr./Antw., 1970, 22/29 (Authority), nous donne un exemple de sème-analyse.

### **Scène 2 : L'autorité à l'école.**

Intervenants : enseignant, chef d'établissement, directeur.

Les silencieux : les élèves. – « Je ne t'ai rien demandé. » « Tu fais ça aussi chez toi ? » « Non, va t'asseoir là-bas. » « Fais ça ailleurs, mais pas ici ! » « Vous êtes des invités dans ma classe. » « Ramasse ce pain. » « Tu pourrais faire beaucoup mieux que 2B. » « Sors ! »

En qualifiant par exemple les élèves de simples élèves silencieux, \*Le Petit Livre rouge pour les étudiants\* les enferme dans un schéma précis : celui de la Nouvelle Gauche (ou gauchisme). Pourtant, aussi unilatérale soit cette vision, aux yeux de l'enseignant « autoritaire » d'antan, chaque élève est, en réalité, fondamentalement « silencieux ». À travers le phénotexte, \*Le Petit Livre rouge\* révèle le génotexte « autoritaire ».

RE34

### **Rue de la bibliothèque :**

TA van Dijk, *Science du texte (Une introduction interdisciplinaire)*, Utr./Antw., 1978. Ce livre contient également une analyse de texte, mais d'une manière différente de la sémi-analyse de Kristeva et de la lecture (socialement) critique (du texte) de \*Het rode boekje voor scholieren\*.

**Conclusion :** on retrouve une grande diversité d'approches textuelles dans les études littéraires plus récentes.

### **Rédaction d'une thèse finale.**

Pourquoi nous sommes-nous brièvement arrêtés, par exemple, sur la sémantique et la critique sociale (interprétable sémantiquement) ? Pour vous faire remarquer, à vous, étudiant sur le point de rédiger un texte, que vous aussi, vous écrivez peut-être du point de vue de votre classe sociale (situation) et à partir de vos couches subconscientes.



En d'autres termes, une telle lecture d'un texte nous oblige tous à apprendre à trouver le juste équilibre (dans cette situation) dans notre écriture et notre expression orale. – Ce que Nietzsche appelle le « perspectivisme » (aborder un sujet sous un ou plusieurs angles). Adopter un ton dogmatique et autoritaire devient radicalement impossible dans cette perspective perspectiviste.

### **Critique littéraire récente.** (34/37)

Outre Van Dijk, *\*Modern Literary Theory \** et Van Dijk, *\*Textual Science \**, ont été brièvement cités :

-- G.u. I. Schweikle, *Metzler Literaturlexikon ( Stichwörter zur Weltliteratur )*, Stuttgart, 1984 (un livre extrêmement riche) ;

-- H. Mahlberg, *Literarisches Sachwörterbuch*, Berne, 1948 (obsolète, mais très utile) ;

-- J. Peck/M. Coyle, *Literary Terms and Criticism*, Houndmills / Londres, 1984, (un aperçu très solide des principales théories littéraires peut être trouvé sur oc,149/168 ( *Positions et perspectives critiques* )) ;

-- M. Milner, *Freud et l'interprétation de la littérature*, Paris, 1980 ;

-- C. Pichois/ AM Rousseau, *Études de littérature comparée*, Utr./Antw, 1972 ;

-- P. Brunel/C1. Pichois/A.-M. Rousseau, *Qu'est-ce que la littérature comparée ?* Paris, 1983.

« **Critique** » – au sens scientifique – signifie « jugement de valeur logiquement justifiable », et non (nécessairement) « critique sociale », bien sûr.

— Peck/Coyle, *Lit. Terms and Crit.*, mentionnés tout à l'heure, indiquent comme principales (mais pas toutes) les tendances en matière de critique littéraire :

RE35

**(1) critique textuelle interne** : la Nouvelle Critique américaine (1940/1960),

-- FR Leavis et la critique britannique du XXe siècle ; -- La critique littéraire formaliste russe (+/- 1917) ; la critique littéraire structuraliste (suivant le modèle linguistique saussurien) ; -- ces tendances, qu'elles soient unilatérales ou non, se concentrent sur le texte lui-même, indépendamment de son auteur et du contexte temporel ou situationnel dans lequel le texte et l'auteur sont situés) ;

**(2) La critique littéraire féministe** (qui détecte le sexisme) ;

La critique littéraire marxiste (qui analyse le texte d'un point de vue économique et social) ; -- La critique littéraire poststructuraliste (qui analyse le « démantèlement » des valeurs subjectives modernes) ; -- ou encore, différemment : la critique littéraire romantique-phénoménologique (qui recherche, au sein du texte, la personnalité unique et singulière qui s'y exprime) ;

**Enfin** : la théorie de la réception (R. Jauss : également connue sous le nom de critique de la réception du lecteur, qui examine comment le lecteur/auditeur traite le texte (« réception » = absorption, traitement)).

Curieusement, Peck et Coyle n'évoquent pas la critique littéraire d'inspiration psychologique (qui explore l'inconscient et le subconscient dans le texte). Ces tendances peuvent être qualifiées de critique textuelle externe.

Il convient également de mentionner le réalisme socialiste, qui a dominé l'Union soviétique jusqu'à la glasnost et la perestroïka de M. Gorbatchev, mais qui fait désormais l'objet de critiques (ouvertes) de la part des libéraux en tant que concurrent.

### **Ça te tente ?**

Vous, étudiant·e, sur le point de rédiger un travail final, allez lire – parfois beaucoup. Lire des textes. Comment allez-vous lire ? Allez-vous vous en tenir au texte en lui-même, abstraction faite de l'auteur, du contexte spatio-temporel (lecture interne) ? Ou bien – tout en partant du texte – allez-vous accorder plus d'attention à son auteur, au contexte spatio-temporel qui lui confère une meilleure compréhension (lecture externe) ? Il vous appartient, avant de commencer, d'en prendre conscience.

**Appl. mod.**-- Comparons deux études fondamentales récentes sur le roman policier (1) (« polaire »).

**(1).** *Patricia Highsmith, dans \*L'art du suspense\** (Paris, 1987), expose la psychologie à l'œuvre dans ses romans policiers, qui lui ont valu le surnom de « reine du crime ». Des premières intuitions au texte final (RH 17 : méthode génétique), sa principale préoccupation est : « Comment captiver le lecteur dès la première phrase ? »

RE36

**Remarque** : Il s'agit d'un « acte rhétorique » typique. Portez une attention

particulière à ce que Protagoras d'Abdère (RH 16) a énoncé comme objectif de l'« euboulia », le conseil efficace :

1. Pour attirer l'attention,
2. Pour susciter l'intérêt,
3. Susciter le désir,
4. Obtenir le consentement

(Cfr L. Bellenger, *La persuasion*, Paris, 1985, 36/40 ( *Marketing et sophistique* ).

**Au passage** : l'une des marques de fabrique de Patricia Highsmith est son flair américain pour le succès commercial (elle qualifie de « bon livre » un livre qui « a de nombreux lecteurs »).

À cette préoccupation première, les chaînes, s'ajoute une seconde : la police, se basant sur des indices (un type de signe), traque le criminel. C'est là que réside ce que les anciens rhétoriciens appellent la « suspensio », ces histoires captivantes.

J. Broeckart, *Le guide du jeune littéraire* r, t. I ( *Éléments généraux et compositions secondaires* ), Bruxelles, 1872, 100, explique : « suspension » signifie maintenir l'attention de l'auditeur/lecteur, tandis que « suspense » (voir le titre de Highsmith : « *L'art du suspense* » ) est le fait de maintenir l'auditeur/lecteur en suspens sur ce que l'on va dire.

**D'ailleurs**, un ouvrage aussi important que *le Literaturlexikon de Metzler* ne contient même pas le terme « suspensio » (suspense), alors qu'on le trouve chez J. Broeckart, il y a un siècle déjà ; ce qui montre bien qu'il ne faut pas se débarrasser trop vite d'un livre ancien. C'est H. Morier, dans son *Dict. de poétique et de rhétorique* ( Paris, 1981-1983, p. 1053-1057), qui mentionne le terme « suspension », avec l'explication nécessaire, parfois très pointue.

(2) Ernest Mandel, dans *\*Meurtres exquis \** (Paris, 1987), expose la sociologie (marxiste) qui explique le lectorat du roman policier. Théoricien de la Quatrième Internationale et auteur d'un *\*Traité d'économie marxiste\**, Mandel consacre une attention particulière au succès et à l'évolution (RH 17 : méthode génétique) du genre « polaire », le roman policier. Ce dernier est également qualifié d'« opium des nouvelles classes moyennes ».

**En effet** : tout a commencé avec les histoires de bandits de grand chemin, s'est poursuivi avec le roman policier à énigme et la série noire à l'américaine, jusqu'aux enquêtes sociologiques depuis 1968. À travers ce phénomène (un fait visible et tangible), Mandel « lit » jusqu'à découvrir l'« hypothèse » qui le

sous-tend : les classes moyennes perçoivent la société bourgeoise-capitaliste comme un mystère opaque : qui, en réalité, démêle les mécanismes qui font fluctuer les prix du pétrole ?

RE37

Pourquoi notre pain quotidien devient-il soudainement beaucoup plus cher ? Qu'est-ce qui explique la fluctuation des taux d'intérêt ? Et ainsi de suite.

**Conclusion : un environnement de vie inextricable.**

Si l'on comprend bien Mandel : dans le roman policier, la classe moyenne se trouve avant tout confrontée à un modèle de l'original (la société). Un modèle est un élément connu qui permet de mieux comprendre l'inconnu (ici : les mécanismes de la société). Les théoriciens du modèle appellent cet élément inconnu « l'original ».

Ici, Mandel fait référence à *Ernst Bloch* (1685/1977), connu pour son *\*Das Prinzip Hoffnung \** et son engagement envers les mouvements étudiants pacifistes.

Il n'y a rien de surprenant à ce que les personnes instruites soient, pour ainsi dire, obsédées par les histoires mystérieuses : après tout, la société bourgeoise tout entière ne fonctionne-t-elle pas comme un grand mystère ?

**Décision.**

Une fois encore : les sciences auxiliaires — à savoir la psychologie, la sociologie et, inévitablement en se chevauchant, les études culturelles — deviennent en quelque sorte actives dans les études textuelles et littéraires.

Par conséquent, lorsque vous rédigerez votre thèse finale, gardez à l'esprit que les textes que vous lirez dans ce contexte pourraient également être sensibles à ce que nous venons d'indiquer (de manière très sommaire), à savoir l'approche des trois sciences mentionnées.

**Le « corpus » des textes que vous lisez.**

Le « corpus » désigne ici l'ensemble des textes disponibles – par exemple, une fois vos lectures finales de thèse terminées. – Mais la réalité est plus complexe. Il est impossible de recenser tous les textes. Vous devrez donc faire des choix. Quels textes allez-vous sélectionner dans ce corpus ?

Nous faisons ici référence aux élèves de *Ferdinand de Saussure* . Ce sont eux — et non lui — qui ont publié son *Cours de linguistique* mondialement

célèbre , Paris, 1916-1911.

Raison : Les enseignements de Saussure étaient disséminés dans l'ensemble de l'œuvre qu'il a laissée.

1. La publication de l'ensemble du document comportait des sections superflues.

2. Un seul cours était incomplet.

3. Les pièces originales étaient trop unilatérales.

4. À partir de tous les textes, ses élèves créèrent une nouvelle œuvre, mais reproduisant le maître aussi fidèlement que possible.

RE38

### **5. La rhétorique comme théorie de l'information ou de la communication. (38/51)**

R. Barthes, *L'av. sém .*, 95, attire à juste titre l'attention sur le fait qu'Aristote fait preuve d'une méthode particulière dans sa Rhétorique :

(je) *La Rhétorique I* considère le messenger comme la source d'un message, l'orateur (avec son argumentation, etc.) ;

(ii) *La rhétorique II* aborde le récepteur du message en tant que « récepteur/réceptrice » d'un message (où sont développés le public et la théorie des motivations) ;

(iii) *La Rhétorique III* considère le reportage comme porteur d'un message (dans lequel les « taxis » (dispositio, arrangement ; RH 12) et les « lexis » (elocutio, design ; RH 12) entrent en jeu).

Cette forme d'exposé chez Aristote révèle une théorie claire de la communication. Il n'est donc pas surprenant que cette théorie fondamentale se retrouve, sous une forme actualisée, dans des études littéraires plus récentes.

#### **Bibl. st ..**

-- G. Fauconnier, *Théorie générale de la communication* , Utr./Antw. 1981;

-- JR Pierce, *Symbols and Signals ( Nature and Operation of Communication )*, Utr./Antw., 1966 (ouvrage original en anglais : *Symbols, Signals and Noise* , New York, 1961 ; Pierce s'appuie très clairement sur la théorie mathématique de la communication ou de l'information de Claude Shannon, *A Mathematical Theory of Communication* (1949)) ;

-- Colin Cherry, *Sur la communication humaine ( un examen, une étude et une critique )* , Cambridge (Mass.)/Londres, 1966-2 (un ouvrage fondamental)

;

-- G. Mannoury, *Handboek der analyse signifi*ca , Bussum, 1947 (l'ouvrage traite de toute la vie des relations humaines et de la « critique des concepts » abordant ces phénomènes) ;

-- B. Stokvis, *Psychologie de la suggestion et de l'autosuggestion* ( *Une exposition psychologique significative pour les psychologues et les médecins* ), Lochem, 1947 (une signification appliquée) ;

-- J. Habermas, *Theorie des kommunikativen Handelns* , Frankf.aM, 1981 (sur lequel Th. Mertens, Habermas et Searle ( *Réflexions critiques sur la théorie de l'action communicative* ) dans : Tijdschr.v.Filos., 48 (1986) : 1 (mars), 66/94

R. Barthes, dans *\*L'av. sém.\**, p. 86, définit la « rhétorique antique » comme le métalangage (le discours sur) le langage, tel qu'il a été parlé et interprété rhétoriquement (au sens strict et au sens large) du Ve siècle avant J.-C. à nos jours. Ce langage parlé (et écrit) et interprété est alors, en termes techniques, le « langage objet » de ce métalangage. Bien que Barthes admette que la rhétorique antique soit « mal connue » (cf. 86), il défend néanmoins ce qu'il appelle une nouvelle sémiotique (théorie des signes) concernant l'écrit et l'oral. Cela implique qu'il s'inscrive dans le champ de la théorie de la communication.

RE39

### **Sémiotique.**

Étant donné que la communication d'informations (messages) s'effectue au moyen de signes (« symboles »), une théorie des signes a sa place au sein d'une théorie de la communication.

### **rue de la bibliothèque**

-- Ch.W. Morris, *Fondements de la théorie des signes* , dans : *Encyclopédie internationale des sciences unifiées* , série I, n° 2, Chicago, 1938 (Morris valorise la sémiotique de Ch. Peirce (1839/1914)) ;

-- Colin Cherry, *Sur la communication humaine* , 219/257 ( *Sur la logique de la communication* ( syntaxe/sémantique/pragmatique ) ;

-- IM Bochenski, *Méthodes philosophiques dans la science moderne* , Utr./Antw., 1961, 48/50 ( *Les trois dimensions du signe* ).

-- T. van Dijk, *Études textuelles* ( *Une introduction interdisciplinaire* ), Utrecht/Anvers, 1978, 71/74 (Qu'est-ce que la pragmatique ?);

-- Max Bense, *Sémiotique (Allgemeine Theorie der Zeichen)* , Baden-Baden 1967 ;

-- B. Toussaint, *Qu'est-ce que la sémiologie ?*, Toulouse, 1978 (le pendant saussurien de la théorie peircienne des signes) ;

-- U. Eco, *Le signe* ( *Histoire et analyse d'un concept* ), Bruxelles, 1988.

***Nous rappelons brièvement ce que dit la sémiotique.***

Par exemple, vous demandez à un étudiant : « Qu'entendez-vous par carré ? »

Du point de vue syntaxique : l'ordre des mots qui constituent une phrase cohérente (contenant des informations) est examiné par la sémiotique syntaxique.

Sémantiquement, le sens (= l'information, le message) que vous mettez dans cette phrase et que vous espérez que l'enfant comprend est l'objet de la sémiotique sémantique.

Pragmatique : en prononçant cette phrase, vous souhaitez obtenir un résultat ; l'« importance » (la finalité) de votre discours est examinée par la sémiotique pragmatique.

**Note** -- Selon *JR Pierce, \*Symbols and Signals\**, 11, AJ Ayer (1910/1989 ; penseur analytique linguistique) a élucidé l'universalité du processus d'information : nous communiquons non seulement des informations factuelles, mais aussi des erreurs, des souhaits, des ordres et des états d'esprit.

La chaleur et le lait maternel sont transmis et échangés sur le plan animal.  
– Les mouvements de toutes sortes et les énergies sont échangés dans la nature inorganique.

**Résultat** : la communication est à la fois omniprésente et extrêmement importante.

RE40

Ici, bien sûr, nous parlons principalement des échanges typiquement humains.

**Note** – A. Heymer, dans son ouvrage *\*Vocabulaire éthologique\** ( allemand/anglais/français ), publié à Berlin/Hambourg/Paris en 1977 (191 p.), traite de la biologie comportementale, qui établit les moyens de compréhension chez les animaux et les humains. Il aborde les moyens de communication et d'interaction tactiles (par exemple, le toilettage par divers types de contact), chimiques (par exemple, les parfums), optiques (mouvements, expressions faciales, etc.), acoustiques (sons, mots) et même

électriques (chez certains poissons).

Nous disons bien « moyens de communication et d'interaction », car la simple communication d'informations devient invariablement, lors de la réception (la réception des messages), la cause d'une réaction à une action. Voilà pour cette remarque éthologique.

### **Deux types de théorie de la communication**

G. Fauconnier, dans son ouvrage *\*General Communication Theory\**, souligne à quel point les théories de l'information se sont diversifiées ces dernières années.

**A.** – La communication électrique et son analyse ont donné naissance à une théorie de la communication largement répandue, qui raisonne en termes techniques et mécaniques. Depuis la publication de *\*The Mathematical Theory of Communication\** (Cl. Shannon/W. Weaver, Urbana, Illinois, 1959), nous disposons, en effet, d'une théorie très technique de la messagerie qui parle de « la source (l'émetteur) » du message, de « l'encodage » (la conversion en signes) et de « le décodage » (la compréhension de ces signes comme supports du message), ainsi que du « récepteur » (le destinataire) du message.

**B.--** Dans l'esprit de la phénoménologie (E. Husserl) et de la « Verstehende Methode » (W. Dilthey) - l'esprit des sciences de l'esprit - se trouve, par exemple, M. van Schoor, *\*Bestaanscommunicatie\**, Bloemfontein, 1977 : la théorie de l'échange de messages est humaine - intersubjective, - en termes de « communicateur » - « médium » (= code, signes), dans lequel la « communication » (message) est interprétée - « récepteur ».

Ici, la communication et l'interaction sont abordées en termes de « rencontre » (une présentation entre personnes, et non entre choses ou objets).

RE41

### **L'approximation significative. (41/48)**

Lady Victoria Welby, ancienne dame d'honneur de la reine Victoria (1819-1901), fut consternée par les nombreux malentendus (et la méfiance) qui régissaient les relations entre les différents groupes sociaux. Afin de les dissiper, elle lança le Significant Survey en 1896 .

**Incidentement:** E. Walther, Hrsg., Ch. SS Peirce, *Die Festigung der Ueberzeugung und mehr Schriften*, Baden-Baden, 1965, 143 ( *Ueber Zeichen,- aus Briefen an Lady Victoria Welby* ), nous apprend que cette dame



entretenait de hautes relations scientifiques.

**b.** Que signifie cette étude sur la signification ? « La signification sous toutes ses formes et, par conséquent, à l'œuvre dans toutes les sphères possibles d'intérêt et de finalité humaine. » (Le « sens » sous toutes ses formes et, par conséquent, à l'œuvre dans toutes les sphères possibles d'intérêt et de finalité humaine).

***Le « cercle significatif ».***

Le « cercle significatif » comprenait *Gerrit Mannoury* (1867/1956 ; mathématicien néerlandais, pionnier, aux Pays-Bas, de la recherche fondamentale en mathématiques ; auteur de *Handboek der analyse signifi*, 2 vol., 1947/1948, et d'un ouvrage d'introduction, à savoir *Significa* , 1949),

-- LEJ Brouwer (1881/...; *Recherches fondamentales intuitionnistes en logistique et en mathématiques*) ;

-- Frederik van Eeden (1860/1932 ; figure des années 80, -- médecin, philosophe, orateur, -- poète et prosateur ; converti au catholicisme ; était très doué dans l'occultisme) ;

-- Père J. van Ginneken, SJ, professeur de littérature à l'Université de Nimègue ; pionnier linguistique) ;-

-- également : Dr Godefroy, Prof. Clay, Prof. Westendorp Boerma, Prof. Fischer, etc.

Les réunions prenaient la forme d'échanges d'idées socratiques (dialogues). – Dans l'esprit de Victoria Welby, une attention particulière était portée aux moyens de la compréhension humaine, notamment d'un point de vue psychologique et sociologique.

Raison : la « relativité » de tout énoncé linguistique. En effet, un énoncé linguistique n'est pleinement compris que lorsqu'il est replacé dans son contexte psychosocial.

Mannoury, en particulier, s'est consacré à une étude systématique de la signification, comme en témoignent ses travaux. Il définissait la « signifi » comme « la doctrine relative aux moyens de l'entendement ». Dans ce cadre, il plaçait, au premier rang mais non au seul, les énoncés linguistiques par lesquels nous nous influençons les uns les autres.

RE42

Dans ce contexte, Mannoury parlait de sortes de « gradations linguistiques » ; après tout, il notait les nombreuses manières (« perspectives ») dont le

langage est utilisé comme moyen de compréhension.

***Appl. mod..***

Ainsi, l'usage de la langue peut être caractérisé du point de vue du contexte social. Par là, il entendait « la totalité des circonstances sociales » (ce qui renvoie à une perspective sociologique). Il distinguait ainsi la langue familière de la langue officielle.

« Commun » signifie interagir avec autrui de manière à ce que cette personne soit traitée avec confidentialité et sur un pied d'égalité. L'une des variantes de cette notion est l'interaction « intime » ou « familière ». Un fonctionnaire, en tant que fonctionnaire, ne se comporte tout simplement pas ainsi.

Prenons l'exemple de votre voisin, le notaire. En tant que voisin, il entretient avec vous une relation qui peut même être familière. Mais en tant qu'agent de l'État – par exemple, lorsqu'il vous lit un acte notarié – il perdra cette familiarité, du moins en partie ; alors, même envers vous, bien qu'étant un voisin, il se comporte de manière distante, officielle.

**Conclusion :** deux formes de compréhension s'entremêlent ici, la compréhension familière et la compréhension officielle.

**Remarque :** Comparez cela à votre comportement en tant qu'enseignant, par exemple : si vous étiez l'enfant d'un voisin, vous vous adresseriez à l'un de vos élèves – chez vous – et le traiteriez différemment que lorsqu'il serait assis à votre bureau. Autrement dit, votre comportement et votre langage passeraient d'un ton familier à un ton « officiel ».

***Critique de la rhétorique traditionnelle par Bally. (42/43)***

Charles Bally (1865-1947) fut l'un des nombreux élèves de François de Saussure (1857-1913), sémiologue. Dans son ouvrage *\*Le langage et la vie \**, Genève/Lille, 1952-1953, 13e siècle, il aborde la rhétorique classique et la linguistique qui s'y rattache. Jusqu'aux alentours de 1800, affirme-t-il, le langage n'était jamais étudié pour lui-même. Qu'il s'agisse de grammaire ou de rhétorique (au sens strict ou au sens large), le but était invariablement, par le biais du langage, de

- (i) fournir une formation logique,
- (ii) apprendre à écrire et à parler avec style,
- (iii) transmettre en particulier la culture littéraire, à travers les grands auteurs classiques. — Autant de choses que Bally juge parfaitement justifiées.

Il relève un point : la sous-estimation du langage parlé quotidien, facilement perçu comme trop « non amélioré » (RH 28). En français, cela est encore plus évident : « la langue vulgaire ».

Cette langue – selon Bally – est néanmoins « la seule vraie langue, car c'est la seule langue originelle » (oc., 13). On peut toutefois se demander : qu'entend-on exactement par « vraie langue » ? Bally défend ici une sorte de « populisme linguistique », ce qui est, bien entendu, son droit.

Vers 1800, un bouleversement survient : le sanskrit est découvert, une langue qui, sous certains angles, est considérée comme plus ancienne que le grec et le latin, jusque-là reconnus comme les langues les plus anciennes. Dès lors que des analogies apparaissent entre les différentes expressions indo-européennes et la grammaire comparée, on constate que, outre la pensée consciente, l'inconscient collectif joue un rôle bien plus important au sein des masses populaires que dans les cercles intellectuels supérieurs, façonnant ainsi le langage.

Bally s'oppose également, avec tout le respect que je lui dois, à la conception du langage à la fois rationnelle et intellectualiste de son mentor, de Saussure. Il fonde son argumentation sur l'analyse du « langage naturel », c'est-à-dire celui qui s'exprime de manière non littéraire, dans la vie réelle (moins à l'écrit, certes, mais certainement). Trois aspects du comportement linguistique y apparaissent, car ils sont occultés par la sémiologie saussurienne :

- (1) le sujet parlant (je, tu, nous parlons),
- (2) toute la situation dans laquelle la conversation a lieu (par exemple, vous et moi sommes enseignants et nous parlons de nos élèves difficiles),
- (3) l'angle illogique à partir duquel on parle (par exemple, je vois que mon collègue, « vous », est « devenu névrosé à cause de cela »).

*Etienne Gilson* (1884/1978 ; le grand spécialiste de la scolastique du Moyen Âge), dans son ouvrage *Linguistique et philosophie*, Paris, 1963, p. 68, dit :

« Pour connaître le sens du mot « cheval », il faut en avoir vu un. Il suffit immédiatement d'associer le nom de l'animal à l'animal en question ou à son image pour en saisir le sens. (...) »

Le sens d'un mot émerge dans la vie et dans l'histoire : en étant confronté à des données au cours de sa vie (dans le cadre de l'histoire d'un peuple doté d'une langue), et en associant des mots à ces données, on apprend les termes d'une langue et leurs significations.

Ce que l'on pourrait appeler une sorte de vision « philosophico-historiciste » de la vie.

RE44

***La « signification » psychodramatique de Moreno.***

Jacob L. Moreno (1889/1974), le fondateur de la psychothérapie de groupe.

Dans son *\*Gruppenpsychotherapie und Psychodrama\** ( *\*Einleitung in die Theorie und Praxis\** ), Stuttgart, 1973-2 15f, il expose sa position comme suit. On peut parler de trois révolutions psychiatriques :

(1) *Philippe Pinel* (1745/1826 ; *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale ou la manie* (1801)) préconise une approche « douce » des aliénés au lieu d'un traitement dur à leur égard (« Il libère les aliénés de leur condition enchaînée ») ;

(2) *Sigmund Freud* (1856/1939 ; *Psychanalyse* ) a établi la psychothérapie comme une partie intégrante de la médecine, au lieu d'un traitement médical unilatéral ;

(3) *Moreno*, avec sa sociométrie, sa sociotrie et son psychodrame, remplace la psychothérapie individuelle par la psychothérapie de groupe. Cela a commencé vers 1914. Voir ici la loi de Moreno, qui stipule, oc, 3/4 :

Le groupe thérapeutique n'est (...) pas seulement une branche de la médecine et une forme de société, mais aussi le premier pas dans le cosmos.

La question se pose : « Existe-t-il une forme de compréhension cosmique ? » Moreno explique ce qu'il entend par ce terme plutôt étrange de « communication cosmique » comme suit :

(i) il y a, tout d'abord, la forme purement conversationnelle (il l'appelle « dialogique ») au sein des groupes, -- une méthode qui est et reste valable au sein d'un groupe, -- une méthode qui utilise le langage ;

(ii) il existe, en même temps, la forme « cosmique » de communication et d'interaction : « Quelle que soit l'importance du langage dans le développement

de l'individu et du groupe, il n'est toujours que la forme essentiellement logique (...) de la compréhension ». Ainsi Moreno littéralement.

Les facteurs non linguistiques jouent un rôle prépondérant, notamment dans l'univers du bébé et de l'enfant. « Le langage ne représente qu'une partie de la psyché », disait Moreno. Dans les groupes, par conséquent, une méthode de communication et d'interaction qui transcende le langage s'avère pertinente.

**Note :** Moreno utilise le terme « cosmique » pour indiquer que l'homme, outre son appartenance à la société (sociologie), se sent également chez lui dans le cosmos tout entier, dans l'univers tout entier (ce qui implique sensibilité, etc.). Il ressort de tout cela qu'une théorie de la communication doit englober davantage qu'une théorie de l'information généralisée du type de celle de C.S. Shannon.

RE45

***La psychologie significative de Berthold Stokvis* (75/78).**

B. Stokvis, *\*Psychologie der verbeelding en autosuggestie\** ( *Exposé de psychologie significative à l'intention des psychologues et des médecins* ), Lochem, 1947, 33/58, nous présente « les éléments du processus de suggestion et d'autosuggestion ».

Remarquez à quel point son point de vue est axé sur la théorie de la communication (RH 38) :

**(i)** la suggestion se déroule comme un processus, c'est-à-dire une progression, entre

**a.** celui qui fait la suggestion et **b.** celui qui est suggéré, qui **c.** échangent une suggestion (appelée « contenu ») ;

**(ii)** L'autosuggestion est un processus entre

**a.** l'auteur de la suggestion automatique et **b.** l'auteur de la suggestion automatique, qui **c.** échangent un « contenu ». -- La « suggestion de masse » (oc., 216/226) est le même processus, mais caractérisé par

**une** tendance similaire chez de nombreux individus

**b/** sur la base de leur union comme cause décisive.

Oc, 31, tente de donner une sorte de définition (vague) de « suggestion » : elle repose ou échoue avec la « résonance psychique », c'est-à-dire la capacité générale d'influence mutuelle entre les personnes, dans la mesure où elles vivent une expérience partagée.

Compte tenu du caractère très général des « processus suggestifs », nous nous y attarderons un instant. – Stokvis, oc., p. 33 et suiv., l'explique.-

**(i)** Celui qui fait la suggestion doit pouvoir établir la croyance et la confiance dans **a.** la possibilité (en tant qu'hypothèse) et **b.** l'effet (en tant qu'action résultante) de quelque chose comme la « suggestion » (RH 10).

**(ii)** C'est seulement alors que la partie suggérée répond aux pensées, aux sentiments et aux actes de volonté du suggérant (le contenu), de sorte que la partie suggérée perçoit ce « contenu » comme venant d'elle-même (ce qui devient alors « autosuggestion »).

En effet : du point de vue de celui qui suggère (perspective 1), il s'agit d'hétérosuggestion ; du point de vue de celui qui est suggéré, cela commence par une hétérosuggestion mais se termine par une autosuggestion (perspective 2). Autrement dit : à terme, la relation est telle que ce qui est étranger est vécu comme sien.

***Stokvis considère le médecin comme le paradigme par excellence.***

Une action aussi significative ne se produit pas simplement parce que le médecin « suggère » au patient par des mots — selon la terminologie de Moreno : de manière logique. La suggestion médicale s'opère également par d'autres moyens d'interprétation et de compréhension — selon Moreno : « cosmiques », non logiques. Prescrire un médicament, recommander un régime alimentaire, traiter le patient par électrothérapie, lui/elle

***Remarque : la feuille RE46 est manquante.***

RE47

**Note** – Il convient de noter que Stokvis s'intéresse ici à l'histoire culturelle et plus particulièrement à l'ethnologie. Quiconque souhaite en savoir plus peut consulter, par exemple, *G. Welter, \*Les croyances primitives et leurs survivances\* (\* Précis de paléopsychologie \*)*, Paris, 1960. Un homme comme Freud avait raison lorsqu'il se tournait, pour comprendre l'Homme moderne, vers l'Homme archaïque, notamment vers ses strates inconscientes (les strates « cosmiques », pour reprendre les termes de Moreno), vers les rudiments, les survivances, les vestiges témoins de cette époque.

**Remarque :** Il convient de noter que Stokvis évoque ici un type de suggestion, à savoir la suggestion par l'intermédiaire d'un objet matériel, dans laquelle un « quelque chose » (toujours ce curieux concept ontologique de base)

est présent et transmis comme contenu de la suggestion. La suggestion peut aussi se produire sans un tel objet matériel, bien entendu.

À cet égard, il convient de noter que la distinction établie par Moreno, voire la séparation entre communication « linguistique » et communication « non linguistique », est hautement relative : Mannoury parle d'« acte de langage ». Un mot ou une phrase, par exemple, peut être à la fois logique et extralogique.

Pour l'homme archaïque, c'est le « mot chargé de magie » qui s'applique (dans lequel, avec le son et la pensée qu'il contient, « quelque chose » qui n'est ni ce son ni cette pensée est transmis).

Ainsi dit Mannoury, *Introduction*, dans : Stokvis, *Psychologie* ... 13 ;

« La signification est l'étude des actes de langage. -- Un acte de langage est un acte par lequel une personne ou un groupe de personnes (en bref : « le locuteur ») souhaite exercer certains effets psychologiques sur une autre personne ou un autre groupe de personnes (en bref : « l'auditeur »). »

Il est ici fait brièvement référence au linguiste J.L. Austin (1911/1960 ; *\*Comment faire des choses avec des mots \**), qui fut l'un des premiers à placer la fonction langagière, au moins en partie, au cœur de son analyse. Le langage, au sens « constatif » (déterminant), « représente » (rend) la réalité ; le langage, au sens « performatif » (acte de langage), la transforme. Ce qui conduit aux énoncés descriptifs et aux actions langagières.

De plus, il est difficile de distinguer le langage descriptif du langage performatif. Dans le langage courant, les deux se confondent généralement. Lorsque je dis, par exemple, « Je te le promets », je représente la réalité tout en formulant une promesse, au sens descriptif du terme.

Austin désigne le caractère actionnel du langage par le terme « illocution ».

RE48

### ***Explication du mécanisme d'introjection.***

Nous en étions ainsi arrivés – dans le texte de Stokvis cité plus haut – à l'aspect de la « réception » (acceptation, assimilation) du processus. – « Ce mécanisme d'introjection n'est possible que si le patient s'identifie au médecin. Et ce mécanisme d'introjection et d'identification ne peut avoir lieu que si un lien de sympathie existe. » (Oc, 34v).

Ce faisant, Stokvis recourt en partie à la psychologie des profondeurs, à laquelle il fait expressément appel dans le chapitre 112 et suivants. La « sympathie » nécessaire, avec toutes sortes de réactions émotionnelles qui s'y rattachent (révérence, admiration, « libido », sentiment de plaisir (au sens freudien)), tire ce qui est suggéré de son « Éros » (à ne pas confondre, comme cela arrive souvent, avec la sexualité au sens de la sexualité adulte, bien sûr).

Il va de soi qu'outre cette explication psychanalytique, il en existe d'autres. Par exemple, l'explication occulte, qui évoque soit le « magnétisme » (pensons au mesmérisme, par exemple), soit la « force vitale ».

### ***L'application dans votre vie, étudiant,***

Étant donné la fréquence des communications, il serait difficile de trouver une thèse où cela ne s'avère pas utile.

Mais ce n'est pas tout. Stokvis affirme : « Mutatis mutandis (après avoir modifié ce qui devait l'être), le même processus (de suggestion) se produit lors de l'éducation, lorsque les contenus ou représentations de la pensée sont transmis aux enfants par les parents ou les enseignants. Là aussi, on retrouve l'asservissement « érotique » ( notez : au sens très large que nous venons d'indiquer) – l'autorité de l'éducateur – par lequel s'opère le mécanisme d'identification et d'introjection. »

« Les mauvais professeurs sont souvent ceux avec qui le « lien érotique » ne se développe pas ou ne se développe pas suffisamment. » (Oc,35).

Nous devrions assurément examiner cet aspect de notre vie d'enseignants. Y a-t-il quelque chose qui émane de ce que nous sommes, disons, montrons, etc. ? Quelle propriété axiologique (théorie des valeurs) ce « quelque chose » présente-t-il ? « Dès que je le vois ou le perçois, j'ai la nausée », entend-on parfois. Cela signifie que ce « quelque chose » qui rayonne comme contenu suggestif est perçu comme « négatif ».

« Cet élève me dégoûte », entend-on parfois dire : il dégage quelque chose que l'enseignant perçoit comme négatif. – La suggestion est très fréquente.

RE49

### ***L'approche théologique. (49/51)***

La communication (et l'interaction) implique le fait que le message (le « contenu », l'« information ») est reçu, c'est-à-dire l'aspect réception.



## **UN -- (Allemand) herméneutique.**

**Rue de la bibliothèque :** H. Arvon, *La philosophie allemande*, Paris, 1970, 116/120.

**1.** Initialement — et encore aujourd'hui —, « l'herméneutique » désignait une science auxiliaire de la jurisprudence et de la théologie : elle analysait la mise à jour des textes anciens — textes juridiques, textes bibliques — qui, provenant du passé (d'une culture révolue), devaient être réinterprétés et réinterprétés d'une manière nouvelle.

**2.** Cependant, depuis D. Schleiermacher (1768/1834), le terme « herméneutique » désigne une philosophie à part entière (dans sa *<i>Dialectique</i>* (1839)) : pour Schleiermacher, la compréhension, l'interprétation d'un texte, n'est complète que lorsque son contenu (le message ou l'information) est assimilé (« intégré ») à la vie de celui qui le lit. Elle devient alors une épistémologie ou une théorie de la connaissance.

Depuis lors, cette interprétation élargie de l'« herméneutique » a été adoptée (et, en partie, réinterprétée) par l'école historique (FK von Savigny (1779/1861 : comprendre le texte grâce à une connaissance détaillée massive) et par W. Dilthey (1833/1911 : *Einleitung in die Geisteswissenschaften* (1883), – avec la « méthode de compréhension »), pour perdurer jusqu'à nos jours (penser à P. Ricoeur, *le conflit des interprétations* ( *Essais d'herméneutique* ), Paris, 1969).

## **B -- La théorie de l'interprétation de Peirce .**

Ch. Peirce (1839/1914 ; RH 39 (sémiotique) ; 41 : V. Welby) nous a également laissé une théorie de l'interprétation.

### **Rue de la bibliothèque :**

-- WB Galle, *Peirce et le pragmatisme*, New York, 1966;

-- K.-O. Apel, Hrsg., *Ch.B. Peirce, Schriften I/II*, Frankf.am, 1967/1970.

Pour Peirce, l'homme est essentiellement ce qu'il appelle un « interprétant », et plus précisément un interprète de signes (d'où le rôle central de la sémiotique).

### **Appl. mod.**

**(i)** Un fait surprenant, F, est établi. Par exemple : « Cet enfant a de mauvais résultats scolaires ».

**(ii)** Mais, si l'abduction, A, est vraie, alors ce fait étonnant, F, devient « compréhensible » (« abduction » = supposition, hypothèse).

**(iii) Conséquence** : il y a de sérieuses raisons de penser que A contient la vérité. — « A » est un signe, un signe mental, dans l'esprit, qui contient l'interprétation (l'explication) de F. Prenons, par exemple, la famille dysfonctionnelle de l'enfant en difficulté scolaire — comme explication possible.

RE50

### **La théorie ABC de la personnalité.**

Une application très fascinante des deux théories d'interprétation nous est proposée par A. Ellis/ E. Sagarin, *\*Nymphomania\** ( *Une étude sur la femme hypersexuelle* ), Amsterdam, 1965, 137 et suiv.

**A.--** Le point « A », dans le langage des psychologues et des psychiatres, est un fait, par exemple une profonde déception éprouvée soit envers l'un des parents, soit envers un fiancé, une « frustration », comme on aime à le dire de nos jours.

**B. –** Le point « B » correspond à l'interprétation – moins une conception du sens qu'une construction du sens – par la personne concernée, qui vit le fait « A ». Selon Ellis/Sagarin :

« B est ce que la personne se fait croire en se basant sur A » (oc,138).

**C.--** Le point « C » est la réaction (erronée) à A, identifiée comme « névrotique » en B. « En A, je n'ai pas obtenu ce que je voulais et « par conséquent », je suis devenu surmené en C ». (Oc,137).

Voici la théorie ABC de la personnalité, et plus particulièrement de la personnalité psychiatrique. – Dans ce cas précis, la personnalité de la « nymphomane », qui passe d'un homme à l'autre, présente les caractéristiques suivantes :

**a.** un manque radical de maîtrise de soi (« Si l'envie se manifeste, il faut la satisfaire rapidement »)

**b.** l'insatiabilité (« la nymphomane a constamment besoin d'aller au lit »).

**c.** la compulsivité (« Même si je le voulais, je ne pourrais pas la maîtriser »). - « Compulsivité »,

**d.** le mépris de soi (« Je suis une salope »).

### **L'ambiguïté.**

« Multiplicité » signifie qu'un donné, « G », donne lieu à plus d'une interprétation, « D » (D1, D2, Dn).-- Ellis/Sagarin précisent comme suit.

**JE.-- L'interprétation du « bon sens »** (comme le disent les auteurs eux-mêmes).

Au point A, j'ai vécu quelque chose que je n'oublierai jamais. Mais – au point B – je me dis : « Je peux surmonter cet événement malheureux – par exemple, une grande déception sexuelle ( par exemple : « Je n'arrive pas à avoir d'orgasme ») – je regretterai toujours le fait A, mais je peux le supporter. »

**Résultat :** au point C, j'éprouve des sentiments modérés de déception, de regret et d'agacement — rien de plus.

## **II.-- L'interprétation de l'état d'esprit névrotique.**

Au point A, j'ai vécu quelque chose d'inoubliable. – Au point B, je me dis : « Je n'arrive pas à comprendre ce qui s'est passé. C'est tout simplement terrible. C'est horrible. Je me sens inutile. »

RE51

**Résultat :** au point C, le montage final, je suis en proie à des émotions négatives intenses (chagrin, dépression (mélancolie), colère, hostilité ou « mélodrame »).

**Conclusion :** - Ce n'est pas l'échec (fait A), mais l'attitude, la disposition - l'interprétation - face à l'échec (interprétation B) qui donne lieu par exemple à la nymphomanie (névrose) (édition finale C).

**Note** – Ellis/Sagarin, oc., p. 191 et suiv., mentionnent un certain nombre d'« interprétations erronées » fréquentes qu'ils qualifient d'« idées irrationnelles ». Par exemple :

« C'est horrible et désastreux quand les choses ne se passent pas comme on le souhaiterait. »

« Il est essentiel pour un adulte de jouir de l'estime, voire de l'affection, de pratiquement toutes les personnes importantes de son entourage. »

« Il faut être, à tous égards possibles, parfaitement compétent, adapté et, surtout, avoir du succès, pour pouvoir se considérer comme une "personne de valeur" ».

« Le bonheur humain dépend de facteurs externes : l'individu n'a que peu ou pas de pouvoir sur ce qui cause les soucis et les angoisses, les obstacles et les déceptions. »

« Dès que quelque chose paraît dangereux – que ce soit en apparence ou réellement – il faut s'en inquiéter terriblement et penser constamment que cela pourrait mal tourner. »

-- Il est plus facile d'éviter certains problèmes de la vie que de les affronter courageusement.

ne pas trouver cette solution idéale . »

« Le passé d'une personne détermine son comportement personnel de manière décisive : si un événement passé l'a profondément marquée, il exercera invariablement la même influence. »

« Il faut toujours pouvoir compter sur quelqu'un : il faut une personnalité forte sur laquelle s'appuyer. » « Les problèmes et les troubles des autres sont source de grande confusion ; c'est inévitable. »

« Certaines personnes sont mauvaises, rusées, mesquines ; elles doivent donc être sévèrement punies pour leur mesquinerie. »

Voici quelques exemples d'interprétation (« B ») qui engendrent des réactions finales névrotiques, ou du moins des réactions d'échec (« C »). Elles s'expriment par de courtes phrases, comme indiqué précédemment.

RE52

## **6. La théorie du traité. (52/59).**

### **Introduction.**

Le reste de cet ouvrage traite exclusivement d'un seul type de texte : le traité (mémoire final, thèse). Tout ce qui précède est lié directement au traité.

**a.** Par exemple, le chapitre précédent – sur la communication.

Il n'existe pratiquement aucun sujet de traité qui n'aborde, d'une manière ou d'une autre, un phénomène d'interprétation. C'est là l'une des nombreuses méthodes (schémas de pensée) permettant d'éclairer votre thème.

**b .** Par exemple, la suggestion qui émane de votre sujet. Votre professeur a recommandé Jean-Jacques Rousseau (et, par exemple, son système éducatif) comme sujet d'étude. Quelque chose (RH 48) émane de lui personnellement, de certains de ses textes ou termes, du fait qu'il n'aborde pas certains points, etc.

Pour nombre d'étudiants en études hispaniques, cela a un effet négatif (« Je n'apprécie guère Rousseau ») ou positif (« Rousseau défend des idées merveilleuses »). S'agissant d'un traité, il est essentiel de ne se laisser influencer ni par ces avis négatifs ni par ces éloges.

Le pouvoir de séduction de votre sujet peut être utile à votre exposé (ne serait-ce que parce que vous abordez explicitement cet aspect), mais il peut obscurcir votre bon sens, selon Platon, qui l'appelle « le petit homme » en nous,

le seul fondement — parfois très étroit — d'un raisonnement sain.

### **rue de la bibliothèque**

-- O. Willmann, *Abriss der Philosophie*, 9/13 ( *Die Materien der Logik, von der aufsatzlehre aus gesehen* ), 47f. (Chrie) ;

-- G. Niquet, *Structurer sa pensée/ Structurer sa phrase* ( *Techniques d'expression orale et écrite* ), Paris, 1978 ;

-- SP Moss, *Composition par la logique*, Belmont (Californie), 1966;

-- O. Pecqueur, *Manuel pratique de thèse française*, Namur, 1922-2 ;

-- J. Bojin/ M. Dunand, *Documents et exposés efficaces* ( *Messages, structure du raisonnement, illustrations graphiques* ), Paris, 1982 ;

-- H. De Boer, *Schriftelijk melden* ( *Un guide pratique pour la compilation de rapports, notes, notes, thèses, mémoires, correspondance commerciale et similaires* ), Utrecht/Anvers 1961 ;

-- G. Beville, *L'expression écrite, image de l'entreprise* ( *Structure, style, présentation* ), Paris, 1979 ;

-- U. Eco, *Comment écrire une thèse ?* Amsterdam, 1985.

RE53

### **La définition.**

L'idée (au sens platonicien) de « traité » plane comme une lumière qui éclaire l'esprit de chacun. Mais clarifier cette idée au moyen d'une définition (essence) fixée par les mots est une autre affaire : il existe donc plus d'une définition.

**1.** – La deutérosophie (RH 28) disposait de tout un ensemble de modèles de traités, dont la liste figure dans RH 29. Mais ce qu'elle appelait « la thèse, propositio, littéralement : proposition (que l'on défend) », est le type de texte qui se rapproche le plus de notre conception générale de « traité ». La deutérosophie définissait la « thèse » (le terme est encore utilisé) comme « le développement systématique (méthodologique) d'un sujet abstrait ».

**2.**-- E. Fleerackers, dans son ouvrage *\*De verhandeling \**, publié à Anvers en 1944-1943, définit le traité comme suit : « le traité est le développement raisonné d'un thème ». On constate qu'en remplaçant « sujet abstrait » par « thème », Fleerackers généralise la définition.

### **L'artère de votre dissertation.**

— S. Moss, *Composition par la logique*, 121/136 ( *Opinion* ), dit :

« Une opinion préconçue (...) est la thèse ( *note* : thèse, propositio) que nous

souhaitons réaliser tout au long du texte. » (Oc,121).

Nous reviendrons sur l'organisation (ordre des textes, plan) dans un instant, mais voici un aperçu.

La thèse est abordée dans l'introduction (par exemple en attirant l'attention, en créant une atmosphère favorable ou en expliquant comment on est parvenu à une telle œuvre finale).

Elle est exprimée dans la position : cette section de texte formule explicitement votre position et, de préférence, avec la plus grande prudence.

La structure de votre exposé, autrement dit votre plan, indique brièvement comment vous tenterez d'étayer votre thèse. Dans cette structure, vous énumérez les points principaux du développement thématique.

Dans les descriptions, les récits et les rapports qui étayent votre dissertation, l'aspect factuel inhérent à votre thèse est abordé.

Dans cette argumentation, votre thèse est prouvée ou, du moins, rendue plausible.

Dans la réfutation — de ceux qui contestent votre thèse —, votre thèse est indirectement étayée — par la négation du contre-modèle.

RE54

Dans le résumé, où vous réitérez les points principaux de votre développement, la thèse est une fois de plus subtilement étayée.

Dans la conclusion (le « discours de clôture »), la thèse est brièvement mise en avant une dernière fois — en guise d'adieu — (située dans un contexte plus large, examinée axiologiquement (jugement de valeur positif ou négatif, renforcé émotionnellement, etc.)).

### ***Typologie.***

Il existe, comme nous l'avons déjà mentionné, de nombreux types de commerce.

1. Fleerackers, oc., 13, affirme que dans un traité, l'esprit tout entier — intellect et faculté de raisonnement, tempérament, volonté — est à l'œuvre. À cette lumière, il distingue à juste titre trois types :

**(je) la réflexion** – spéculative, en grec ancien « théorique », traité – avec son pouvoir « abductif » (formulant des hypothèses), permet à l'intellect et à la « raison » de peser ;

**(ii) La réflexion** permet à l'émotion de s'exprimer fortement en chacun de nous, même si l'on continue à défendre une position ;

**(iii) Le plaidoyer** (discours) – écrit ou, de préférence, oral – place la volonté d'inciter à l'action au centre.

**Remarque : C'est** à vous, étudiant, de décider du type de sujet que vous aborderez dans votre mémoire de fin d'études ! Et pour quelles raisons. De préférence, en concertation avec votre directeur de recherche.

## **2. Pecqueur, oc, distingue deux types :**

**(1) traités informels** (oc,356/385 : dissertations badines),  
sur lesquels reposent la plupart des traités de l'enseignement secondaire ; toutes sortes de thèmes, émotionnels (l'amour de soi, la tristesse et la joie) ou arides (le rôle de l'éducation dans la société), sont développés « informellement », c'est-à-dire sans prétention, sans revendiquer de validité scientifique ; disons : un travail pré-scientifique.

**(2). traités formels** , que Pecqueur divise en

**(i)** éthique-politique (oc, 13/166) (RH 16) – comme l'amour de soi (La Rochefoucauld) ou « les gens doivent s'entraider » (Lamennais)

**(ii)** littéraire (oc,167/318) par exemple « La Fontaine est notre Homère » (Hipp. Taine).

**(iii)** strictement scientifiques (oc,319/355) par exemple « science, industrie et poésie » (Max Ducamp).

Ce n'est que dans ce dernier cas que l'exposé est aussi logiquement clos que possible, bien entendu.

**L'herméneutique des tâches** (désignation des tâches). (54/59).

Nous avons vu ce qu'est l'« herméneutique » dans RH 49. —

RE55

Le second élément essentiel de tout travail final – outre la thèse, présente en toutes parties et constituant l'unité de la multitude de textes – est la consigne (ou le sujet) clairement définie. Le texte que vous devez rédiger doit être entièrement déterminé par une compréhension précise de cette consigne.

## **UN -- Le système « donné/demandé ».**

### **Rue de la bibliothèque :**

-- O. Willmann, *Geschichte des Idealismus*, III ( *Der Idealismus der Neuzeit* ), Braunschweig, 1907-2.48 ( *Das Prinzip der Analysis* ).

O. Willmann, dans son exposé sur les débuts des mathématiques modernes, établit un lien avec le platonisme.

### **(1) La « méthode analytique ».**

Le principe de l'analyse platonicienne (« analisis ») d'une donnée, visant à révéler ses éléments (« stoicheia »), repose sur la dualité « donné (le connu) / demandé (l'inconnu) ». Ce schéma nous est familier grâce à la résolution de problèmes mathématiques (où le terme « solution » correspond à l'analysis grec).

Veuillez ne pas procéder différemment pour votre mémoire de fin d'études. Une fois votre sujet défini avec votre directeur de recherche, commencez par vous demander : « De quelles données est-ce que je dispose ? Que dois-je rechercher maintenant ? » La « solution » ou « analyse » qui suivra permettra d'enrichir les données et d'affiner la demande (l'objet de la recherche). Ainsi, au bout d'un certain temps, le texte final pourra être rédigé.

### **(2) La méthode lemmatique-analytique.**

Dans l'Antiquité, Platon est connu comme le fondateur de la méthode lemmatique ou hypothético-analytique.

**a.** Il s'agit d'une application de sa méthode hypothétique. Platon raisonnait constamment par phrases « si... alors... ». La phrase « si... » est l'hypothèse, et la phrase « alors... » est la conclusion. Apprenez à exprimer vos pensées – votre position initiale – dans un langage aussi rigoureux et logique. La logique est le fondement de toute discussion.

**b.** Lorsqu'il faut poursuivre l'analyse d'un sujet sans connaître pleinement les informations données — ce qui est pratiquement toujours le cas —, on peut appliquer la méthode de Platon. On transforme l'inconnu recherché en hypothèse : on agit comme si on le connaissait déjà et on l'introduit comme une supposition. C'est ce qu'on a appelé la méthode « lemmatico-analytique » (en bref : analytique).

Cela ne fonctionne que si l'on introduit un signe pour l'inconnue (ce que l'on cherche à savoir), comme on écrit « x » ou « y » dans une équation, par exemple.



**Un modèle d'application** (56/59)

Supposons qu'un étudiant propose un thème tel que « Les religions de la Déesse Mère ».

Un tel thème pourrait paraître « rare », mais il est déjà une réalité chez Hivo.

**1. Répondez, dans un cas aussi «étrange», avec la paire «donné/demandé».**

De quelles données disposons-nous ? La première étape consiste à localiser les sources. Pour ce faire, on utilise une bibliographie minimale (l'expression « échantillon bibliographique » désigne une sélection aléatoire, en dernier recours, parmi une multitude d'ouvrages et d'articles). Quiconque parcourt rapidement la bibliographie pertinente trouvera bientôt, par exemple, deux ouvrages plus récents : *C.J. Bleeker, \*De Moedergodin in de Oudheid \**, La Haye, 1960 (un exposé factuel des données antiques, notamment sur la Germanie antique et l'Inde actuelle) ; et *Merlin Stone, \*Eens was God als vrouw belichaamd \**, Katwijk, 1971 (un plaidoyer à caractère féministe).

**Remarque :** Dès que vous découvrez un article ou un livre, demandez-vous de quel type de texte il s'agit. Un auteur comme Bleeker est orienté vers les sciences économiques et commerciales ; une féministe engagée comme Merlin Stone recherche certes des données « positives » (définitives, scientifiquement certaines), mais uniquement pour les mettre au service de la « libération des femmes » le plus rapidement possible ! Cela implique qu'elle interprète ! Et peut-être un peu trop vite, qu'elle « hineindeutet » certains phénomènes modernes en les intégrant à l'Antiquité (comme disent les Allemands, en construisant des phrases où l'on attend une compréhension du sens).

Comprenez-vous mieux maintenant pourquoi le texte précédent de cet exposé évoquait la doctrine de l'interprétation ? Il n'existe rien de plus universellement pertinent que le phénomène de l'interprétation. Il n'est pas surprenant qu'un penseur comme Ch.S.S. Peirce ait essentiellement « interprété » l'homme comme un « interprète » !

Au fait : veuillez inclure votre bibliographie dans votre texte, car cela permettra à votre évaluateur de procéder à une première évaluation.

**2. Il y a donc des données. Passons maintenant à ce qui est demandé.**

Votre professeur vous laissera peut-être une certaine liberté, ou peut-être

pas. S'il vous dit : « Réfléchissez à la question de savoir si nous, en tant que personnes contemporaines imprégnées d'une mentalité ouest-européenne et profondément influencées par le scepticisme (doute) du rationalisme des Lumières, avons encore des raisons sérieuses de prendre cela au sérieux », alors vous serez tenu d'accomplir une tâche formulée par votre professeur.

RE57

Si elle/il se contente de dire : « Faites ce que vous voulez, pourvu que vous me soumettiez un bon traité », alors vous êtes apparemment libre, sans entraves, hormis celles qui vous sont imposées.

**Conclusion :** la prétendue « liberté radicale » du discours, prônée par exemple par les anarchistes-romantiques ou des groupes similaires, est une illusion. Soit on parle, et l'on est alors contraint par les données (thématiques, professionnelles), soit on ne parle pas. Un style « libre » (comme on l'appelle) n'a jamais sa place dans un article final.

Naturellement, dans le second cas, vous devez vous-même rechercher l'objet demandé. La question se pose alors immédiatement : « Quelle est la notion universelle d'« objet demandé » ? Autrement dit, qu'est-ce qui peut, ou doit, être désigné comme objet demandé, dans tous les cas possibles ? »

**Il existe deux types de réponses possibles à cette question.**

**1.-- La réponse hasardeuse et « empirique ».**

On retrouve ce genre de propos dans tous les manuels de rédaction de dissertations. *M. Roustan, \*La dissertation littéraire \**, Paris, s.d. ( note : « s.d. » signifie, en latin médiéval, « sine dato » (sans date de publication)), l'un des rares ouvrages sur la rédaction de traités qui accorde une importance décisive à l'herméneutique du sujet (pc 95/42), note, concernant le problème que cette partie de l'herméneutique du sujet traite, que la « rédaction de traités » peut englober :

**a.** faire un rapport (rendre compte : dans ce cas, vous faites, de manière moins détournée, ce que fait un Bleacher),

**b.** expliquer (vous considérez alors à la fois la défaite (qui est toujours la première étape) et les conditions nécessaires et suffisantes qui permettent de rendre le donné compréhensible ; par exemple, dans notre cas : il a dû y avoir des voyants qui ont « vu » quelque chose comme des Déesses Mères (d'une manière occulte ou paranormale), sinon on ne comprend rien au donné),

**c.** défendre ou réfuter une proposition (dans ce cas : « Ceux qui affirment que le culte de la Déesse Mère, tel qu'il persiste encore aujourd'hui parmi certains agriculteurs péruviens, n'est fondé que sur une illusion, comprennent mal au moins une partie des faits » pourrait être une telle proposition (à défendre ou à réfuter)).

## **2.-- La réponse systématique.**

Seule l'ontologie (théorie concernant toute réalité possible) peut nous montrer le chemin ici.

RE58

### **Rue de la bibliothèque :**

-- R. Barthes, *L'av. Sémiolog* ., 141, affirme que Port-Royal (un groupe de penseurs du XVIIe siècle) dans sa Théorie des lieux communs (les soi-disant Topiques, - dont nous reparlerons plus tard) a suivi la trace de Joh. Clauberg (1622/1665 ; cartésien, qui a introduit le terme « ontologie ») ;

-- en outre, que le Père Bernard Lamy, *\*Rhétorique\** (1675 (voir Barthes, oc., 118)), parmi les lieux communs qui se retrouvent dans pratiquement tous les traités, inclut également des lieux communs ontologiques (tels que, par exemple, la systéchie « tout/partie », la paire d'opposés, les causes téléologique et opérationnelle, etc.).

Eh bien, s'il existe deux lieux communs interconnectés de nature ontologique, il s'agit de la paire « existence/essence » (l'existence réelle de quelque chose, le mode d'être de quelque chose) – une paire qui, selon M. Heidegger, *\*Einführung in die Metaphysik\**, Tübingen, 1953, 138, se trouve déjà dans les textes de Platon (« estin » (c'est quelque chose) et « ti estin » (qu'est-ce que quelque chose)).

Cela paraît bien sûr d'une abstraction obséquieuse. Mais voyons : revenons à nos Déeses Mères. Si votre professeur vous en laisse la liberté, vous pouvez, en tout cas, développer deux points de vue (car les clichés ne sont fondamentalement rien de plus que des « perspectives » (approches) applicables à votre sujet) :

**(i)** vous vous demandez si les déesses mères existent réellement, par exemple (question de l'existence) et

**(ii)** Vous posez la question de ce que pourraient être les « déesses mères » (question essentielle). Imaginez qu'après de nombreuses recherches, vous

puissiez répondre à ces deux questions de manière justifiée ; pensez-vous toujours que ces deux idées reçues sont si « étranges à la vie » ? Il est clair qu'outre ces points de vue très généraux, il en existe d'autres, plus révélateurs. Mais aucun n'est aussi fondamental que ces deux-là.

Tous les autres points de vue sur votre thème et, par conséquent, toutes les autres questions dépendent de ces deux-là : que pourriez-vous dire qui ait du sens, lorsque ce dont vous parlez n'est même pas une chose réellement existante et, de plus, n'a aucun mode d'être ?

Il n'est possible de rendre compte, d'expliquer, de défendre ou de réfuter une proposition concernant, par exemple, les Déesses Mères (« quelque chose ») que si elles (ce « quelque chose ») existent et possèdent un être indépendant (= forme essentielle, distinction par rapport au reste de la réalité).

RE59

***L'existence réelle en tant que « lemme ».***

Supposons que votre professeur vous demande d'enquêter sur « ce qui se passe exactement avec ces fameuses Déesses Mères dont parle Merlin Stone, la féministe ». Que faire si, de toute façon, vous ne pouvez pas déterminer si elles existent réellement ? La solution : appliquer la méthode lemmatique-analytique. Comment procéder ?

Vous dites : « Je ne peux personnellement pas déterminer si une telle chose existe. Je n'ai ni les critères ni les moyens de le vérifier. »

**1.** Or, il est avéré que des personnes, même aujourd'hui, croient aux déesses mères (une forme de croyance). Il est également avéré que, de temps à autre, quelqu'un apparaît et prétend les « voir » (un témoignage mystique).

**2.** Si ces deux faits, qui sont certains (cela doit être évident d'après votre question concernant l'existence et la réponse à celle-ci), existent, alors je peux introduire un lemme (au sens platonicien du terme) : je fais comme s'il était déjà certain (donné, connu) que les déesses mères existent ; immédiatement, comme signe de cela, j'introduis le terme « déesse mère », qui est d'usage courant depuis des siècles, — mais notez bien : je n'affirme pas moi-même (= proposition) qu'elles existent ; je suppose qu'elles pourraient éventuellement exister.

Autrement dit : si j'utilise constamment le terme « déesse mère », je ne l'utilise que dans un sens lemmatique et hypothétique !

Quiconque aborde de cette manière un sujet aussi « rare », comprenez-le bien : un thème « non rationnel et éclairé », reste dans une attitude strictement scientifique et peut, miraculeusement, parvenir à un accord – même avec le rationaliste le plus fervent ; un tel discours conduit à un véritable dialogue.

Par conséquent, n'incluez dans votre œuvre finale aucune justification (RH 54) ni aucune réflexion, mais tout au plus une « théorie » (RH 54) dans un esprit véritablement platonicien et hypothétique, lorsqu'elle s'oppose à l'opinion publique au sein de notre société des Lumières sur de tels sujets. Vous pourrez alors rendre justice à l'essence même du « traité », qui produit des textes justifiables.

**Note :** Aristote, le grand ontologue, a distingué  
(i). Propositions apodictiques certaines de  
(ii)a. affirmations scientifiques « dialectiquement » douteuses,  
(ii)b. ainsi que des propositions purement « rhétoriques » (RH 26) 28), au sens plus strict de propositions « purement émotionnelles et orientées vers les masses ».

Cette triade peut encore être utile aujourd'hui.

RE60

### **6.1. Théorie du traité : existence/essence (60/65)**

Il est donc clair que, dans votre travail final, vous devez démontrer en premier, au milieu et en dernier lieu l'existence de quelque chose (votre thème, votre thèse) et son mode d'être (son essence). Nous venons tout juste de le comprendre. – Ce qui suit ne fera que le confirmer.

#### **Anthropologie culturelle.**

##### **rue de la bibliothèque :**

- P. Mercier, *Histoire de l'anthropologie* , Paris, 1971 ;
- Sol Tax, éd., *Horizons de l'anthropologie* , Chicago, 1964 (environ vingt spécialistes, chacun avec un article) ;
- Th. Rhys Williams, *Field Methods in the Study of Culture* , New York, 1967 (la recherche « sur le terrain », c'est-à-dire vivre avec les personnes étudiées).
- JD Jennings/ EA Hoebel, éd., *Readings in Anthropology* , New York, 1955-2 (anthologie, dans laquelle Margaret Mead, *Anthropology and an Education for the Future* (oc,3/5), ouvre la série).

**Note** – L'anthropologie dite « physique » (ou biologique) s'intéresse à

l'analyse du corps biologique, dans la mesure où il se manifeste dans le temps et l'espace (à l'échelle planétaire). L'anthropologie culturelle (souvent appelée simplement « anthropologie ») étudie les cultures dans le temps et l'espace, à l'échelle planétaire.

Le professeur Franz Boas (1858/1942), de l'Université Columbia, envoie une étudiante aux Samoa pour une thèse.

-- S. Clapier Valladon, *\*Panorama du culturalisme\**, Paris, 1976, nous apprend que le culturalisme (ethnologique) est un mouvement parmi d'autres, caractérisé par :

**a.** l'étude de la personnalité comme centre d'une culture (aspect psychologique) ;

**b.** l'analyse de la culture dans laquelle la personnalité est située, dans sa totalité ;

**c.** l'accent mis sur la multiplicité des cultures et le relativisme culturel qui y est associé (aucune culture ne peut prétendre être la seule vraie) ;

**d.** optimisme culturel (les cultures s'améliorent ; conversion des connaissances ethnologiques en connaissances éducatives) ;

**e.** « positivisme » (la volonté de laisser les faits bruts parler d'eux-mêmes autant que possible, et avec une précision méticuleuse).

Ruth Benedict (1887/1948), Abram Kardiner (1891/...), Ralph Linton (1893/1953), Margaret Mead (1901/1978) sont les figures pionnières.

### ***Note-- Déterminisme culturel et déterminisme héréditaire.***

Le déterministe culturel affirme : nous sommes tous « déterminés » par notre culture.

Le partisan de l'hérédité ou du déterminisme biologique affirme : nous sommes tous déterminés par nos facteurs héréditaires.

RE61

Certains affirment que notre personnalité est acquise, tandis que notre comportement est façonné par notre civilisation. D'autres soutiennent que notre personnalité est innée (et influencée par la sélection naturelle).

Parmi les autres, citons *Sir Francis Galton* (1822/1911 ; *Génie héréditaire* (1869) ; eugéniste), qui a introduit une distinction entre les individus biologiquement précieux et les individus biologiquement inférieurs.

Parmi les premiers, les déterministes culturels, figurait Franz Boas, le

professeur très respecté par l'étudiant M. Mead.

Vous aurez désormais compris que les deux tendances pensent « à l'opposé » : elles se focalisent unilatéralement sur un seul facteur, de sorte que l'autre facteur — défendu par la direction opposée — est soit minimisé, soit ignoré.

Il est clair pour les observateurs objectifs que l'hérédité et la culture façonnent notre personnalité. Sans oublier, bien sûr, l'âme individuelle, car des différences individuelles émergent au sein d'une même hérédité et d'une même culture.

Margaret Mead avait pour père un professeur d'économie et pour mère une sociologue féministe. Sa grand-mère était institutrice et partisane de la « Nouvelle Éducation » (Maria Montessori ; Friedrich Fröbel ). De ce fait, elle a été élevée dans un climat de liberté et s'est sentie, toute sa vie durant, en avance sur son temps.

À vingt-quatre ans, elle est envoyée par Boas aux îles Samoa pour étudier l'adolescence. Le 31 août 1925, elle débarque à Pago Pago, la capitale des Samoa.

L'origine d'un traité.

Appliquons brièvement la méthode génétique (RH 17, 35, 36).

Le séjour a duré neuf mois, principalement sur Manua, une île située à l'est.

Elle s'installa chez une famille américaine, dans une dépendance qui servait de petit dispensaire. Après tout, son hôte était E.R. Holt, pharmacien dans la marine américaine.

À son arrivée, elle ne connaissait pas la langue locale ; cependant, elle en a appris les éléments en neuf semaines.

De plus, elle resta dix jours de plus chez un chef tribal à Vaitogi, dont la fille était ce qu'on appelle parfois une « vierge cérémonielle » (un type d'hôtesse ayant un rôle subalterne).

RE62

La fille en question parlait un peu anglais et était respectée dans sa communauté. M. Mead passait les nuits avec elle sous la même moustiquaire.

Dans la petite polyclinique de Holt, elle rencontra une soixantaine de jeunes filles samoanes avec lesquelles elle eut de longues conversations sur la relation entre « parents/enfants », « garçons/filles » et le système d'éducation.

### ***La proposition à tester était :***

La maturation sexuelle, avec sa crise pubertaire telle que l'Occident la connaît, n'est pas une nécessité biologique (si hérédité, alors crise pubertaire), mais un phénomène culturel susceptible d'évoluer (si culture, alors crise pubertaire), puisque la culture est changeante et, avec elle, l'éducation.

Depuis 1900 (avec son ouvrage \* *L'Esprit de l'homme primitif* \*), le père Boas défendait cette thèse. Il attendait une confirmation de M. Mead.

### ***Les principales caractéristiques du texte du traité.***

#### ***1. Le fait***

Dans son analyse de la transition de l'enfance à l'adolescence, Mead a établi à Samoa qu'il n'existait pas de crise adolescente (la question de son existence a reçu une réponse négative). Constatons ce fait.

#### ***2. La déclaration .***

L'absence de la Sturm und Drangjahre (la puberté, période normale pour nous, Occidentaux) s'explique par des facteurs liés à une éducation différente, un système éducatif qui s'inscrit dans la globalité de la culture samoane (on y retrouve les thèses du culturalisme). Notamment en matière de sexualité, les Samoans se distinguent du modèle culturel occidental.

### ***Caractéristique marquante : aucun lien profond avec une seule personnalité.***

À Samoa, une appréciation sincère et profonde envers les parents et le partenaire sexuel est rare.

#### ***Résultat:***

L'amour libre est généralement accepté ; il est perçu comme une danse légère et agréable. L'amour forcé (dont le viol constitue l'aboutissement) est pratiquement inexistant. – Conséquence : les filles offrent leurs faveurs érotiques à un si grand nombre de garçons qu'un engagement profond envers un seul est rare. L'accent est mis, après tout, sur la virtuosité des techniques érotiques.

#### ***Autre caractéristique :***

L'agressivité, la rivalité et la volonté de performer sont inexistantes. « À Samoa, on ne mise jamais sur des enjeux importants. Personne n'y subit la pression d'obtenir le meilleur résultat possible dans la vie. » ( S. Clapier Valladon , Panorama, 185/191).



**un. *Le passage à l'âge adulte aux Samoa*** . New York. 1927.

Voici le titre célèbre de son traité. Suivirent de nombreux ouvrages et articles tout au long de la vie mouvementée de M. Mead. L'un d'eux est particulièrement intéressant : *Culture and Commitment* ( *A study of the Generation Gap* ), New York, 1970, traduit en français dès l'année suivante sous le titre *Le fossé des générations* – traitant du « fossé des générations », parfois si douloureux ( *S. Clapier, Panorama* , 158/165 ( « *L'anthropologie comme science du futur* »)). On y observe l'élargissement du champ de la méthode ethnologique à notre crise culturelle. – M. Mead était surnommée « la déesse de l'anthropologie ».

### **Vérification.**

Comme il ressort de ce qui précède, ce livre apparaît comme une confirmation exhaustive de l'hypothèse de Boas.

### **Réception**

L'accueil réservé au livre a été facilité par certaines tendances culturelles en Occident, notamment aux États-Unis.

**1.** Bertrand Russell (1872-1970), figure emblématique de la libération sexuelle, ainsi que d'autres, l'ont accueilli avec enthousiasme. Les relations entre les sexes, le rôle du mariage, le jugement de valeur porté sur l'infidélité conjugale, sur l'amour libre – l'abolition de nombreux tabous (interdits éthiques) liés à la sexualité – tout cela a alimenté les débats au sein de l'intelligentsia dans les années 1920. Un certain *Calverton n'a-t-il pas écrit* un livre intitulé *\*La Faillite du mariage\** (1928) ?

**2.** Nous connaissons tous l'exotisme, cette vénération (naïve) pour ce qui est étranger (« exotique »). *Jean-Jacques Rousseau* (1712-1778), avec sa critique de la culture (« *Retour à la nature* »), et plus encore *Bernardin de Saint-Pierre* (1737-1814), connu pour son ouvrage *Paul et Virginie* (1787), furent les porte-parole d'un mouvement culturel qui célèbre à la fois l'exotisme et le primitivisme (le désir de retourner à la vie primitive, à une vie simple et heureuse).

Nos hippies d'aujourd'hui cultivent ces valeurs. Nos agences de voyages les exploitent sans scrupules. – Le Samoa, décrit par M. Mead – de manière scientifique, correspondait à la mentalité d'un nombre croissant d'Occidentaux.

Pour ces deux raisons, le livre de Mead a reçu un accueil particulier.

### ***Un autre traité.***

Derek Freeman (1916/2001 ; anthropologue néo-zélandais) publie *Margaret Mead et Samoa ( La création et la déconstruction d'un mythe anthropologique )*, 1983.

Le sous-titre révèle sa thèse : la construction et la déconstruction d'un « mythe » (au sens ici de « représentation imaginaire »). Freeman a clairement reformulé sa thèse pour le New York Times :

(1) Les thèses de M. Mead ont été acceptées comme valides par l'intelligentsia scientifique établie (et diffusées dans tous les manuels et encyclopédies) ;

(2) ces affirmations sont fausses : la réalité aux Samoa est fondamentalement différente.

### ***La méthode.***

Freeman a vécu aux Samoa occidentales, où il travaillait dans le domaine de l'éducation. Il a parfaitement maîtrisé la langue locale, allant jusqu'à passer des examens. Il a été « adopté » par une famille samoane et a même participé aux réunions d'un groupe de chefs tribaux, qui exercent une influence considérable sur la population traditionnelle samoane. Freeman est partisan d'une description extrêmement détaillée des phénomènes. Son ouvrage est donc rigoureusement scientifique.

### ***Le contenu principal.***

#### ***(1) Les faits (existence/essence).***

a. L'« amour libre » dont parle Mead n'existe pas. Par exemple, la virginité est une valeur très importante dans la mentalité indigène.

b. La compétition (y compris dans la sphère érotique) y est tout aussi fréquente qu'en Occident. L'instinct de violence est très fort : les meurtres sont fréquents ; les Samoa affichent le pourcentage le plus élevé de viols.

#### ***(2) Déclaration de Mead.***

Les faits réfutent son explication fondée sur une éducation locale, enracinée dans la culture globale. — Freeman a établi (existence/essence) que l'éducation, malgré la présence américaine, est ancestrale et autoritaire.

Ce qui, selon lui, engendre des troubles psychologiques : névrose (hystérie) et suicide vont de pair.

### ***Réfutation d'une objection.***

Freeman est arrivé quinze ans plus tard : la culture samoane a évolué entre-temps. Ce qu'il conteste : Mead, par exemple, a négligé de consulter en détail les archives de la police de l'époque. Celles-ci contredisent ses affirmations.

### ***L'explication de l'erreur de Mead.***

**(i)** Son éducation « libre » à la maison, dans laquelle elle a si bien grandi, a certainement dû jouer un rôle.

RE65

**(2)** Mais outre ces possibles biais éducatifs, qui peuvent être révélateurs (« Quelque chose (RH 48) émane des éducateurs »), une erreur méthodologique est à l'œuvre, même pour ceux qui défendent encore l' *ouvrage de Mead*, *\*Coming to Age\** : les ethnologues de terrain y sont plus souvent confrontés. Mead a cherché à instaurer des dialogues qui étaient en réalité des entretiens, au service d'une construction du pouvoir (A. Fouillée) : les jeunes filles autochtones ont donné des réponses empreintes d'une « civilité archaïque ». Les peuples primitifs ne répondent souvent pas pour transmettre la vérité objective, mais pour plaire. Ils veulent paraître civilisés.

**Conclusion :** par conséquent, Mead a commis des erreurs d'observation.

### ***La leçon morale***

Vous qui préparez votre thèse vous trouvez peut-être dans une situation analogue à celle de Mead : votre sujet ne porte pas sur des textes (articles, livres), ou du moins pas uniquement sur des textes, mais sur des détails de la vie réelle. Par conséquent, veillez à ne pas commettre les mêmes erreurs.

**a.--** Faites une distinction stricte entre la conception du sens et la construction du sens (RH 50) dans vos interprétations des informations données.

**b.** Faites attention à la portée de votre théorème.

Mead agit comme si tous (ou presque tous) les jeunes Samoans « vivent librement ». Ses recherches ont probablement révélé une part de vérité : certains jeunes correspondent à sa définition (qui, par conséquent, devient factuelle, reflétant fidèlement l'existence et l'essence de ce qui est perçu, plutôt que simplement nominale), mais certainement pas tous. Le singulier et le particulier diffèrent de l'universel ou du prédominant.

**c.--** Rappelons la sagesse épistémologique de *K. Popper* (1902/1994 ; RH

08), qui déclare dans son \* *Logik der Forschung* \* (1934) : la vérification, c'est-à-dire la constatation que les données correspondent aux représentations (interprétations), est parfois une affaire extrêmement difficile.

Popper affirme que des théories (théorèmes, interprétations) comme celles de K. Marx, S. Freud et A. Adler, ainsi que l'astrologie, peuvent s'appuyer fortement sur des « vérifications » et expliquer toutes sortes de choses – à tel point que cela suscite la méfiance. De telles confirmations, au sens large, doivent être soumises à un second degré de vérification : il faut se poser la question : « Vérification, certes, mais qu'est-ce qui, précisément, dans mon interprétation, est vérifié par le fait observé ? » Le déterminer peut s'avérer très difficile. N'oubliez pas cela !

RE66

### **6.2. Théorie de la dissertation : herméneutique des problèmes (thématique). (66/73)**

Nous en avons déjà un premier aperçu : « l'interprétation de la tâche » (l'herméneutique de ce que nous avons à faire en priorité). Formulons maintenant cette idée sous une forme précise.

**a.** Les mathématiciens de l'Antiquité nous ont légué, comme indiqué plus haut, la dualité « donné (connu) / recherché (demandé ; inconnu) ». Nous avons déjà pu entrevoir combien ce point de départ est fondamental.

**b.-- (i)** *P. Brunel et al., Qu'est-ce que la litt. comp ., 115/134*, porte le double titre : « *thématique et thématologie* ».

La « thématique » désigne le traitement du thème, comme nous le faisons ici. – La « thématologie » diffère légèrement de celle-ci : prenons par exemple *P. Brunel, dir., \*Dictionnaire des mythes littéraires \**, Éd. du Rocher, 1988, un ouvrage encyclopédique sur un certain nombre de thèmes récurrents en littérature.

Par exemple, M.-J. Bénéjam-Bontemps, oc. 1188/1207, aborde la figure de Satan dans la littérature sous le titre : « *Satan, héros romantique* ». Brunel nomme ces thèmes des « motifs » : des éléments, des détails, qui résonnent au sein d'un texte. Qu'on parle de thèmes ou de « motifs », l'essentiel est qu'il s'agit bien de ce dont on parle.

**b.-- (ii)** *PR Bize/P. Gaguelin/R. Carpentier, Le penser efficace* , I ( *Le fonctionnement mental* ) dans lequel un chapitre sur « *les étapes préparatoires de la problématique* » (les phases préparatoires du problème),-- II ( *la*

*problémation* ), Paris, 1982.

Avec cela, nous avons, sous une forme rétablie (mise à jour), « donné (thème)/demandé (problématique) la dualité antique » : ensemble, ils constituent la tâche.

Comme déjà indiqué (RH 57), *M. Roustan, La dissertation* , 5/42, discute de la nature problématique, c'est-à-dire des questions qui se posent lors de la rédaction d'un traité, c'est-à-dire lorsqu'un sujet est présenté.

***L'état problématique*** (état questionné). (66/67)

L'objectif principal de certaines dissertations est d'établir l'état de la question. Votre directeur de thèse pourrait également vous demander de faire quelque chose de similaire.

***Appl. mod.-- J. Kellerhals, dir., Figures de l'équité ( La construction des normes de justice dans les groupes )***, Paris, 1988.

La question était la suivante : lorsqu'on souhaite répartir la richesse d'un groupe de manière juste (= 'équité') (justice distributive), selon quelles directives ('normes') doit-on procéder ?

RE67

Voici la question (le problème) centrale du livre. L'ouvrage propose quatre réponses à cette question.

**a.1.** Le principe économique privilégie le fait que les intérêts quantifiables des individus et des groupes sous-tendent les normes ou règles de distribution en vigueur.

**a.2** . Le relativisme postule que, lorsqu'on compare différents systèmes de normes, les situations singulières — concrètes — qui régissent les normes en vigueur dans la distribution sont toutes trop différentes (les règles de distribution dépendent « relativement » de situations significativement différentes).

**a.3.** Le fonctionnalisme postule que, lors de l'élaboration de règles de distribution, il faut partir de leurs « fonctions » (ce qu'elles servent).

**b.** Kellerhals, professeur à l'Université de Genève, défend l'interactionnisme : les facteurs importants dans la répartition des richesses

doivent être considérés comme interagissant les uns avec les autres, c'est-à-dire comme un système unique où aucun facteur ne peut être favorisé ou exclu. Ces facteurs sont innombrables : le statut (sexe, race), le statut social (pauvre, riche), le sentiment (mépris, respect), la nature des biens (argent, services, protection), les méthodes de distribution (délibération démocratique, recours à des tiers, figures d'autorité), les objectifs (à chacun son dû, compétitivité de groupe), le type de groupe (famille, groupe professionnel), le favoritisme (promotion des talents, récompense des efforts), etc.

Ch. Widmer, *\*Éthique ( Justice pour un, justice pour tous \*)*, dans : *\*Journal de Genève \** (28 janvier 1989) caractérise la nature problématique de l'œuvre de Kellerhals : « En fait, le livre ne nous mène nulle part : il s'attache avant tout à toutes les nuances de la réalité ».

Autrement dit : trois théories sont réfutées comme insuffisantes ; une seule est proposée — avec une extrême hésitation — comme pouvant éventuellement apporter une solution à la question.

Le livre reste centré sur un problème, mais il décrit en même temps un état de fait concernant ce problème : on sait où l'on se situe par rapport à lui.

### **Les thèmes . (67/73)**

Revenons maintenant plus en détail aux thèmes. Après tout, ce sont eux qui déterminent la formulation des questions.

O. Willmann, dans son ouvrage *Abriss* , vol. 10, nous offre un éclairage scolastique (800/1450) sur la question. Le médiéviste distinguait deux types principaux :

(1) « quaestio simplex de uno vocabulo » (= question simple sur exactement un terme) ;

(2) « quaestio con iuncta de propositiva aliqua » (= questions multiples concernant une affirmation ou une autre).

RE68

Il va de soi que cette distinction reste tout à fait valable aujourd'hui. Ce que nous allons maintenant démontrer brièvement.

Au cœur du problème se trouve la distinction entre ce que les théoriciens des modèles actuels appellent « l'original » et le « modèle (de l'original) ». Dans le problème posé, l'élément donné est, bien entendu, l'original. Cet élément donné peut, tout aussi naturellement, inclure une question posée par votre professeur. Mais alors, il y a déjà une question concernant quelque chose (l'original), et cette question porte sur un modèle de cet élément.

« Original » désigne l'élément sur lequel portent les informations demandées. « Modèle » désigne l'information utilisée pour expliquer l'original et le rendre plus compréhensible.

### **UN. *Thèmes antéprédicatifs* . (66/70)**

Nous appelons « antéprédicative » une déclaration dans laquelle aucune déclaration (avec un prédicat sur le sujet) n'apparaît.

#### **A.1. *Problèmes monoterme*s.**

Exemple : « Travail » ; le proverbe. Nous l'avons déjà vu (RH 57 : « Fais ce que tu veux »). Ce type de devoir pose le problème suivant : « Par où commencer ? ». La réponse est la suivante : abordez le devoir sous l'angle des lieux communs (information : rapport, explication, défense ou réfutation d'une opinion (RH 57 : résolution de problèmes empirique et fortuite)) ou sous l'angle formel (systématique : parmi lesquels l'essence/l'existence sont fondamentales, comme démontré précédemment). Les « lieux communs » sont, après tout, des points de vue universels (« communs à tous les sujets »).

#### **A.2. *Problèmes polynomiaux*.**

Exemples : « Travail et loisirs », « Travail, loisirs et jeux » (notez la conjonction « et ») ; « Les proverbes comme sagesse populaire », « Le travail comme thérapie (ergothérapie) » (notez la conjonction « comme », c'est-à-dire « du point de vue de »).

« Soit travailler, soit jouer », « Soit apprendre, soit échouer » (notez la formulation dilemmatique (ou en tout cas disjonctive) à travers la conjonction « soit... soit »).

« Surtout, pas de communisme. » « Pas de réforme de l'éducation » (notez le chiffre « non », qui exprime la négation, le bannissement).

Ces thèmes lexicaux révèlent, à l'exception de « si », les connecteurs (liens logistiques, logique mathématique). Il est clair que le ou les éléments originaux de ces thèmes sont déjà accompagnés d'un modèle.

RE69

Ainsi, par exemple, « Travail et loisirs » ne signifie pas d'abord un traité sur le « travail » puis un autre sur les « loisirs », mais un traité sur les relations entre ces deux thèmes. « Le travail comme thérapie » requiert un traité – non pas sur tous les points de vue possibles concernant le « travail », mais sur un

seul point de vue précis.

L'expression « apprendre ou échouer » n'aborde pas successivement chacun des deux facteurs, mais plutôt le choix qui doit être fait.

« Surtout, pas de communisme » révèle en réalité deux clichés :

- a. « aucun », qui exprime le refus (pour quelque raison que ce soit),
- b. « en particulier », ce qui implique alors toujours une priorité dans le refus.

### ***Un mod. d'application.***

Tzvetan Todorov, *\*Nous et les autres\** (\* La réflexion française sur la diversité humaine \*), 1963, inpublié à Paris en 1989, est une réflexion française sur la relation entre nous, avec notre mentalité, et les « autres » ; non pas ici au sens général, mais au sens particulier de « les autres, dans la mesure où ils sont différents (par leur mentalité) ». La question posée est la suivante : « Sommes-nous, avec notre mentalité, capables d'accepter (d'intégrer) les autres, différents, au sein de notre communauté ? »

C'est clair : il faut méditer lentement et en profondeur sur un titre. Pourquoi ? En examinant son ambiguïté (RH 50) : par exemple, on se pose la question : « Si quelqu'un d'autre lisait ce titre, qu'y verrait-il ? »

### ***La gamme.***

**Rue de la bibliothèque :** G. Booij et al., *Lexicon of Linguistics* Utr./Antw., 1980-2, 38 (Scope).

Un concept (et les thèmes sont des concepts) possède un contenu et une portée ou une étendue.

### ***Appl. mod..***

Imaginez que, dans le cadre de la recherche en éducation, votre professeur vous suggère d'intituler votre thèse : « Tel père, tel fils » (à comparer avec : « Les chiens ne font pas des chats »). Toute la question – comparable aux travaux de Mead (RH 65) – n'est pas de savoir si cette affirmation est vraie, mais plutôt si elle l'est toujours (universellement). Il existe, par exemple, un contre-exemple : le proverbe français dit : « Un père avare fils prodigue ». Ici, un proverbe contredit l'autre, car tous deux ne font que mettre en avant des inégalités.

Cela s'exprime également par des quantificateurs (le carré logique, comme l'appelaient les scolastiques) : tous/certains oui/certains non, aucun.



**Remarque :** Il peut paraître surprenant que nous citions ici un modèle prédicatif, dans le cadre de notre discussion sur les thèmes antepredicatifs : « Tel père, tel fils ». Or, une phrase peut également être exprimée de manière antepredicative : « L'influence du comportement du père sur celui du fils, dans la mesure où cette influence induit un comportement similaire. » Un « terme » (c'est-à-dire la formulation littérale d'un concept, ici très complexe) peut s'exprimer par plusieurs mots.

Eh bien, en ce qui concerne la « portée » d'un concept (c'est-à-dire les choses auxquelles ce concept « s'applique »), il s'agit ici de la « portée » du dicton en question.

**Appliqué :** dans certaines relations père-fils, le fils adopte le comportement du père. Non compris : dans d'autres relations, cette affirmation ne s'applique pas.

**Par ailleurs,** les noms des quantificateurs sont : quantificateur universel (tous), quantificateur particulier (certains), quantificateur existentiel (= singulier) (exactement un).

### **Conférence tropologique.**

Les figures de style entourent la synecdoque. Dans ce proverbe, on peut lire une synecdoque : on dit « père », puis « fils », mais on veut dire « parent » et « enfant ». – Par conséquent, lorsque vous recevez un titre pour un traité, prêtez attention au style, c'est-à-dire à la forme (RH 12 : formulation stylisée). Les figures de style constituent une forme de stylisation du propos.

### **Le réflexif (en forme de boucle) « si » :**

Supposons que votre professeur vous donne pour thème : « Le travail en tant que travail ». Que comptez-vous faire ?

Tout d'abord, il faut comprendre l'expression, l'interpréter ! Le « as » en forme de boucle désigne l'existence/l'essence de quelque chose, à l'exclusion du reste. Après tout, ce type de « as » comporte une dualité (complémentarité) inhérente.

**(i)** d'une part, tout ce qui est travail : le fait, le mode d'être (« forme » ou « essence »), par lequel quelque chose qui existe diffère du reste ;

**(ii)** le reste de la réalité. Naturellement, dans un tel traité, on évoquera « le

reste » – par comparaison – afin de souligner indirectement ce qui distingue une chose du reste de la réalité. Mais, en soi, le traité se résume à parler de « travail et rien d'autre ».

RE71

### **B. Sujets prédictifs. (71/73)**

C'est ici que la structure du jugement (proposition, énoncé) entre en jeu. – À partir du sujet (de la phrase), qui constitue l'original, le prédicat est énoncé comme modèle.

#### **B.1.-- Exercices d'une seule phrase.**

« Le travail ennoblit. » Ici, le traité met l'accent sur le fait que la manière dont le travail existe ennoblit. Ou, comme nous l'avons déjà vu : « Le travail comme source de noblesse » ou « Le travail, dans la mesure où il ennoblit ». Un seul point de vue est requis pour le traité.

#### **B.2. -- Exercices de phrases**

Nous citons la devise de *Nerin E. Gun, Eva Braun ( Maîtresse et épouse d'Adolf Hitler ), Rotterdam, sd (original anglais, New York, 1968).*

Une « devise » – qui peut également être utile à la discussion – est une phrase, une devise, placée quelque part au début d'un exposé, pour indiquer de manière abrégée son intention, par exemple : sa thèse.

Voilà : si Hitler a jamais eu une Eva Braun comme maîtresse (et, à la fin, comme épouse), alors ceci n'est que l'illustration de la devise – que nous présentons maintenant.

**(1)** Friedrich Nietzsche : « Un héros doit vivre librement ».

**(2)** Adolf Hitler : « Le pire avec le mariage, c'est qu'il crée des droits légaux ! Il est bien plus légitime d'avoir une maîtresse. Le fardeau disparaît et tout reste un cadeau. – Cela ne s'applique, bien sûr, qu'aux hommes d'exception. »

Comment allez-vous aborder un tel thème ? Il existe bien sûr de nombreuses séquences, mais elles se résumeront toutes à ce qui suit.

**(A)** Une limitation frappante mérite d'être soulignée. L'affirmation de Nietzsche peut être reformulée en langage logique comme suit : « Si vous êtes un héros, alors (par devoir) soyez libre (du mariage) ».

C'est l'héroïsme aristocratique (le culte du héros ou des surhommes) de Nietzsche.

La déclaration d'Hitler reformulée en langage logique : « Si l'on est exceptionnel, il est bien plus approprié d'avoir une maîtresse plutôt qu'une épouse. » On sait que, comme Nietzsche, dont ils lisaient beaucoup, les nazis pratiquaient le culte de la personnalité (une pratique encore courante chez les néonazis actuels).

En formulant clairement cette analogie frappante, la vision du monde et le contexte philosophique (logiquement : la présupposition) qui régissent le rejet du mariage apparaissent clairement.

RE72

**(B)** La grande différence entre les deux citations est que celle d'Hitler en indique également la raison : une « relation » qui prend la forme du mariage est alourdie par des « Rechtsan-sprüche » (droits légaux) ; dans une relation « libre », la notion de « dernier recours » disparaît. – Dans votre traité, vous pouvez, et devez même, évaluer cette responsabilité pour ce qu'elle est.

**(C)** Une troisième approche est la méthode comparative.

Comparez les affirmations précédentes avec ce que *Calverton dit à ce sujet dans \*La Faillite du mariage \** (RH 63), ainsi qu'avec la notion d'« amour libre » de Margaret Mead. Qu'ils soient nazis ou non, nombre d'émancipés (par héroïsme ou par désir de libération) préconisent soit une restriction du mariage (les nazis limitaient l'amour libre aux « Objectifs »), soit un assouplissement de ses règles (Mead, Russell). Partant de prémisses différentes, ils aboutissent en partie aux mêmes conclusions.

### ***Un petit supplément.***

Les Sumériens étaient un peuple qui -3.000 ins'est installé en Mésopotamie (l'Irak et l'Iran actuels) entre 4000 et 1000 avant notre ère. Nous possédons deux proverbes datant d'environ 2000 avant notre ère.

**(i)** « Mariez-vous pour le plaisir ; divorcez après une profonde réflexion ». (Rappelant le couplage freudien du « principe de plaisir/principe de réalité »).

**(ii)** « Vous pouvez avoir un maître. Vous pouvez même avoir un roi. Mais l'homme que vous devez vraiment craindre, c'est le collecteur d'impôts » (Plus d'un contemporain serait certainement d'accord avec cela).

**Note** – Le « gnomè », sententia, énoncé (parole) – RH 29 – est une affirmation, à l’instar des deux énoncés sumériens cités plus haut : il recèle une sagesse de vie et, dans la mesure où il est conçu comme tel, il s’agit bien d’une affirmation (formulant l’existence d’un phénomène). On peut le réinterpréter comme un conseil, mais il n’en est pas un par essence. Cf. *R. Barthes, L’av. sém.*, 132.

### **Traité sur un poème.**

On peut interpréter un poème comme un exercice composé de plusieurs phrases.

Que feriez-vous, par exemple, du poème suivant de G. Gezelle (1830/1899) ?

« Ô belle rose, au sourire d'une beauté et d'un charme infinis, tu es fragile et bientôt tu te faneras. Viens, demeure dans mes pensées. Libre de toute éphémère et intacte, désormais reflétée dans ma mémoire, veux-tu me ravir ? Laisse ta tige déjà morte et laisse le vent jouer, tourbillonnant, dans tes feuilles. » (Avril 1878 (?)).

RE73

**(A)** La première chose à faire est de saisir l'impression principale : que pensez-vous du terme « méditation » employé ici ? Dans notre langue, « méditation » englobe : **a.** la réflexion, la pensée ; **b. un état** plutôt calme et, peut-être, quelque peu vague ; **c.** un état d'esprit plus ou moins mélancolique ; **d.** un état d'absorption. Le traité sur la « méditation » (RH 54) en est une variante, où le discours pensif prend davantage d'importance. – Gezelle se tient devant une rose, incarnation de la beauté absolue (« ... au-delà de toutes les limites de la beauté et du charme enchanteur »), dont émane une impression d'éternité. Remarquez : ce « pourtant » est présent dans le texte, suggérant que la beauté se creuse de l'intérieur par un processus naturel. D'où la mélancolie qui le saisit et le pousse à méditer.

**(B)** La seconde est, par exemple, la structure. Ici, c'est clair.

**(i) un** « Ô belle rose... sourit ». La splendeur de la rose --

**(i) b** « pourtant tu es fragile... flétrissant » La décomposition de la rose.

Cette harmonie des contraires – beauté/fragilité – constitue l’antithèse. Ce contraste réapparaît sous une forme modifiée dans la seconde partie.

**(ii) un** « Venez, tenez-vous debout et restez... réjouissez-vous »

**(ii) b** « Laisse ta voix déjà... blâner ».

Gezelle était, fondamentalement, un platonicien au sens christianisé du terme : l'éternel, l'immortel, la permanence occupaient une place centrale. Mais l'aspect de la temporalité, de la mortalité et de la fugacité était, pour lui, tout aussi indéniable. L'esprit humain (noologie), cependant, transcende, dans une certaine mesure, l'harmonie des contraires dans tous les processus naturels. Cet esprit possède une mémoire : « Viens, tiens-toi là et demeure dans mes pensées. Là, tu seras, libre de toute durée et incorruptible... »

Autrement dit : laissons le processus naturel emporter la rose vers sa fin ; dans ma mémoire, la belle rose demeure, reflétée.

**(C)** Quiconque connaît un peu Gezelle sait que, dans nombre de ses poèmes, on retrouve une impression principale et une structure analogues. Vous pourriez développer ce point dans votre traité.

### **Décision**

Charles Baudelaire (1821-1867), précurseur de la poésie moderne, affirmait que même les œuvres esthétiques, comme la poésie lyrique, sont susceptibles d'analyse intellectuelle et rationnelle. Ce grand poète estimait qu'il ne fallait pas sombrer dans un irrationalisme absolu lorsqu'on interprète la beauté et l'art.

RE74

### **6.3. Théorie de la dissertation : sujet (théorie courante) (74/81)**

Comme le déclare R. Barthes dans *L'av. sém.*, 125/148 ( *l'invention* ), classiquement parlant, le topic (la doctrine des lieux communs) fait partie de la rhétorique heuristique (RH 12).

Comment « trouver » ses pensées, et surtout comment les organiser ? Selon la perspective des « lieux communs » : des idées fondamentales applicables à tout sujet. Le terme « topos », locus, signifie littéralement « lieu » (où l'on trouve ses pensées).

**Remarque :** L'usage de la langue qui ignore toute sa valeur utile emploie le terme « cliché » uniquement au sens péjoratif : une expression idiomatique qui paraît « usée ». Mais nous utilisons aussi ce terme au sens positif.

**1.** Ceci a déjà été discuté en profondeur – RH 58 (Port-Royal, Lamy) – où il est apparu clairement que « l'existence/l'essence » sont les deux grands « topoi », loci, lieux où l'inspiration pour la formation du texte peut être trouvée.

2. RH 60/65 (Mead/Freeman) nous enseigne que quiconque ne prend pas d'abord en considération la situation et les circonstances pour ensuite en tirer des conclusions produit un traité voué à l'échec. Si Mead, grâce à une observation rigoureuse (car l'existence réelle et le mode d'être inhérent d'une chose ne peuvent être appréhendés que par une observation précise), avait d'abord examiné l'existence/l'essence (les deux étant indissociables), alors son traité aurait été ancré dans la réalité.

Quoi que Barthes admette à sa manière, oc, 142 (les modalités : possible/factuel/impossible etc.), 144s. (la question « An sit ? » (Est-ce que cela existe ? Y a-t-il des faits ?), éventuellement : « An fecerit ? » (L'a-t-il/elle/cela fait ou non ? Quels sont les faits ?), -- 142 (la question : « Quid sit ? » (Qu'est-ce que c'est ? L'essence ou le mode d'être), -- éventuellement : « Quale sit ? » (De quelle qualité est-ce ?)).

Bien sûr, il existe aussi des « lieux » non universels, qui deviennent alors des « lieux communs » particuliers. Cf. Barthes, oc., 143.

Ces arguments ne concernent pas tous les thèmes, mais seulement certains. Ainsi, dans un ouvrage théologique, on trouvera des arguments relatifs à certains passages (topoi, loci) de l'Écriture Sainte (dont l'autorité est très grande), des Pères de l'Église (dont l'autorité est déjà moindre) et des théologiens (dont l'autorité est encore moindre), qui constituent alors des lieux communs théologiques.

Peut-on imaginer un psychanalyste qui ignore tout du complexe d'Œdipe, un thème récurrent en psychologie des profondeurs ? Chaque discipline, chaque sujet possède ses lieux communs qui permettent d'aborder la réflexion.

RE75

### ***Lieux communs épistémologiques (logiques) et axiologiques.***

Lorsqu'on examine d'abord si quelque chose existe (donné) et ce qu'il est (donné), on ouvre la porte à la question : « Quelle valeur a-t-il ? » Cette question est la question principale, d'un point de vue axiologique (en termes de théorie des valeurs).

***Un jugement de valeur*** — qu'on appelle aujourd'hui plus simplement « évaluation » — constitue normalement la conclusion de tout traité complet. — Nous avons déjà vu, dans RH 64, un jugement de valeur scientifique : Freeman qualifie les propositions de M. Mead de « fausses » (« La réalité aux

Samoa est fondamentalement différente »). La « vérité objective » concernant les énoncés est, scientifiquement parlant, la « valeur » (valeur de vérité) par excellence.

Lorsque nous rejetons les propositions néonazies — par exemple, haïr, voire éliminer ou exterminer notre prochain parce qu'il est différent (RH 69) en termes de race (« racisme ») —, alors nous portons un jugement de valeur éthique (moral) fondé sur une valeur très élevée, à savoir, le prochain en tant que prochain, appartenant à une seule et même humanité, malgré toutes les différences (= formes d'« altérité »).

La valeur de vérité, l'humanité, sont des valeurs et, à ce titre, des lieux communs où l'on « trouve » des arguments axiologiques (valeur heuristique).

Une liste de clichés traditionnels.

**(UN)** A. Langlois, *Le style ( La chose et la manière. -- Du xvii<sup>e</sup> au xxe siècle )*, Bruxelles, 1925, 57, nous en donne une telle liste.

« Les Anciens accordaient une grande importance à cette section heuristique. (...). (Ils disposaient de tout un arsenal. »

1. La définition et l'énumération (classification), --
2. La similitude et la différence (contraste), --
3. Les circonstances, y compris le couple « présage » (cause) / conséquence (effet) -- ce sont les lieux communs les plus frappants avec lesquels on peut trouver des idées pour développer un texte concernant un thème.

**(B).** SPB Moss, dans son ouvrage *Composition by Logic* (Belmont, Californie, 1966), aborde ce sujet en détail. Il établit ensuite une distinction.

1. « Énoncés de faits » (énoncés protocolaires, déterminations de faits), -- « Énoncés d'exemples » (exemplifications, exemples, -- déterminations de cas singuliers d'un concept général).

2.a. « Quels sujets » et « Énoncés de définition »,-- « Comment ».

2.b . « Sujets de comparaison » (question de comparaison), -- « Sujets de contraste » (question de contraste : quel est son contraire ? – un type de comparaison) ; -- « Sujets de comparaison et de contraste » (question de similarité et de contraste simultanément).

RE76

On constate que Moss confond « comparer » et « assimiler », alors que nous définissons « comparer » comme « mettre côte à côte, afin de percevoir à la fois

les similitudes et les différences ». Notons que comparer, au sens large, n'est qu'une précision de l'« essence » (mode d'être), qui se trouve ainsi définie avec plus de précision.

**3.** Dans ces circonstances, Moss n'en avance qu'un seul, à savoir « Why Topics » (la question du comment/pourquoi – l'explication).

### **Décision:**

Moss ne fait rien d'autre que de réactualiser et de rétablir les lieux communs séculaires mentionnés par Langlois. Dans les deux énumérations (typologie, classification), trois lieux communs principaux sont à l'œuvre :

- a.** existence (que Langlois ne mentionne pas) - fait, exemplification - ;
- b.** essence - définition, classification (énumération, typologie), - quoi ? Comment ? -- Ceux-ci spécifiés par similitude et différence (comparaison) - ;
- c.** les circonstances (en particulier « présage/continuation », — par quoi/pourquoi). Il suffit de penser à une « description détaillée », un « récit détaillé », un « compte rendu détaillé » (RH 31) ; qui ne sont qualifiés de « détaillés » que parce que, outre l'essence/l'existence, ils incluent également les circonstances, la situation dans son ensemble.

Ce qui explique, ce pourquoi quelque chose existe, n'est qu'une circonstance parmi d'autres. Que la notion même de circonstance demeure pertinente est évident dans l'ouvrage de *Robert McLaughlin*, « *Quoi ? Où ? Quand ? Pourquoi ?* » ( *Essais sur l'induction, l'espace et le temps, l'explication* ), Dordrecht, 1982. Le titre de ce traité australasien est éloquent.

Ce que l'on oublie facilement, bien sûr, c'est la valeur (le lieu commun axiologique par excellence). Une fois connus **1/** l'existence factuelle, **2/** l'essence et **3/ les circonstances, on peut formuler un jugement de valeur responsable.**

### **Modèles anciens.**

Comment, dès lors, tirer un traité de ces lieux communs ? L'Antiquité nous a laissé des modèles,

### **La 'chreia' (chrie).**

*J.Fr. Marmontel* (1723/1799), *Éléments de littérature* (1787), dit que la chreia est l'interprétation (« définition », dit-il aussi) d'une affirmation ou d'un fait remarquable.

### **Rue de la bibliothèque :**

- *HI Marrou, Hist.d.l'éducat ., 241 ;*
- *O, Peccieur, Homme, imbécile .,12;*



- O. Willmann, *Abriss*, 9;
- R. Barthes, *L'av. Sem.*, 138.

Dans l'enseignement secondaire ancien, la taille du texte correspondait à « une petite page ».

RE77

### **La structure.**

Il est octuple : huit paragraphes (ou sections de texte), appelés « kefalalaia » ou « capita », sont autant de lieux communs. L'ambiguïté (RH 50 ; 69) du thème en ressort clairement.

Imaginez que vous travaillez avec. Comment allez-vous procéder ?

**A.1. Dit** : « Isocrate d'Athènes (RH 25) a dit un jour : « Les racines de l'éducation sont amères, mais ses fruits ont un goût agréable ».

**A.2. Obligatoire** : formation du texte selon la chreia en huit parties. - ce qui conclut le devoir.

### **B. L'élaboration.**

#### **BI Caractéristique d'Isocrate.**

On commence par présenter la personnalité à laquelle est associé un fait ou un adage, puis on en expose brièvement l'existence et la définition. On trouve ce genre d'informations dans une encyclopédie.

**Note** : Dans l'Antiquité, il s'agissait souvent d'un « enkomion » (éloge ; RH 29), révélant la grandeur du personnage. Ici : du grand rhéteur.

#### **B. II. Le dicton (qui se trouve être un fait).**

Tous les paragraphes suivants traitent de cet aspect.

**a.** Paraphrase, en trois lignes, de l'aphorisme d'Isocrate ( *note* : énoncé bref, hors contexte). Vous formulez en d'autres termes, un modèle, de ce qu'Isocrate a dit (l'original).

**Note** : d'un point de vue tropologique, une métaphore est à l'œuvre ici (RH 70). L'éducation est comparée à une plante dont les racines ont un goût amer, mais dont les fruits sont sucrés : le fondement de l'éducation est désagréable ; la superstructure ne l'est pas.

#### **b. L'argument** (argumentation).

##### **b.1.** 'Kataskeuè', justification.

On cherche ici à vérifier la paraphrase qui contient le théorème.

**b.2.** « Anaskeuè, réfutation. – Ici, le modèle opposé (contre-modèle) est soumis à une falsification, une réfutation. L'opinion qui contredit la proposition d'Isocrate est déconstruite par des arguments. »

**Note** – La chreia prend systématiquement en compte ceux qui pensent différemment, – se situe dans un climat intellectuel pluraliste.

**c** L'argument suivant.

**c.1.** « **Crise solaire** », comparaison. — Ici, l'affirmation d'Isocrate est comparée à des théorèmes analogues.

**c.2.** ' **Anecdote**', exemple illustratif.

RE78

Ici, un fait est énoncé qui constitue une application (et, simultanément, une preuve) de l'énoncé ou de la proposition. Par exemple, Démosthène d'Athènes (-384/-322 av. J.-C.), le grand orateur, souffrait d'une voix faible (ce qui, dans une culture sans microphone, était un handicap majeur) et n'avait que peu de prédisposition pour l'art dramatique (RH 13 : récitation). Animé d'une ambition forte – devenir un grand orateur –, il apprit néanmoins à parler, la bouche pleine de pierres et, sur la côte, face aux vagues déchaînées. Il devint le plus célèbre orateur des Grecs. Analogie : racines amères / la pratique de Démosthène, fruits agréables / éloquence légendaire.

**c.3 . Argument d'autorité** (témoignage).

À la fin de l'Antiquité, les Anciens, tels qu'Homère et Hésiode d'Ascra (entre 800 et 600 av. J.-C.), étaient considérés comme les porte-parole de vérités supérieures. – Nous pouvons, bien sûr, adapter cela à l'époque actuelle.

**En conclusion**, nous avons observé plusieurs lieux communs déjà connus à l'œuvre, mais nous en avons également découvert de nouveaux. Ce diagramme pourrait s'avérer très utile pour votre thèse finale, ne serait-ce que pour vérification.

**La chreia d'aphthonios d'antiocheia** (+270/...).

Ce rhéteur deutérosophique (RH 28) l'enseignait comme suit.

**UN. Introduction** . -- un mot d'éloge pour le dicton/le fait.

**B. Milieu** .

**a.** Paraphraser (description, réécriture) de celui-ci.

**b.1.** Explication, -- 'cause' ('a causa'), -- qui équivaut à une vérification.

**b.2.** Contraire (« a contrario »), -- le contre-modèle, qui est sujet à falsification.

**c.1** . Comparaison (« à simili »), pour expliquer un cas analogue.

**c.2** . Exemple (« ab exemplo »), c'est-à-dire un fait qui confirme l'affirmation/le fait.

**c.3** . Argument d'autorité, témoignage (« a testimonio »).

**C. Conclusion** . – « A brevi epilogo » (une brève conclusion). Par exemple : « Voici la saine thèse d'Isocrate concernant l'éducation. – On constate que le modèle d'Aphthonios n'est qu'une variante du précédent. Ce qui témoigne de la flexibilité de la rhétorique antique : les lieux communs n'étaient finalement pas si immuables. »

### ***Une formule mnémotechnique.***

**UN. Introduction** . -- Qui ? Qui (a parlé ou agi ainsi ?).

**B. Moyen** . - **a.** Quid ? Quoi ? (Paraphrase). **b.1** . Cur ? Sur la base de quoi (pourquoi ? Par quels moyens ?) (Vérification). **b.2** . Contra, contre-modèle (falsification). **c.1**. Simile, cas analogue (similitude). **c.2**. Paradigmata, exemples. **c.3**. Testes, témoins (arguments d'autorité), à la fois « scripta » (paroles) et « facta » (faits).

**C. Conclusion** . -- Aanstimming bv

RE79

### ***Modèles applicatifs des lieux communs.***

Bien que les concepts de « définition » (au sens de définition essentielle) et d'« énumération » (= classification, théorie des types ou typologie) doivent être connus de la logique, nous allons néanmoins rapidement fournir quelques exemples.

#### **UN -- Définition de l'essence .**

**a.** Définir (déterminer) quelque chose peut, avant tout, signifier exprimer une opinion à son sujet (par exemple, sur une position). Prenons l'exemple des juges qui, à l'issue d'un procès, rendent un verdict : ils définissent, en termes de droit et de jurisprudence, ce qu'une personne a fait ou commis. Une telle définition est à la fois une définition essentielle (juridique) et un jugement de valeur (juridique).

**b.** Ici, cependant, nous parlons de « définition » au sens logique : délimiter quelque chose du reste de « l'être » (= la réalité), le mettre en évidence comme distinct (« discernable ») sur le fond du reste de l'univers.

### **Appl. mod..**

Les Paléopythagoriciens furent apparemment parmi les premiers en Grèce antique à formuler des définitions. Par exemple, le célèbre Archutas de Tarès (en latin : Archytas de Tarentum) (-445/-395) : « Le calme est **(i)** la masse d'air **(ii)** au repos. » « La mer immobile est **(i)** le mouvement des vagues **(ii)** qui s'est arrêté. »

Mais c'est Socrate d'Athènes (-427/-347) qui a introduit « horismos » (littéralement : délimiter), définition, détermination de l'essence, de manière très consciente et avec une application logique stricte, dans la philosophie.

### **Un exemple actuel :**

Le travail est **(i)** un effort, **(ii)** dans la mesure où il crée de la valeur économique. Cette définition n'est pas générale : elle se réfère, volontairement ou non, au travail économique. Celui qui souhaite créer de la valeur non économique et qui s'efforce de le faire travaille également, mais pas nécessairement au sens économique du terme. Prenons l'exemple du travail intellectuel accompli par un poète lyrique... sans intention économique. Soulignons le mot « volonté ». Pourquoi ? Quiconque déploie des efforts sans la volonté de créer de la valeur ne travaille pas. Prenons l'exemple d'un jeune homme qui danse toute la soirée : il transpire, mais ne souhaite pas créer de valeur ; il se divertit (à moins de considérer la simple détente, volontaire et consciente, comme une forme de travail, au sens très large du terme).

**Conclusion** : Formuler des définitions essentielles est une tâche très ardue. Vous comprenez désormais, cher étudiant, pourquoi les Anciens ne demandaient aux élèves qu'une paraphrase, et non une définition formelle.

RE80

Que définir l'essence (et toujours l'existence) est une affaire sérieuse, cela ressort par exemple de R. Kühnl, *\*Faschismus ( Versuch einer Begriffsbestimmung \*)*, dans : *\* Blätter für Deutsche und internationale Politik xiii\** (1968) ; cet essai n'est, dans un certain sens, rien d'autre qu'une tentative soutenue de — ce qu'est le « fascisme » !\* Ceci, selon la déclaration :

- a. donné : le fascisme (en tant que nom et réalité) ;
- b. demandé : une définition aussi précise que possible. Ce qui nécessite des recherches approfondies.

### **B.-- énumération** (= classification, typologie).

Platon d'Athènes (-427/-347) est considéré comme le premier à avoir formellement introduit la division. « Diairesis », divisio, division, — à savoir,

d'un ensemble universel en ses sous-ensembles particuliers.

***Appl. mod.***

Nous parlions justement du travail. – Considérons le travail manuel et le travail intellectuel comme deux types, – considérons le travail léger et le travail lourd comme deux autres types. La classification est une sorte d'énumération, à savoir des types.

**1.** Depuis Aristote de Stagire (le Stagirite ; -384/-322 av. J.-C.), la définition se divise en deux aspects : le genre (ou ensemble universel) et la spécificité (ou différence spécifique). Cette dernière est à la base des types, ou « sous-ensembles », dans le langage de la théorie des ensembles. Par exemple : le travail et sa légèreté donnent « travail léger ».

**2.** Ch. Lahr, S.J., dans son ouvrage *\*Logique\** (Paris, 1933-1927, p. 612), souligne l'exigence principale. L'analogie, comprise comme similitude (de genre) et différence (différence spécifique ou typologique), est le fondement de la classification. Le point essentiel est et demeure que la différence est irréductible. Ainsi, les types de « travail », par exemple, ne peuvent être réduits l'un à l'autre. De ce fait, le travail léger et le travail lourd sont distingués à un tel point – sauf dans les cas limites (pensons au différentiel qui tente de classer de légères différences) – qu'ils représentent véritablement des types de travail.

**Conclusion** : ce sont les cas limites qui rendent la définition des types si difficile. Tenez-en compte dans votre thèse.

**Remarque** : Nous traitons « énumération » et « classification » sous une même rubrique. Pourquoi ? Parce que l'énumération est toujours sommative. Autrement dit, elle repose sur une totalité (ensemble universel, système global).

RE81

***Appl. mod..***

La revue *Autrement* bv s'intitulait récemment « A quoi penser les philosophes ? ».

En d'autres termes, les défis philosophiques actuels. – Une trentaine de contributions tentent de dégager les points principaux des thèmes et enjeux contemporains. – Nous pouvons les « répertorier » de manière succincte, – sans prétendre à l'exhaustivité (ce qui, en tant que classification, constitue une limite).

**(je) Premier thème :** la modernité. Les philosophes de l'art, J. Derrida (1930/...; post-heideggérien), J. Habermas (1929/...; École de Francfort, deuxième génération) définissent « la modernité » comme la rupture avec, la crise de « la tradition (occidentale).

**(ii) Deuxième thème :** l'éthique (philosophie morale). Notre société est confrontée à des questions de conscience urgentes (pensons aux manipulations biologiques, aux armes chimiques). Certains penseurs privilégient les valeurs, au nom desquelles ils tentent de façonner notre conscience.

**(iii) Troisième thème :** la recherche fondamentale dans les sciences spécialisées.

Les sciences – logico-mathématiques, natural-scientifiques et humanistes – privilégient les prémisses, les fondements, qui constituent en réalité des points philosophiques. Plusieurs penseurs y contribuent.

**(iv) Quatrième thème :** Le droit. Notre société – pensons aux « droits » des immigrants – est aux prises avec la distinction entre le bien et le mal. Certains penseurs en font une question prioritaire.

**Décision:** **a.** Elle ne concerne que les points principaux ; **b** . notre liste (énumération, typologie, classification) est certes incomplète – un défaut, d'un point de vue purement logique. Mais même une classification imparfaite est précieuse.

### **Appl. mod..**

S. Freud, *\*Das Unbehagen in der Kultur \**, Vienne, 1929, contient une énumération. En lien avec son concept de « Lustprinzip » (RH 72), le principe de plaisir, il divise les causes et les formes (ou types) de la souffrance, la violation du principe de plaisir, comme suit : « La souffrance nous menace de trois côtés,

**a.** dans notre propre corps qui, voué à la décomposition et à la désintégration, n'atteint pas son achèvement sans les signaux d'alarme que sont la douleur et la peur ;

**b** . à cause du monde extérieur, qui possède des forces invincibles pour se jeter sur nous et nous détruire ;

**c.** La troisième menace, enfin, provient de nos relations avec les autres êtres humains. -- Bien que très incomplète, cette liste est et reste suggestive et donne à réfléchir.

#### **6.4. Théorie du traité : logique et méthodologie. (82/91).**

R. Barthes, *L'av. sém.* :, 125s., dit que le but de l'acte rhétorique est

(i) persuader, ce qui fait accepter et

(ii) susciter, donner lieu à un jugement de valeur.

Sous cette double forme, un message (« information ») émane respectivement de l'auteur ou de l'orateur afin de trouver un moyen d'atteindre le destinataire.

Examinons brièvement le premier aspect. Il s'agit, il faut l'admettre, d'un aspect logique et méthodologique. Toutefois, il nous paraît absolument nécessaire de souligner quelques points essentiels si nous voulons esquisser une théorie relativement complète du traité.

#### **Passons au point principal.**

Isocrate d'Athènes (RH 25,77) donnait, comme moyen d'interprétation et de compréhension, deux usages du langage :

(i) « parler de manière à fournir une preuve (logiquement rigoureuse) » ou

(ii) à défaut, « parlez de manière à rendre votre position crédible ».

#### **Décision.**

(a) Quiconque restreint donc la « rhétorique » au deuxième type (comme le fait par exemple Aristote), à savoir tenter de « rendre vraie » une opinion par « toutes sortes de moyens persuasifs », déforme le concept d'amélioration de la « rhétorique », tel qu'Isocrate vient de le décrire.

(b) De plus : quel orateur – écrivain – négligera, que ce soit dans une exposition théorique, dans une « réflexion » chaleureuse ou dans un plaidoyer véhément ou non soutenu (RH 54 : trois types de traité) ? Personne.

#### **' Pisteis', probationes, preuves. ((82/83)**

R. Barthes, oc, 126/136, expose brièvement la théorie traditionnelle des preuves (rhétoriques).

Il établit à juste titre une distinction, à l'instar des rhéteurs grecs antiques, entre « pisteis a.technoi », la preuve fondée sur l'objet, et « pisteis en.technoi », la preuve fondée sur le sujet.

(i) Lorsque d'innombrables personnes répètent aujourd'hui avec force devant les comités des droits de l'homme qu'elles ont été torturées, soit par la police (d'État), soit par des organismes (privés, semi-publics), les faits parlent d'eux-mêmes (à travers le témoignage), « a.technos », sans que l'orateur ou

l'écrivain ne tisse d'« arguments » autour d'eux.

(ii) Les rhéteurs antiques distinguaient trois types de faits concernant le raisonnement lié au sujet.

RE83

**un. Le « *tekmèrion* », le signe certain ,**

Par exemple, lorsqu'une fille tombe enceinte, c'est la preuve certaine qu'elle a été fécondée (comment ? C'est une autre question ; a-t-elle été violée ? L'a-t-elle cherché ?). Le raisonnement est le suivant : « si enceinte, alors fécondée » (déductif). Ce qui est perceptible par les sens par, en principe, tout le monde (universellement vérifiable) est le « *tekmèrion* », une indication certaine. Cela se rapproche du raisonnement apodictique (RH 59), qui, selon Aristote, est caractéristique des « sciences dures ».

**b. le probable**

Lorsque, parmi tous les peuples, les traditions affirment qu'il faut « honorer ses parents et ses supérieurs », il est probable que cela repose sur des présuppositions solides. Le raisonnement est le suivant : « si une telle opinion universelle existe, alors elle est très probablement justifiable ».

Alors que la certitude, ou « *tekmèrion* », désigne une affirmation quasi objective (« a.technos »), la probabilité, ou « *eikos* », exige un raisonnement, notamment dans certaines situations (circonstances, RH 76). Prenons l'exemple du fossé des générations (RH 63) : pour nombre de jeunes, cette donnée vérifiable à l'échelle planétaire – père et mère, figures d'autorité – n'est plus « évidente » (en langue ancienne, « *eikos* », signifiant « évident », « probable »).

**c. Le '*semèion*', l'indice, la simple indication.**

Imaginez – dans le roman d'U. Eco, *\*Le Nom de la rose\**, Amsterdam, 1985, p. 35 – que quelqu'un « lit » des « traces dans la neige » (pour reprendre le langage des sémioticiens). Une trace – des empreintes de pas, des taches de sang, dont le roman regorge, au point de dépeindre « un grand et céleste bain de sang » (oc., p. 53) – peut n'être qu'une simple indication, dans la mesure où elle est suffisamment vague et ambiguë, cf. RH 50, 89.

Ici, le raisonnement lié au sujet doit jouer un rôle important. Moins une chose est vérifiable et plus elle est ambiguë, plus le raisonnement est nécessaire. Et la rhétorique, au sens aristotélicien strict, y joue un rôle.



### **Décision.**

Cher étudiant, veuillez prendre en considération la théorie antique de la preuve qui vient d'être expliquée. Cela vous évitera bien des raisonnements erronés, même bien intentionnés.

RE84

**Le raisonnement, vu du point de vue de la réception** (interprétation).  
(84/85)

Juste au-dessus, nous avons vu les arguments découlant du donné lui-même (qui peut ou non être (suffisamment) « éloquent » (« parle de lui-même »)).

Considérons-les maintenant du point de vue de leur interprète. -- Les quatre méthodes de raisonnement de *Ch. S Peirce* (RH 49).-- Peirce, dans une liste incomplète, distingue quatre types, - dans son *The Fixation of Belief*, dans : *Popular Science Monthly*, xii (1877), 1/15.

#### **1.a. « La méthode de la ténacité » (la méthode de la volonté).**

Peirce qualifie d'« obstinée » la personne qui interprète les opinions d'autrui ou les faits objectifs à l'aune de ses propres préjugés. Rhétoriquement parlant, seules les idées qui confortent ces présuppositions sont considérées comme typiques de l'individu et sont donc acceptées.

Il cite en exemple une de ses connaissances qui était opposée au protectionnisme (commercial) et qui ne lisait que des ouvrages favorables au libre-échange.

Les enseignants peuvent se familiariser avec ce type de personne, par exemple lors de visites à domicile. On ne peut rien y intégrer, à moins que cela ne corresponde plus ou moins à des « axiomes » individuels.

#### **1.b. « la méthode de l'autorité » (la méthode de l'orthodoxie).**

Note : en néerlandais, « oprecht » désigne la qualité subjective selon laquelle on « dépense ce qu'on a en soi », tandis que « rechtzinnig » désigne tout ce qui, dans sa pensée et sa vie, se laisse guider par le groupe ou l'autorité – en tout cas par autrui.

Prenons l'exemple du traditionaliste : « Il en a toujours été ainsi. » Ces personnes inflexibles, qui adhèrent à une doctrine (établie), comme les nazis ou les communistes « orthodoxes ». Ce qu'Hitler ou Marx ont enseigné, ils le qualifient de « vérité ».

Pour « faire entrer quelque chose » dans cette situation, il faut, avec de telles personnes, partir de leurs présuppositions, comme il fallait le faire avec les obstinés. Sauf qu'ici, l'autre prime et que le « propre » (l'individu) est absent

ou s'exprime très timidement.

### **1.c. « *La méthode a priori* » (*la méthode a priori* ).**

Ce raisonnement s'écarte des prémisses idiosyncrasiques ou orthodoxes, mais les considère ouvertes au dialogue et à la discussion – à tel point, en fait, que dialoguer et discuter semblent décisifs.

Nombre de « libéraux » — non pas ici pour désigner une alliance ou une autre, mais bien un courant de pensée — oublient, en insistant lourdement sur la liberté d'opinion sous toutes ses formes, que c'est le sujet lui-même qui détermine la vérité ou le mensonge. Et qu'il ne faut pas débattre indéfiniment « en toute liberté ».

RE85

Ce type d'individu est peut-être le plus inaccessible : l'idiosyncrasique ou l'orthodoxe a des prémisses bien ancrées (il est « fondamentaliste ») et, si l'on parvient à le convaincre de ce point de vue, n'importe quel message passe ; l'aprioritaire — entendu, selon la terminologie de Peirce, celui qui demande invariablement : « Comment le savez-vous ? Comment le prouvez-vous ? » — est fondamentalement imperméable à tout dialogue constructif. Il ne dépasse pas le stade d'une interminable investigation des fondements ou des présuppositions. Cette attitude est caractéristique de la crise actuelle des fondements et des valeurs dans notre société.

### **2. « *La méthode de la permanence externe* » (également : « *La méthode scientifique* »).**

Ici, l'entité donnée elle-même, dans son existence et son essence ainsi que dans les circonstances, est décisive et est considérée comme décidable, du moins en principe.

Que l'on parte de prémisses idiosyncrasiques, libérales ou aprioritaires est d'importance secondaire : on part toujours d'une ou plusieurs présuppositions – appelées « hypothèses » par Platon (RH 55 : méthode hypothétique) mais :

- (i) les gens sont ouverts à la discussion (aspect humain) et
- (ii) on s'ouvre à la réalité elle-même, en principe susceptible d'investigation (individuelle ou collective) – investigation qui, contrairement à la « méthode a-prioritaire », est considérée comme capable de donner des résultats concrets.

Selon Peirce, cela est caractéristique de la recherche scientifique

(moderne) : d'où le titre de « Méthode scientifique ». Rhétoriquement parlant : face à ce type de raisonnement et de méthode, on met de côté, pour se concentrer avec autrui sur le sujet abordé, toutes ses préoccupations personnelles, collectives ou prioritaires. Dès lors, une compréhension authentique et justifiable devient radicalement possible. C'est là le but de tout acte rhétorique.

**Note - Un avantage sociologique.**

Uli Windisch, *\*Le raisonnement et le parler quotidien\** (1985), examine le raisonnement de l'homme de masse moderne (la grande majorité, selon Windisch), qui joue un rôle colossal dans nos démocraties occidentales (dans les élections, par exemple, ce type décide des questions de vie).

Il ressort de cet ouvrage que la grande majorité de ces idées sont idiosyncrasiques, orthodoxes ou, dans une bien moindre mesure, aprioritaires, et donc sujettes à discussion. Nous en prenons note.

RE86

**La conception syllogistique d'un argument.** (86/90).

**Rue de la bibliothèque :**

-- K. Prantl, *Geschichte der Logik* (1835/1870; l'histoire de la logique, d'Aristote au XVe siècle);

-- JM Bochenski, *Logik*, Munich/ Freiburg i.Br., 1956 (la logique, en tant que méthodologie, est multifacette : grecque, scolastique (médiévale), « mathématique » (formalisée), indienne, etc.) ;

-- JL Golden/ JJ Pilotta, éd., *Practical Reasoning in Human Affairs* ( *Studies in Honor of Chaim Perelman* ), Dordrecht, 1906 (un ouvrage dans l'esprit de Ch. Perelman (1912/1984), *The New Rhetoric and the Humanities* ( *Essais on Rhetoric and Its Applications* ), Dordrecht, 1979);

-- F. van Eemeren et al., *Argumentation Theory*, Utr./Antw., 1981-2, 9/16 ( *Qu'est-ce que l'argumentation ?* ).

Voici un tout petit échantillon parmi une multitude d'œuvres et d'articles.

**Prototype d'argument.**

Van Eemeren, oc, dit que « l'argumentation » est : « la défense de positions », comprenez : la vérification de propositions.

Le syllogisme sert de prototype — l'œuvre à laquelle il est fait référence de cette manière. Cette forme de texte argumentatif est un raisonnement composé de

(1) deux prépositions (« prémisses » ; préposition 1 (= VZ1) et préposition

2 (= VZ2)), c'est-à-dire les « arguments » (au sens strict), et

(2) une clause conclusive (décision, dérivation, conclusion (= NZ), c'est-à-dire l'« opinion » (position) que l'on défend. (oc27).

**Deux arrangements** (ordre) :

a. la progressive, qui formule d'abord les propositions antérieures et seulement ensuite la proposition conséquente ;

b. la régressive, qui place la proposition suivante au début (comme celle qui doit être prouvée) et, seulement ensuite, élabore les propositions suivantes (les « preuves ») (oc,32).

**Jan Lukasiewicz, plan au sol.**

Jan Luksiewicz (1878/1956 ; sur la Syllogistique d'Aristote (1951)) a tenté d'« axiomatiser » la rhétorique complexe ! -- Il a exposé deux schémas de base.

**UN.-- Le syllogisme déductif.** - Schématiquement exprimé « Si A, alors B (= axiome, hypothèse, lemme, 'abduction'). Eh bien, A. (Les deux phrases précédentes sont les prépositions, VZ1 (hypothèse) et VZ2 (seconde préposition)). Donc B. (La conclusion ou le théorème à démontrer) ;

**B.-- Le syllogisme réducteur .** —Schéma. « Si A, alors B. Or, B. Donc A ».

**Conclusion :** il est évident que le deuxième antécédent, qui exprime le passage à la réalité extralogique, est la détermination (de l'existence et de l'essence, avec les circonstances) de l'antécédent A ou de l'antécédent B.

RE87

De la réflexion conjointe sur la prémisse et la détermination, on parvient à une position (« opinion ») qui est — précisément pour cette raison — justifiable.

**Appl. mod..** (87/90)

Le modèle abstrait peut sembler stérile et vide. Il l'est, jusqu'à ce que le modèle applicatif le rende vivant et « réel » (RH 31 : sans schéma abstrait aveugle, sans paradigme, modèle applicatif, vide).

**Rue de la bibliothèque :**

-- R. Denker, *Aggression* ( Kant/ Darwin/ Freud/ Lorenz ), Amsterdam, 1967, 76/78 (Hypothèse frustration-agression de l'école de Yale) ;

-- G. Müller, *Toynbees Reconsiderations* ( *Die Studie zur Weltgeschichte neu durchdacht*), dans : *Saeculum* ( *Janrbuch für Universalgeschichte* ) 1964 : 1,

311/326 (en particulier : ac 320f. (Défi - Réponse)),

-- D'après *AJ Toynbee, A Study of History xii, Reconsiderations* , Londres, 1961 ; *Elisabeth Kübler-Ross, Lessons for the Living ( Conversations with the Dying )*, Bilthoven, 1970 (questions 40/140 : les manières d'accepter le fait que l'on va mourir)

-- *Arno Plack et al., Der Mythos vom Agresionstrieb* , Munich, 1974.

Dans notre exemple, l'élément principal réside dans la relation « déception/attaque » (cf. RH 50v. (théorie ABC), conçue selon le schéma « stimulus/réponse »). L'impulsion de la fameuse « hypothèse frustration-agression » repose sur des faits tels que les suivants.

**(i)** Un jeune homme, empli de la magie d'un bel après-midi d'été à venir avec sa fiancée, prend son vélo, enfourche celui-ci et découvre que le cadre est cassé. Impossible d'aller plus loin. On perçoit, par le toucher, sa réaction : très contrarié, il murmure : « On ne peut jamais compter sur un vélo. »

**(ii)** Le même jeune homme se rend à l'arrêt de bus. Il attend, comme beaucoup d'autres. Le bus n'arrive pas à l'heure prévue. Sa réaction : « Ce maudit bus ne viendra pas non plus. Les bus ne sont jamais là quand on en a besoin. »

### **Analyse succincte :**

À deux reprises, le jeune homme est trompé sur ce qui lui est très cher (« frustration », « déception ») ; à deux reprises, il réagit avec malaise (« agressivité », « pulsion d'attaque »). Même l'homme le plus ordinaire du peuple établit un tel lien de causalité, guidé par le « bon sens » (la compréhension commune).

RE88

### **Concevoir une perspective théorique. (88/89).**

Commençons par examiner, de manière très abrégée mais parfaitement compréhensible, ce que l'école de Yale, par exemple, a fait.

### **un. L'empreinte de Freud (1856/1939 : RH 72 ; 81).**

#### **Deux déclarations :**

**1.** si l'inhibition du comportement de recherche du plaisir (fuite de la douleur) entraîne la déception ;

**2.** Si la déception survient, alors une pulsion d'attaque, dirigée contre le facteur inhibiteur (objet, personne : pensez – dans notre double cas – au vélo, au bus, contre lesquels le jeune homme – mécontent, voire furieux (caractéristique de « l'agression ») – s'en prend, en termes d'injures).

## **b. Les formules de l'école de Yale.**

**b.1** . En 1937, John Dollard formule : « Si frustration, alors agression ;

**Remarque** : Portez une attention particulière au langage « si-alors » (c'est-à-dire à la formulation de faits observables en termes logico-méthodologiques).

**b.2.** En 1939 : *J. Dollard/ LW Doob/ OH Mowrer/ RR Sears, Frustration et agression* , New Haven, 1939, -- avec la double déclaration :

**(i)** pour tous les cas d'agression, il est toujours admis que la frustration la précède en tant que « précurseur » (« cause : « explication ») (en bref : « si frustration, alors agression ») ;

**(ii)** Dans tous les cas de frustration, l'agression s'ensuit toujours comme une conséquence. -- Définitions (RH 79).

Sans définitions, aussi imparfaites soient-elles, il n'y a pas de compréhension exacte ou, du moins, précise : la « frustration » est définie comme « l'entrave à un effort » (vers un but : ici, un bel après-midi avec le fiancé) ; l'« agression » est décrite (paraphrasée) comme « une action visant à attaquer le facteur d'entrave (objet, personne) ».

**Remarque** : Il a été noté à l'époque que « l'agression indépendante », c'est-à-dire sans frustration préalable, n'avait pas été prise en compte dans la formulation.

**b.3** . En 1941 : *NE Miller/ RR. Sears/ DH. Mowrer/ LW. Doob/ J. Dollard, The Frustration-Aggression Hypothesis* , dans : *Psychological Review* , 1941 : 48, 337/342. -- Des corrections (améliorations) ont été introduites.

**(i)** Le théorème 1 (« Seulement si la frustration, alors l'agression » compris comme signifiant que l'agression nécessite toujours la frustration comme précurseur) est conservé.

**(ii)** Toutefois, l'énoncé 2 (« Si la frustration, alors toujours l'agression ») est amélioré.

RE89

### **Rode :**

**a.** La frustration peut, dans certains cas, provoquer une autre réaction ;

**b.** « agression » doit être divisée en **(1)** « tendance à l'agression » (« intention ») et **(2)** « effet réel de la tendance » – ceci au lieu de « action visant à attaquer le facteur d'obstacle (objet/personne) » : l'accent est mis sur le terme « action », maintenant divisé en « tendance à l'action » et « action (effet) ».

**Conclusion** : « La frustration suscite des impulsions qui entraînent toute une série de réactions différentes, dont une impulsion à tendance agressive », indique la correction.

### **Vérification.**

Le phénomène du ressentiment est bien connu. *M. Scheler* (1874/1928 ; axiologue), dans son ouvrage *\*Von Umsturz der Werte\**, I, 1919, 43/236 ( « *Das Ressentiment im Aufbau der Moralen* » , – le ressentiment comme facteur de construction des systèmes moraux), avait déjà clairement identifié ce que l'École de Yale avait découvert : l'impulsion à la vengeance, à l'œuvre dans le ressentiment.

**a.** inhibe la réaction immédiate de destruction du facteur d'obstruction et  
**b.** repose sur sa forme différée (« Attends un peu ! Mon tour viendra »). Il ressort clairement qu'il y a toujours un acte de réaction, mais pas toujours un acte d'agression complet. « Acte » est ici employé au sens schelerien d'« acte de volonté ».

### **Vérification.**

E. Kübler-Ross, *Lessen* , 141, affirme qu'au moins un groupe de réaction à cinq membres est possible.

**Stimulus** : information très pénible, par exemple le fait que les médecins et l'entourage s'attendent à ce que l'on meure. – Mais, soit dit en passant, cette « triste nouvelle » peut aussi être, par exemple, le moment où un homme qui aime profondément sa femme apprend qu'elle le trompe, ou la nouvelle entendue à la maison que l'homme ne rentrera pas vivant à la maison parce qu'il a été impliqué dans un accident de voiture.

**Réaction** (réponse) Kübler-Ross distingue au moins cinq réponses à une telle situation, à savoir le déni (avec, comme conséquence possible, l'isolement, une tendance à la solitude) - pensez à :

**Déni** : « Non, ce n'est pas possible. Pas moi. » (« Non, que ma femme me trompe ; c'est impensable. »)

**La colère** (la véritable agression) – pensez à « Pourquoi moi ? » (« Pourquoi est-ce que je rencontre quelque chose comme ça ? » « Attendez un peu : si ce que je viens d'apprendre est vrai ! »)

**Marchandage** – pensez à « Je ferai mieux à partir de maintenant » (compris comme : alors Dieu me laissera peut-être vivre un peu plus longtemps) (« Je serai plus gentil que jamais ; alors tout ira bien »)

**Mélancolie** (« dépression »), pensez à « depuis lors, je m'inquiète toute la journée ; je me sens vaguement coupable quelque part, mais je ne sais pas exactement comment ». (« Depuis la mort de mon mari, je n'arrive pas à m'en remettre ») ;

**L'acceptation** – pensez à « Oui, c'était prévisible, n'est-ce pas ; tout le monde meurt » (« J'en suis maintenant au point où j'accepte le divorce. Je ne m'en offusque plus »).

**Remarque** : On pourrait bien sûr développer considérablement ce point. Voir Y. Michaud, *\*La violence\**, Paris, 1986, p. 3, où il est indiqué que la « violence » englobe des actes tels que tuer, frapper, endommager, la guerre, l'oppression, la criminalité et le terrorisme. Que la « violence » représente une « agression » ressort clairement de sa définition : « un acte qui, directement ou indirectement, vise à restreindre, blesser ou détruire des personnes et/ou des biens » ( H.L. Nieburg, *\*Uses of Violence\**, dans : *\* Journal of Conflict Resolution\**, 1963, vol. vii-1, p. 43).

### **Falsification.**

Une analyse n'est pas complète – depuis Karl Popper (RH 65), cela est parfaitement clair lorsqu'on ne tente pas de « falsifier » une hypothèse, c'est-à-dire de la prendre en défaut.

A. Plack, dans *\*Der Mythos vom Agressionstrieb\**, critique les conceptions de l'agression chez Freud, Konrad Lorenz (1903-1989), Nico Tinbergen et Alexander Mitscherlich (1908-1982) ; *\* Aggression und Anpassung \** (dans *\*Psyché\**, Stuttgart, 1956-1957, vol. 10, p. 177-193). Plack leur reproche l'insuffisance de données factuelles (RH 64 : existence/essence), exploitées unilatéralement. – Plack (et les autres auteurs de l'ouvrage) défendent la thèse suivante : l'« agression » est

- (1) non inné (cf. RH 60 : déterminisme culturel) et
- (2) pas aussi universellement répandu que, par exemple, K. Lorenz et al. le prétendent ; -- ceci, tant chez les animaux que chez les humains.

### **Argument** (abrégé) :

- a. Les grands singes sont plutôt amicaux qu'agressifs ;
- b. Les peuples primitifs font preuve d'une forme d'« humanité » telle qu'ils ont pu survivre dans leurs rudes conditions de vie (RH 76 ; 83). – Ce que nous soulignons ici afin de corriger certaines « théories » en circulation (parfois très



réputées).

**Incidentement:** R. Girard, *\*La violence et le sacré \**, Paris, 1972, critique les interprétations de la violence propres aux sciences humaines (que nous n'aborderons pas). Étudiant·e, veuillez tirer des enseignements de ce chapitre pour votre thèse et votre argumentation.

RE91

**« Explications » en sciences naturelles et humaines.**

Nous avons vu que D. Schleiermacher et, surtout, W. Dilthey ont introduit la distinction stricte entre les sciences naturelles et les sciences humaines (RH 49/51).

Nous allons maintenant clarifier ce point par une brève analyse de la relation « frustration/agression ». Ceci est particulièrement important car vous, étudiant, en aurez très certainement besoin pour votre mémoire de fin d'études.

**(A).** A. Toynbee a tiré le concept fondamental de l'histoire humaine — selon son propre compte rendu — du poète R. Browning (1812/1889) — ce qui prouve que les belles-lettres (RH 72v) peuvent également contenir des « thèses » — et de l'Ancien Testament.

Ce concept de base se résume à : « Défi et réponse ». Selon le grand historien, outre le « déterminisme culturel » (au sens limité selon lequel notre comportement est entièrement « déterminé » par la culture dans laquelle nous vivons), il existe aussi une liberté fondamentale à l'œuvre quelque part, qui nous détache de notre environnement.

Il affirme lui-même : « La réponse à un défi n'est pas l'effet d'une cause. » G. Müller paraphrase : « *L'histoire* est (...) toujours ce que l'homme en fait. »

**(B).** Dilthey (et les spécialistes des sciences humaines) l'exprimeront comme suit : « L'histoire – tout comportement humain typique – ne peut pas être « *erklären* » (expliquée scientifiquement, par exemple en termes de « causes/effets », de préférence de manière déterministe) d'une manière scientifique naturelle, mais « *verstehen* » (expliquée d'une manière humaniste) d'une manière humaniste. »

Car la « *Verstehende Methode* » (méthode globale ou « méthode de compréhension ») est un type d'explication qui rend quelque chose

compréhensible, à partir de présuppositions (hypothèses) ou de conditions nécessaires et, de préférence, suffisantes.

À présent, étudiant, appliquez vous-même la théorie ABC de la personnalité (RH 50v) à la relation entre « frustration » (point A) et « agression » (point B), et par l'intermédiaire de B, au point C. « Verstehen » consiste à comprendre l'interprétation (point B) d'un autre être humain et, à partir de cette interprétation, à expliquer son comportement. Ce que les sciences naturelles n'excluent pas comme « explication » supplémentaire (comme Dilthey et Spranger l'ont explicitement affirmé), c'est qu'il ne s'agit pas d'exclusivisme.

RE92

### **6.5. Théorie du traité : Pathos. (92/105)**

Le terme « pathétique » est utilisé dans la phrase suivante : « L'aspect pathétique d'une tragédie laisse une profonde impression sur le public spectateur. » En grec ancien, le terme « pathos » (le mot est encore utilisé sans traduction en néerlandais) a de nombreuses significations qu'il n'est pas si facile de regrouper sous une seule catégorie.

Pourtant, une caractéristique demeure invariablement la même : ce que l'on subit, traverse ou vit, en particulier en tant qu'être humain. – La « pathétique » doit donc être comprise ici en ce sens : la doctrine relative à ce que l'on vit, en particulier en tant qu'être humain, lorsqu'on lit quelque chose ou qu'on entend quelqu'un parler.

### **Les trois divisions du pathos classique . (92/105)**

Trois aspects se dégagent lorsqu'on tente de résumer la tradition rhétorique séculaire concernant le pathos.

### **UN. -- Les réactions émotionnelles du destinataire du message . (92/93)**

R. Barthes, *L'av. sém.*, 146s., ceci est appelé, avec les rhéteurs, « pathe » (pluriel de « pathos » ; Lat. : « passiones »).

Barthes, qui conçoit la rhétorique d'une manière très aristotélicienne, nomme une série de systèmes spécifiques à l'individu moyen : colère/paix intérieure, haine/« amour », peur/confiance, ingratitude/gratitude, envie (rivalité), etc.

Barthes lui-même affirme à juste titre que, selon Aristote, le pathos implique « une sociologie de la culture de masse » — certainement en ce qui

concerne les réactions émotionnelles. — Lorsqu'on examine le maître d'Aristote, Platon, à cet égard, une « rhétorique » très différente se révèle (RH 15), dans laquelle les réactions émotionnelles provoquées — par un texte, écrit ou parlé — sont beaucoup plus sublimes (Platon nous a laissé une expression précieuse : « l'âme noble »).

**Note :** Ceci serait l'endroit pour une théorie concernant l'esprit.

**Rue de la bibliothèque :**

-- Ème. Ribot, *La psychologie des sentiments* , Paris, 1917-10 (toujours valable) ;

-- H. Albrecht, *Ueber das Gemüt*, Stuttgart, 1961 ;

-- S. Strasser, *Das Gemüt ( Grundgedanken zu einer phänomenologischen Philosophie und Theorie des menschlichen Gefühlslebens )*, Utr. / Rép. / Fribourg, 1956.

À sa place, nous avons quelques passages énumérés ci-dessus (RH 41/48 : significatif, dans lequel « l'aspect pathétique » prend tout son sens ; 50 et suiv. (théorie ABC) ; 87/90 (frustration/agression).

RE93

**Note :** Dès les premiers temps de la rhétorique protosophique (RH 24/27), on voit des figures telles que Thrasu(m)machos de Chalcédoine (450/-380) qui insistent le plus sur le travail sur la vie émotionnelle, -- au moyen de

(i) stylistique (RH 12 : conception) et

(ii) l'action (RH 14v. : l'art de jouer). Son contemporain et intellectuel Gorgias de Léontinoi (-480/-375 ; RH 25) nous a laissé, dans son Éloge d'Hélène, de belles paroles sur la parole (artificielle, « stylisée ») comme « procédé pathétique ». – Tout cela s'inscrit dans l'art des mots.

**B.-- L'impression visuelle (« imago », « figure du reporter » . (93/95)**

Dans R. Barthes , *\*L'av. sém.\**, 146, cet aspect est appelé — comme dans la tradition classique — « èthè, les caractéristiques tempéramentales, les traits de caractère de celui qui écrit ou parle (le pluriel de 'èthos', disposition). »

**Note : Le** terme « ethos » est également employé sans traduction en néerlandais moderne (à ne pas confondre avec le grec « ethos » (prononcé « e » et non « è »), qui signifie coutume ou manière). Les Anciens, en effet, insistaient sur le fait que celui qui écrit ou parle devait faire appel à sa propre nature profonde (« personnalité ») comme garantie de l'« authenticité » (ou, en flamand, de la « sincérité ») de son message. Autrement dit, celui qui persuade est lui-

même son « argument ».

I. Kant (1724/1804 ; figure de proue des Lumières allemandes), dans un texte sur la thèse de J.J. Rousseau (1712/1778 ; RH 63), « retour à la nature », décrit l'impression visuelle d'une personne comme suit :

Fondamentalement, Rousseau ne souhaitait pas que l'homme retourne à l'état de nature, mais plutôt qu'il — du niveau de culture auquel il se trouve désormais — puisse le contempler.

Le postulat de Rousseau (RH 86 : schéma de Łukasiewicz) était que « l'homme est bon par nature » – la « nature » étant entendue comme « nature innée » – mais de façon négative. Plus précisément : l'homme n'est pas, de son propre chef et intentionnellement, malveillant, mais il court le risque d'être contaminé et corrompu par des dirigeants et des figures exemplaires maladroites ou malveillantes.

Or, puisque l'on a de nouveau besoin de personnes vertueuses à cette fin, lesquelles doivent elles-mêmes être éduquées, et qu'il n'y en a guère une seule qui ne porte en elle une certaine dépravation (qu'elle soit innée ou acquise (RH 60v. ; 90)), le problème de l'éducation de la conscience demeure irrésolu. Car une inclination malicieuse inhérente à notre espèce est certes désapprouvée par la raison humaine générale – voire contenue – mais non pour autant éradiquée ( *J. Pfeiffer, éd., Kantbrevier* , Hambourg, sd, 339 (n° 788)).

RE94

**Note :** Kant, en tant que rationaliste éclairé radical, met l'accent sur ce qu'il appelle la « raison humaine générale » (qui, selon ses propres termes, diffère fondamentalement du « bon sens », prôné par les philosophes du bon sens), mais admet immédiatement que même la « raison éclairée » ne peut pas traiter complètement « le mal dans le monde ».

**Remarque :** Nous avons souligné les mots « non/mais ; non/mais oui ; – oui/pourtant non ». Pourquoi ? Parce qu'il s'agit d'une figure de style (RH 12 : forme), appelée par les Grecs « schéma kai 'arsin kai thesin » (un schéma contenant une négation (arsis) suivie d'une (ré)affirmation (thèse) ou inversement). En parlant ainsi – et qui ne le fait pas ? –, nous mettons l'accent sur certains points, ce qui donne du relief à notre opinion (position) : ce qui donne du relief à notre écriture et à notre expression orale s'appelle le style.

**Appl. mod..**

Nous présentons ici un modèle très simple, mais d'autant plus expressif

(RH 82v. : a.technos).

Vous connaissez peut-être l'actrice Charlene Tilton, qui incarnait Lucy Ewing dans la série Dallas. Voici ce qu'elle a déclaré un jour : « J'ai toujours énormément admiré Marilyn Monroe ( *remarque* : le sex-symbol de la première heure). J'ai lu tout ce qui a été écrit sur elle — une véritable bibliothèque. Ou plutôt : je l'ai dévorée. Pendant longtemps, j'ai même voulu changer de nom : je rêvais de m'appeler Norma Jean. »

La première fois que j'ai vu un film dans lequel MM jouait, j'étais aux anges. J'ai immédiatement senti qu'il y avait quelque chose (RH 46 : « quelque chose » suggestif) qui nous reliait.

Beaucoup de personnes ayant connu MM directement affirment que je lui ressemble beaucoup, non pas tant physiquement (je suis, de ce fait, trop petite), mais certainement mentalement. Nos débuts de carrière sont identiques (RH 48 : trait identique) : nous avons toutes deux commencé très tôt ; nous sommes devenues des personnalités sensationnelles à la une des journaux dès nos débuts ; nous devons notre orientation à des « hommes plus âgés » ; nous sommes toutes deux préoccupées par notre poids ; nous sommes toutes deux très vulnérables.

**Conclusion** : Je ne peux accepter qu'elle se soit laissée manipuler jusqu'à y succomber. Quant à moi, je maintiens ma décision : je suis mon instinct ; je ne me laisse guider par personne. ( *Joepie* , 379 (21.06.1981)).

RE95

Nous reconnaissons, dans une telle « adoration sans bornes », le phénomène du « fan » (ou aussi du « phénomène »), auquel les psychologues, les sociologues et les spécialistes de la culture ont consacré d'innombrables pages.

Il existe bien sûr d'autres « émanations » de figures influentes et puissantes sur le plan rhétorique. Prenons par exemple le concept d'« autorité charismatique ».

C. Rogers (1902/1986) l'a décrit comme suit :

(i) ce type - appelé « homme nouveau » - est réfractaire à toute forme d'autorité imposée de l'extérieur, « autoritaire » (RH 84 : orthodoxie) ;

(ii) elle a une confiance profonde dans ses propres expériences individuelles, à tel point que — précisément à cause de cela — elle entraîne

les autres avec elle ; elle crée des « inspireurs » — des figures que les autres admirent (RH 51 : « Il faut toujours compter sur quelqu'un »).

Des personnes comme C. Rogers et A. Maslow (le grand homme de la psychologie humaniste) devaient être de tels « leaders charismatiques » – le « charisme » (= un don de grâce socialement destiné), qui a un effet suggestif (« quelque chose », quelque chose de puissant, émane d'eux).

### **C. -- *La valeur intrinsèque du message lui-même* . (95/101)**

Nous avons maintenant examiné le pathétique sous deux angles,

**(i)** le journaliste,

**(ii)** le destinataire du message. Or, concernant ce qui est échangé entre les deux parties : le message lui-même.

#### ***Nous commençons par un modèle d'application.***

R. Barthes , *dans L'av. sém .*, p. 136, le présente lui-même comme un modèle d'« épicheirema » de syllogisme (RH 86), où les deux propositions précédentes sont immédiatement suivies de leur vérification. Premièrement, la situation dans laquelle se situe le raisonnement.

En mars 1965, des étudiants chinois ont manifesté devant l'ambassade américaine. La police russe a réprimé la manifestation, ce qui a provoqué une protestation du gouvernement chinois.

Les Russes envoient alors la note suivante, un modèle parfait d'épicheirema.

**1.1.** Il existe des normes diplomatiques qui sont respectées dans tous les pays ( *note* : un exemple d'« eikos », l'évident, le « probable » : RH 83) -- C'est la thèse.

**1.2.** L'argument : les Chinois eux-mêmes, dans leur propre pays, respectent ces normes.

**2.1.** Eh bien, les étudiants chinois, à l'étranger, à Moscou, n'ont pas respecté ces normes.

#### ***La détermination.***

**2.2.** L'argument : une description de la manifestation (insultes, actes de common law relevant du droit pénal russe).

**3.** Donc (non exprimé : « enthymème »).

RE96

**Note :** En rhétorique traditionnelle, l'« argumentum », ou argument (preuve, « argument »), désigne tout raisonnement, valide ou invalide, pourvu qu'il transmette un message. Parmi ces « arguments », on rencontre

fréquemment ce qu'on appelait autrefois l'enthymème. Depuis Quintilien (RH 16, 28), ce concept désigne le syllogisme dans la mesure où il présente des formulations (au moins partiellement) implicites.

En omettant d'exprimer la conclusion (« Ainsi... ») dans la note russe, le diplomate russe qui en a rédigé le texte final a perpétué une tradition rhétorique séculaire. La raison en était limpide : les deux prémisses (préfaces) se suffisaient à elles-mêmes.

### ***Le lieu commun axiologique* (96/97).**

Nous les avons déjà définies provisoirement (RH 75). Nous y avons donné deux « valeurs » à titre d'exemples : la vérité et le respect de son prochain en tant que prochain.

#### **1. Rue de la bibliothèque :**

hormis la littérature axiologique (= théorie des valeurs) qui sera abordée dans l'ontologie, il est fait référence à :

-- J. Beatty, *La nouvelle rhétorique : raison pratique et justification* ( *Le relativisme communicatif de Chaim Perelman* ), -- ceci, dans l'un des numéros du *Journal of Value Inquiry* (Dordrecht).

Dans une telle revue, les valeurs sont examinées dans la mesure où elles sont abordées en éthique (théorie morale), en sciences sociales, en théorie du droit (théorie et pratique), en esthétique (théorie du beau et de l'art), dans les sciences spécialisées et en méthodologie. Dans le mémorandum russe, ces valeurs sont appelées « normes ».

**2.** Les anciens, bien sûr, n'avaient pas de théorie de la valeur telle que nous la connaissons aujourd'hui. Mais ils connaissaient très bien la notion de « valeur », même si elle était désignée par d'autres termes.

Ainsi, selon Platon, le bien — comprenez : la valeur sans restriction (« valeur absolue ») — est l'idée, cette -réalité supérieure immatérielle par excellence, à laquelle toutes les autres idées (= réalités immatérielles, qu'elles soient visibles et tangibles ou non dans les choses matérielles qui nous entourent) « participent » (participation), la raison pour laquelle tout représente de la « valeur », quoique de manière très variée.

Ainsi, Aristote distingue les « topoi », « lieux » (lieux communs), qui représentent des « valeurs ».

#### ***Appl. mod..***

Supposons qu'un homme politique souhaite faire adopter une mesure à l'agora (RH 19). Il proposera donc une « bonne » mesure. Il prouve cette «

qualité » (son caractère axiologique) par exemple en démontrant qu'elle accroît le bonheur, lequel constitue en soi une valeur, car on peut définir le « bonheur » comme « la valeur humaine par excellence », toutes les autres valeurs n'étant que des valeurs partielles.

RE97

On peut constater, dans une certaine mesure, que c'est le cas à travers ce qu'on appelle l'« eudémonologie » (théorie du bonheur). À titre d'exemple, citons l'ouvrage de Wl. Tatarkiewicz (1866/1981), \* *Analyse du bonheur* \*, La Haye, 1976 (qui présente des perspectives sémantiques, psychologiques, biotechnologiques et éthiques sur l'eudémonologie, notamment depuis \**De vita beata*\* de Sénèque de Cordoue (+1/+65 ; Laatstoieker)), ouvrage qui adopte une approche explicitement axiologique.

### **Autres lieux communs axiologiques.**

Il existe, bien sûr, autant de lieux communs axiologiques que de types de valeurs. — Aristote, ainsi que toute l'Antiquité, considère, par exemple, le sens de la modération, de la justice, de la magnanimité, — l'intérêt public, l'honneur, etc. comme des types de « bien » (= valeur magnanimité, — Max Scheler (1874/1928 ; axiologue) a tenté d'introduire une hiérarchie des valeurs.

Il distingue ainsi :

**(i) valeurs « sensuelles »** ou sensationnelles : tout ce qui est plaisir (sentiment), jouissance (ou le contraire : douleur, désagrément) (le (dé)agréable : « J'ai mal à la cuisse ») ;

**(ii) Les valeurs *vitales*** sont liées à l'ensemble du corps, comme le bien-être, la fraîcheur (et son contraire : léthargie, fatigue), la santé (ou la maladie) (« Je me sens très bien »). Remarque : « J'ai mal à la cuisse, mais sinon je me sens en parfaite santé. » Selon M. Scheler, le « noble » (ou le « méchant ») appartient également à cette sphère de valeurs.

**(iii) Les valeurs « spirituelles »** forment une catégorie supérieure : l'esthétique (beauté (laideur) et art (absence d'art) ; – la juridique (bien/mal) ; – la connaissance (vérité/faux).

**(iv) La valeur *suprême*** , selon Scheler : le sacré.

**Note** – Étudiant, si vous devez défendre une valeur (« le bien ») dans votre thèse finale, vérifiez, à l'aide de cette liste de « lieux communs », quelle(s)



valeur(s) vous défendez exactement.

**Types d'évaluation.** (97/99).

Des personnes comme Ed. Spranger (1882/1963 ; *Lebensformen* , Halle, 1921) ou M. Scheler considèrent les valeurs comme des objets d'évaluation.

Un ouvrage comme celui d'A.O. Bettermann, *\*Psychologie und Psychopathologie des Wertens\**, \*Meisenheim am Glan\*, 1949, n'analyse pas le contenu, mais l'acte de valoriser (werten) lui-même (le côté subjectif).

RE98

Steller procède ainsi pour distinguer les évaluations saines des évaluations pathologiques. — Bettermann distingue quatre grands groupes d'« évaluation ».

**(1). L'appréciation naïve.**

Cela semble « très répandu » selon Bettermann. Les enfants, en particulier, valorisent de cette manière sans introduire de distinctions, sans poser de questions à ce sujet ; très sûrs d'eux (« centrés sur eux-mêmes », comme dirait Piaget), cette valorisation naïve est absorbée – surtout – par les « valeurs héréditaires ».

**(2). L'appréciation emphatique (émotionnellement emphatique).**

L'appréciation, empreinte d'émotion (voir RH 94 : admiration sans bornes), est ici à l'œuvre. Qualifiée d'« irrationnelle » par des êtres pragmatiques et réalistes, elle jaillit du plus profond de l'être, indépendamment de tout contexte. Inconsciemment, la valeur appréciée est en quelque sorte « déifiée », placée sur un piédestal et perçue comme inviolable.

Bettermann affirme que **(i)** tout véritable amour et **(ii)** toute véritable religiosité tendent vers ce type d'évaluation.

**(3) . L'évaluation (estimation)**

Ici, la valeur d'une chose est relative à une autre. Par exemple, le statut social ou une position lucrative. Ce n'est pas la spontanéité, mais la réflexion délibérée qui prime. L'intellect calculeur est ici prédominant. Prenons l'exemple d'un tableau pour lequel l'amateur d'art est en proie à une admiration sans bornes, tandis que le marchand d'art calcule déjà son prix.

Bettermann affirme : ce type d'évaluation est typique de la culture bourgeoise « conventionnelle ».

**(4). L'aliénation de l'évaluation des valeurs.**

Bettermann utilise le terme « Wert.ent.fremdung ». L'évaluateur reste distant, détaché de la valeur en soi (en tant qu'objet), laquelle était déjà, dans une certaine mesure, active dans l'évaluation. Bettermann distingue ici une multitude de types. Par exemple, « l'esthétisme » (apprécier quelque chose de beau ou d'artistique, non pas pour sa beauté intrinsèque, mais pour l'expérience réfléchie, analytique et vécue qu'il procure). Ou encore « la critique intellectualiste » (qui sape radicalement le fondement de toute adhésion à une valeur quelconque (cf. RH 85 : « la recherche fondatrice sans fin »)).

Ce que Bettermann appelle une « attitude humoristique envers la valeur » nous apparaît plutôt comme une « évaluation ironique-sarcastique » : il la décrit comme le fait, en prenant de la distance par rapport à une valeur, de se protéger contre l'émanation de cette même valeur.

RE99

**Note :** L'humour est l'acte innocent et bienveillant de se moquer de quelque chose (une valeur). L'ironie est l'appréciation méprisante de ce que l'on désapprouve véritablement, accompagnée d'un rire détaché – non sans amertume (totalement absente dans l'humour). Le rire sardonique est le degré le plus moqueur et narquois de cette ironie. Le sarcasme (du grec « décharnement ») est une ironie mordante, non sans malice.

L'humour n'a absolument rien perdu de sa valeur. L'ironie, le sarcasme — j'admets qu'ils font partie intégrante de la vie —, eux, le sont.

Selon Bettermann, l'évaluation aliénée, dans sa forme la plus aboutie, ne se rencontre que dans la psychose (ou « maladie mentale »). Nous connaissons tous le rire aliénant des aliénés.

**Note-- La tentation.** (99/101).

La rhétorique ne serait pas de la rhétorique si elle n'en parlait pas — du moins dans une remarque sur la séduction.

**Rue de la bibliothèque :**

-- L. Bellenger, *La persuasion*, Paris, 1985, 78/82 ( *La logique de la séduction* ) ;

-- J. Baudrillard, *Da la séduction*, Paris, 1979.

Le terme « séduction » a un double aspect :

**a.** passif : « J'ai été séduit » ;

**b.** entreprenant : « Il a essayé de la séduire ».

Nous proposons ici des Proverbes. (Le 'parakuptousa : littéralement : celui qui regarde de côté en se penchant)).

Le texte décrit, dans un style biblique (RH 12 : rh. stylistique), la séduction passive et active. Mais il contient également un récit (RH 31 : partie d'un traité) structuré. Il convient donc de prêter attention à cette structure narrative.

### **(UN). Introduction.**

« Mon fils, mets en pratique mes paroles ; garde mes préceptes dans ton cœur. Car si tu mets en œuvre mes préceptes, alors tu vivras ( *note* : ici au sens archaïque de « vie qui vient de Yahvé, Dieu ») (...).

Dis à la sagesse ( *note* : ici : **a.** la compréhension de la vie et de l'univers, **b.** qui reflète la compréhension divine) : « Tu es ma sœur ! » Intitule la sagesse « parente ». Ceci te protège d'une femme étrangère, d'une inconnue aux paroles séductrices.

### **(B). Moyen ('corpus').**

**I.** Voorknoop. -- Un jour, j'étais assis près de la fenêtre de ma maison, regardant à travers les barreaux. J'ai vu la scène de jeunes sages.

RE1400

J'ai vu – parmi ceux qu'on pourrait appeler « des enfants encore inexpérimentés » – un jeune homme sans « perspicacité » ( *Note* : ici au sens biblique). Il se faufille – dans la ruelle – jusqu'au coin où se tient « Elle » ( *Note* : la « parakuptousa ») ; il se dirige vers sa maison – au crépuscule, quand le jour décline, au cœur de la nuit et des ténèbres.

**II. Nœud.** – Regardez : une femme s'approche de lui, – vêtue comme une jeune fille, – le cœur trompeur. Quelle audace, quelle provocation ! Ses pieds, naturellement, ne peuvent plus rester chez elle ! On la voit tantôt dans la rue, tantôt sur les places ; elle monte la garde à chaque coin de rue. Regardez : elle l'a déjà conquis ; elle l'embrasse aussitôt. Sans vergogne, elle s'adresse à lui : « Il me fallait encore faire une offrande, accomplir mes vœux ; c'est pourquoi je suis venue te rencontrer. Après t'avoir cherché, je t'ai trouvé. J'ai recouvert mon lit de couvertures, de tissus brodés et égyptiens. Là où je me couche, j'ai répandu de la myrrhe, de l'aloès et de l'huile de cannelle. Viens donc : enivrés d'amour, vivons jusqu'au matin, laissons-nous aller à la passion ! De toute façon, je ne trouverai pas de mari chez moi : il est parti, pour un long voyage ! Et il a, de surcroît, emporté le sac de pièces. Il ne reviendra donc qu'à la pleine lune ! »

### **III. Point tournant** (point tournant).

Par la force de sa persuasion, elle le séduit ; par le doux charme de ses lèvres, elle l'envoûte. — En effet : sans tarder, il la suit, tel un bœuf mené à l'abattoir, tel un fou, les fers aux pieds, marchant vers sa chambre de torture, jusqu'à ce qu'une flèche lui transperce le foie. Ou encore tel un petit oiseau pris au piège d'un filet. Sans se rendre compte que sa vie ( au sens biblique du *terme* ) est en jeu.

### **(C) Conclusion**

Et maintenant, écoute-moi, mon fils ! Sois attentif à mes paroles ! – Que ton cœur ne se laisse pas entraîner vers la voie de ces femmes. Ne t'égare pas sur de tels chemins.

ont frappé de telles femmes de « mort » ( *note : au sens biblique de « perte de la vie divine » ; ils ont littéralement « décapité » les hommes les plus forts.*

Sa demeure est le chemin du « Sheol » ( *note : le mot biblique pour « monde souterrain »* ), la rampe qui mène au « royaume des morts ».

RE101

### **Explication.**

**(i)** Le texte est, véritablement, un traité biblique : la proposition est là (« si l'observance des préceptes, alors la « vie » ») Avec la preuve – dans le style biblique – au moyen du contre-modèle : si quelqu'un, comme le jeune homme trompé, ne remplit pas les préceptes (de la « vie »), alors il finit dans le royaume des morts.

**(ii)** Mais, afin de dramatiser la proposition, en particulier le contre-modèle (une méthode qu'Aristote a déjà rencontrée dans les théories d'un Zénon d'Élée (RH 25) – Achille, qui ne rattrape pas la tortue, comme illustration d'un théorème géométrique-ontologique), le proposant utilise une histoire qui dépeint de manière vivante le processus de tromperie (RH 12 : modelage).

Essayez donc, étudiant : vos enfants ne saisissent véritablement une proposition (abstraite) que lorsqu'elle est présentée de manière théâtralisée. Vraiment ? Or, tout traité offre des occasions de raconter des histoires, par exemple pour illustrer un événement, un processus ou une rencontre. Dans ce cas, essayez d'examiner consciemment la structure narrative – prononciation (récit introductif) / nœud / nœud (éventuellement) / ... / point culminant (récit conclusif) – et présentez-la clairement dans votre texte. Cela renforcera la pertinence de votre style.

### **Explication théorique.**

Il est clair que la « séductrice » joue sur le sens des valeurs – naïf ou émotionnellement empathique – de la personne séduite. – Or, il existe plusieurs théories de la séduction.

**(je)** J. Baudrillard (1929/2007), *De la séduction*, dit : si l'homme est de type narcissique, alors c'est un séducteur. C'est possible.

**(ii)** L. Binswanger (1881/1966 ; psychiatre) - connu comme le seul avec qui S. Freud a entretenu des relations amicales - nous donne une clé plus accessible : il distingue entre « prendre comme » (RH 68 : (réflexif) « comme » ; voir aussi RH 70) et « prendre avec ».

### **Appl. mod..**

La jeune fille prend le jeune homme pour un faible (séduisible) et, par conséquent, elle le prend – surtout – à son point faible. « Nous paraissions séduisibles parce que notre vulnérabilité est évidente pour notre prochain. » (Bellenger, oc., 79).

**Théorème :** si l'on séduit (activement), on entraîne avec soi. – Peut-être le narcissique perçoit-il mieux nos faiblesses.

RE102

### **Sciences de la vente** (marketing). (102/105)

C'est notamment au niveau des techniques de vente que réside toute l'importance.

### **Rue de la bibliothèque :**

-- L. Bellenger, *La persuasion*, Paris, 1985, 36/40 ( *Marketing et sophistique* ) ;

— P. Vervaeke, « Le professeur Ernst Dichter explore des territoires inexplorés de la vente », dans : *De Nieuwe Gids* (Gand), 18 mai 1962. La littérature est, bien entendu, extrêmement diversifiée. Néanmoins, un bref aperçu des techniques de vente s'impose d'un point de vue rhétorique. Nous sommes, après tout, tous des consommateurs et, à ce titre, des acheteurs.

### **Commercialisation,**

L'analyse de marché est l'analyse méthodique des opportunités de vente d'un produit (en partant du principe que, notamment dans une économie de marché libre comme l'économie occidentale, les conditions de vente restent

optimisées ou maintenues).

La publicité, les relations publiques (maintien du contact) et une gestion d'entreprise tournée vers l'avenir jouent un rôle à cet égard.

**Remarque** – Les directeurs d'école, par exemple, s'ils souhaitent procéder de manière « rationnelle », peuvent considérer et « orienter » (manipuler) le recrutement et la fidélisation des élèves de ce point de vue.

Au Ve siècle, en Grèce, les hommes d'affaires se faisaient instruire en rhétorique par des sophistes. De même, au XXe siècle, les dirigeants – notamment les hommes politiques – s'en remettent aux « analystes de marché », affirme Bellenger. Examinons donc brièvement le phénomène du « marché ».

### ***Un échantillon.***

P. Vervaeke, ac, affirme que — depuis des personnalités comme E. Dichter et Louis Chesking (Color Research Institute of America) — la « pub » (publicité) a été complètement transformée.

### ***UN -- Études de marché traditionnelles .***

La tâche a été résumée en six points essentiels (RH 75 : circonstances) : **1.** Quoi ? – **2.a.** Où ? **2.b.** Quand ? – **3.a.** Combien ? **3.b.** Comment ? – **4.** À qui ? (c.-à-d. à qui est vendu). À la lumière de ces points clés d'analyse, des informations sont recueillies concernant les opportunités de vente. Les perspectives géographiques et actuelles (respectivement futures) du marché en question, ses aspects économiques et sociaux, ainsi que les structures psychologiques à l'œuvre, sont examinés. Ces éléments sont étayés par des données factuelles, de préférence chiffrées.

### ***B.-- Le modèle marketing plus récent .***

Nous considérons cela comme un facteur majeur de changement. -- Le Dr E. Dichter (1907/...) était docteur en psychologie et freudien.

RE103

À Paris, à la Sorbonne, Dichter, originaire de Vienne, obtient une licence de philosophie et de lettres. En 1938, il s'installe aux États-Unis. Son idée maîtresse (Fouillée) : introduire la psychologie et la sociologie spécialisées comme sciences auxiliaires (RH 32) dans le domaine de la vente.

En 1946, il avait déjà ses adeptes à l'Institut de recherche motivationnelle. Dans les années soixante, il dominait le monde de la vente.

## ***Les faits et leur hypothèse.***

### **(a) Les faits.**

Nous citons une autre source, à savoir MA, « Le deuxième état du consommateur impulsif », dans : *De Linie* 07.02.1964.

Quelque temps auparavant, un libraire de la République fédérale d'Allemagne menait une expérience. – Objectif : tester une nouvelle technique de vente. – Moyens : il plaçait une gondole (panier suspendu ouvert contenant des articles exposés) à un endroit central de sa librairie. À l'intérieur, il disposait quelques ouvrages scientifiques coûteux.

Au-dessus de tout cela, il accroche une pancarte avec un avertissement : « Attention ! Ces livres sont difficiles à lire et nécessitent des connaissances supplémentaires. » (Comment ?).

**Résultat** : le lot de livres a été épuisé en quelques jours ; quelques semaines plus tard, une enquête importante était toujours en cours.

### ***Décision.***

**(i)** Portez une attention particulière à la méthode d'analyse circonstancielle de l'expérience (RH 76 : Quoi ? Où ? Quand ? Pourquoi ?). Elle pourra, à terme, constituer la structure de base de l'analyse et de la présentation de votre thèse. Notez cependant qu'une circonstance (« paramètre », facteur) n'a pas été explicitement mentionnée : « à qui ? ». Mais cela ressort clairement de la question « quoi ? » : il s'agissait d'ouvrages scientifiques, manifestement destinés à un public intellectuel.

**Conclusion** : Nous aussi, intellectuels et instruits, sommes « séduits » par des stimuli commodes et « manipulateurs », auxquels nous « répondons » (RH B7 : schéma stimulus/réponse). Ce ne sont donc pas seulement les masses, avec leur bon sens, qui sont « sans défense » face aux techniques perfides du « marketing ».

**(ii)** Ces contrats d'achat sont qualifiés d'« achats impulsifs ». Ce phénomène a fait l'objet de recherches approfondies. Ces analyses montrent que, dans de nombreux secteurs, l'achat planifié, réfléchi et « rationnel » représente un pourcentage nettement inférieur à celui de l'achat impulsif et « irrationnel ». L'achat « impulsif » se produit dans un « état de conscience modifié ».

RE104

**(b).-- L'explication** (« hypothèse »).

Il est évident que le libraire allemand a activement influencé le jugement de valeur au moment de la décision d'achat. Son « message » (« Achetez ces livres » ; RH 38) a « pénétré » (RH 11 : pour s'ancrer durablement). Et apparemment pas tant par des moyens « rationnels » et « conscients ». « Quelque chose » était à l'œuvre (RH 46 et suiv.), quelque chose de très suggestif même. Et : « Attention. Ces livres... » était un acte de langage (à forte connotation ; RH 47).

**Écoutons maintenant Ernst Dichter.**

L'« axiome » (le poète avait une formation en psychanalyse) stipulait : « si vous partez du principe que la plupart des transactions commerciales se déroulent de manière irrationnelle, alors vous mènerez une “recherche motivationnelle” sur les techniques de vente et obtiendrez immédiatement de meilleurs résultats en matière de ventes » :

**En effet:**

**(i)** Les sondeurs ordinaires ciblent le comportement conscient, -peut-être indirectement les facteurs inconscients qui contrôlent en partie (mais pas exclusivement) ce comportement.

**(ii)** La recherche sur les motivations de Dichter aborde les aspects psychologiques, sociologiques, voire psychiatriques (RH 44 : Moreno ; RH 50 : théorie ABC ; RH 99 : psychose). – Dichter distingue trois niveaux dans notre esprit :

**un. le niveau en question** , au sein duquel les gens, au moins en partie, raisonnent logiquement ;

**b. le niveau subconscient** ; dans lequel Dichter et al. situent la peur, l'envie, le sentiment de honte, — les préjugés de toutes sortes.

**App1. modèle**

Chrysler, le constructeur automobile, avait un jour demandé à Dichter son avis concernant une campagne de vente pour le modèle Plymouth.

**(i)** Les études de marché de Chrysler ont mené l'enquête suivante : « Pourquoi et comment 70 % des acheteurs de voitures achètent-ils un modèle de la même marque lorsqu'ils changent de voiture ? » Les réponses : « Parce que nous sommes satisfaits. »

**(ii)** Le poète répondit : « Nous devons pénétrer l'inconscient de ces acheteurs, chez qui la peur de l'inconnu les empêche de changer de marque.



» Le besoin de certitude est inhérent à tout individu. Il nous faut donc présenter la nouvelle marque proposée sur le marché, tout en soulignant son essence traditionnelle. D'où le slogan qui l'accompagne : « Cinq minutes suffisent pour vous familiariser avec cette nouvelle Plymouth. »

### **c. Le troisième niveau .**

Le poète va encore plus loin : il y a en chacun de nous un vide encore plus profond.

RE105

Il nomme cette couche « l'inconscient ». Selon Dichter, les processus psychiques, y compris les techniques de vente, puisent leurs principales « énergies motrices » dans cet inconscient. À ce niveau, nous sommes même absents de la conscience de nos actions. C'est là que se situent les réflexes véritablement conditionnés (pensons à la psychoréflexologie de Pavlov et von Bechterev, ou au béhaviorisme de Thorndike et Watson, qui expliquent tous les comportements par des réflexes, des réactions inconscientes à des stimuli).

Dans sa *Stratégie du désir*, Dichter considère donc notre culture comme une « civilisation psycho-économique ».

**Note :** Comme tout innovateur, Dichter a suscité des admirateurs fervents (RH 98 : type empathique) et des détracteurs acharnés (RH : type évaluateur). Parmi ces derniers figure Vance Packard (dans son ouvrage \* *The Status Seekers* \*, mais auparavant dans \**The Hidden Seducers* \*) : des individus comme Dichter transforment l'entreprise commerciale en un système de réflexes conditionnés, sans y intégrer de valeurs éthiques. Plus précisément : une telle « technique de vente diabolique » est-elle encore moralement justifiable ?

### **Journal d'éthique des affaires.**

Dans ce contexte, nous entendons par périodique (Dordrecht) la revue susmentionnée. – Une approche multidisciplinaire axée sur le thème « faire des affaires » et la problématique d'une « pratique des affaires responsable ». Par « affaires », la revue entend « tous les systèmes au sein desquels s'effectue l'échange de biens et de services ». Par « éthique » (théorie morale), elle entend « toute action humaine visant à préserver une vie digne ».

*Marché noir .*

R. Sedillot, *Histoire des marchés noirs*, Paris, 1984, nous offre l'occasion de voir un mécanisme de marché sui generis.

Le livre défend la thèse suivante : « si  
(i) une réglementation gouvernementale excessive et/ou  
(ii) un degré de rareté trop élevé (biens, services, -- par exemple pénurie alimentaire, pénurie de devises étrangères), que le « marché noir ».

Le « marché noir » est défini comme : « les opérations de marché dans la mesure où celles-ci

- (i) en dehors des voies reconnues et
- (ii) se déroulent à la limite de la légalité ».

Contre-modèle : « Abolissons les règles et les lois et veillons à ce qu'il n'y ait pas de pénurie excessive, et soudain, il n'y a plus de marché noir :

La période de la Prohibition aux États-Unis (1919/1933) a donné naissance au terme « marché noir » dans le langage courant.

RE106

### **7. La théorie de la description. (106/121)**

RH 58 nous avons vu ce qu'était la représentation de l'existence (existence réelle)

et l'essence (la manière d'être), les lieux communs par excellence, c'est.

RH 60/65 nous a montré ce que devient un traité lorsqu'on ne présente pas (suffisamment) les faits (c'est-à-dire les données, l'existence et l'essence) à partir de simples observations. Le traité de Mead fut donc falsifié des années plus tard par un certain Freeman (RH 64 et suiv.), pris en défaut par des erreurs d'observation et d'interprétation, ou plutôt par des lacunes.

Enfin, RH 76 nous a montré comment les circonstances (c'est-à-dire la « situation ») affinent encore la représentation de l'existence et de l'essence (RH 102 et suivants nous en ont donné un petit exemple marketing).

Enfin, et surtout : le jugement de valeur, qui imprègne généralement, voire s'exprime explicitement dans le texte même de tout traité digne de ce nom, ne peut être valable que si, avant tout, une représentation des données (encore une fois : existence + essence + (de préférence) circonstances) est disponible (RH 76). – Dans ce contexte, le chapitre sur la description devient compréhensible.

### **Rue de la bibliothèque :**

- *Poétique* 65 (fév. 1986) : Raconter/représenter/ décrire ;
- C. Ginzburg, *Ekphrasis and Quotation* , dans : *Tijdschr.v.Filosofie* 50 (1988) : 1 (mars), 3/19 ;

-- E. Zola, *De la description*, dans : *Le roman expérimental* (1880), dans : *Œuvres complètes*, x, Cercle du livre précieux, 1968 ; -- Ph. Hamon, *Qu'est-ce qu'une description ?* dans : *Poétique* 12 ;

-- J. Ricardou, *L'ordre des choses ou une expérience de la description méthodique*, dans *Pratiques* (Metz), numéro spécial, 75/84 ;

### **Œuvres plus traditionnelles :**

-- C. Lefèvre, *La composition littéraire*, Bruxelles, 1963-3, 300/322 ( *La description* ) ;

-- J. Gob, *Précis de littérature française*, Bruxelles, 1947, 151/154 ( *La description* ).

-- Aussi : Alain Robbe-Grillet, *Temps et description dans le récit d'aujourd'hui*, dans : *Pour un nouveau roman*, dans : *Idées* (Paris) 45.

### **L'origine.**

Selon R. Barthes, *L'av. sém.*, 148s., l'origine de l'ekphrasis' (RH 29) est ce qu'on appelle « a digressio (en grec : par.ek.basis) — aussi : 'excursus', élaboration.

Dans les œuvres poétiques, rhétoriques (au sens strict) et scientifiques-philosophiques, on s'écartait du thème « réel » ou on « développait » un thème « secondaire » (une « exemplification » ou un « exemple », une réfutation d'une objection, voire une sorte de traité autonome).

RE107

### **La définition.**

Il serait préférable de partir de la définition (RH 79v.). Car, considérée dans son essence, une définition (détermination de l'essence) est un type de description, à savoir la description la plus concise possible de ce qui est concerné, bien que considérée selon sa « distinguabilité » (pouvoir discriminant ou « forme de l'essence » (« forma »)).

Quiconque « décrit » au sens actuel du terme ne fait rien d'autre que fournir une définition exhaustive. De ce point de vue, les « définitions » de la description deviennent compréhensibles et, surtout, perfectibles. Par exemple : « La description est la représentation littérale, (...), détaillée d'un fait perceptible par les sens. » (C. Lefèvre, oc., 300). Supprimez « détaillé », « sensoriellement », voire « perceptible », et la définition devient générale, c'est-à-dire une définition juste. L'auteur propose alors précisément un type de description. Après tout, on peut aussi décrire un fait imaginaire, non « perceptible ». Pourquoi ? Parce qu'on peut tout décrire, c'est-à-dire tout représenter.

**Remarque :** On peut toutefois distinguer trois divisions dans l'acte descriptif :

- (i) celui qui représente (le sujet),
- (ii) ce qui est représenté (dans la description) et
- (iii) la représentation ou la description elle-même.

**Sans ambiguïté.**

D'un point de vue herméneutique (RH 49), il convient d'insister sur une caractéristique essentielle : la limitation à l'objet. Représenter ce qui est factuel, et ce qu'il est réellement, avec ou sans circonstances, sous forme d'œuvre descriptive, revient à répondre à un donné unique de manière unique et non ambiguë.

**Remarque :** Ceci n'exclut pas la possibilité de différentes perspectives descriptives. Ainsi, le phénoménologue husserlien décrira le sujet étudié comme un individu, attentif à ce qu'il souhaite représenter. De même, le marxiste authentique cherchera à décrire – aussi objectivement que possible – du point de vue de la lutte des classes. Quant au positiviste, il souhaite décrire de la même manière – « aussi objectivement et factuellement que possible » – tout en restant vérifiable par d'autres universitaires.

Le résultat variera, bien sûr. Mais cela n'empêche pas l'objectivité essentielle et minimale (c'est-à-dire l'absence d'ambiguïté) de tout type de description.

RE108

**Remarque :** L'absence d'ambiguïté évoquée peut également être comprise d'une autre manière, liée à l'objet : C. Ansotte, *Traité pratique de rédaction et d'élocution*, Dour, 1910, 61, voit deux variantes :

**(un) La totalité** (au sens psychologique de la Gestalt) est représentée comme une totalité en subordonnant le choix des détails ( *note* : circonstances) à l'impression générale. Cette « totalité », après tout, donne à la description son unité (cohésion) ;

**(b) La variation dans le détail** enrichit l'unité grâce à la diversité ; surtout, les impressions partielles – comme le dit Ansotte – de préférence originales et nouvelles, « peignent puissamment le donné, en font ressortir les traits caractéristiques, – en un mot : le font “voir” ». – En termes grecs anciens : les détails représentent la multiplicité. – Ainsi, unité (cohésion) et multiplicité

(variété) sont indissociables.

**Note** -- G.J. Warnock, « Qualités », dans : *Enc. Britannica*, Chicago, 1967, 18, 914/916, indique que le terme « poiotès » a été forgé par Platon et latinisé par Cicéron (RH 16, 28) sous la forme « qualitas » (qualité). Cf. *Théétète* 182a .

**1.** Le terme « propriété » désigne tout ce qui rend un élément distinctif des autres (caractéristique, particularité, caractère unique). Dans ce sens, il renvoie à tout ce qui peut être attribué à un élément dans une description.

**Conclusion :** dans ce sens platonicien, on peut dire que « décrire » signifie saisir par les mots les « propriétés » de quelque chose.

**Remarque :** Contrairement à l'usage logistique, qui oppose « propriété » et « relation », l'usage platonicien considère qu'une caractéristique (« propriété ») entretient une relation avec une autre. « La Terre est plus grande que la Lune » représente une « propriété » de la Terre (et, par conséquent, de la Lune, qui est alors qualifiée de « plus petite que »). « Liesje est la fille d'Hendrik » représente une « propriété » – une « propriété relationnelle » – de Liesje (et, par conséquent, d'Hendrik, qui est le « père de » Liesje).

**2.** Le terme platonicien « propriété » signifie également, selon Warnock, propriété-valeur. Deux types de vêtements, par exemple, possèdent des propriétés différentes (au sens indiqué ci-dessus). Mais même s'ils ne diffèrent pas (un même tissu, par exemple), ils peuvent présenter une différence de valeur.

**Conclusion :** le terme « propriété » (platonicien) est très large.

RE108.1.

### **Modèle d'application**

Imaginez ceci : votre professeur vous demande de rédiger une thèse intitulée « Caractéristiques de Rousseau ». « Caractéristiques » désigne ici un type de description.

**Rue de la bibliothèque :** O. Willmann, *Abriss d. Phil.*, 34 ans, 153f..

**(1)** — Selon Willmann, « caractériser » quelque chose (chose, personne) implique que l'on

**(i)** représenter (« décrire ») l'essentiel (l'élément essentiel qui le distingue du reste),

**(ii)** en omettant l'irréel. -- Dans notre usage actuel, on peut également

utiliser le terme « caractériser » pour cela.

**(2).-- La structure** . Willmann prend « Les caractéristiques d'une personnalité » comme exemple. Cela inclut :

**a.1 . La description du point de vue** (« prosopo.pee », RH 29) répond à la question : « À quoi ressemble quelqu'un ? ». Concrètement, il s'agit du point de vue de la description du comportement (« béhaviorisme »).

**a.2 . Le positionnement social** , qui confère à un individu une place dans la société (situation), implique d'indiquer un statut (position sociale), une profession, etc. Le terme « perspective » est ici employé au sens sociologique, et non physique. – En termes dilthéens, il s'agirait d'une description « scientifique » (« Scientistiek » ; RH 91), qui s'en tient à ce que chacun peut percevoir par les sens. – La perspective : celle d'un individu au sein d'un ensemble social.

**B. La description de l'intériorité** (« etho.pee », RH 29)

Elle répond à la question : « Quel type de personne (âme, esprit, caractère et tempérament) est un individu ? ». Ce point de vue noologique (car, pour Willmann, « personne » est synonyme d'intellect/raison, de disposition et de volonté (RH 54), d'« esprit » – ce qui est abordé en noologie, l'analyse de l'esprit) se concrétise dans la méthode de compréhension dilthéienne (RH 49, 91), qui, par cette perspective, tente de pénétrer l'« âme » (la personnalité).

**Note :** Willmann, *ibid.*, note que, dans la caractérisation, plus d'un point de vue est possible.

**(1).-- L'idéalisation.**

Aristote, dans sa Poétique (chapitre XV), affirme par exemple que les « bons » peintres (c'est-à-dire ceux qui recherchent l'idéal dans la dure réalité) rendent les traits caractéristiques d'une chose, mais que, malgré toute leur fidélité à l'objet, « ils le représentent avec plus de beauté ». Selon Aristote, un écrivain qui dépeint des défauts de tempérament et de caractère doit néanmoins représenter ses personnages d'une manière noble.

RE109

**(2).-- Naturalisme.**

Si l'idéalisation représente une réalité purifiée et élevée à un plan supérieur (ce que les Grecs anciens désignent par le terme de « catharsis »), le naturalisme vise à représenter cette même réalité, non purifiée, non élevée à un plan supérieur – dégradée si nécessaire. L'approche naturaliste perçoit

l'idéalisation comme une fuite face à la dure réalité, qui recèle une part de vérité, mais qui dégénère, certainement aujourd'hui, en misérabilisme (ce que les Allemands appellent « Elendmalerei », peinture de la misère).

Ce que P. Ricoeur (RH 49) a un jour qualifié de « trois matérialistes critiques » — K. Marx (misère économique-sociale), Fr. Nietzsche (misère culturelle), S. Freud (misère psychologique profonde) — peut servir d'exemple de cette description « dégradante ».

La lecture exclusive de ces trois auteurs ne saurait échapper à une vision unilatérale de la nature humaine. On pourrait les classer dans ce que Bettermann appelait la « critique intellectualiste » (RH 98) ou même dans la catégorie de l'« évaluation ironique et sarcastique » (RH 98).

**Note :** Nikolaï Gogoli (1809/1852 ; romancier russe) présente un mélange rare d'idéalisation et de représentation dégradante, que Leo Kobbilinsky-Ellis a un jour qualifié de « rire larmoyant » de Gogoli : en tant que platonicien chrétien, Gogoli vivait selon les idées élevées et idéalisantes de Dieu, mais en tant qu'« écrivain réaliste », il était confronté si brutalement à la société russe dégradée de son époque que, pensant à l'idéal, il pleurait (les lacunes des plans de Dieu pour l'humanité)... tandis que, regardant les caricatures de ces idées de Dieu, il ne pouvait s'empêcher de rire amèrement.

### **Modèle applicable** (109/112)

L'union de la description de l'apparence et de l'intérieur est traditionnellement appelée, outre « caractéristique », également « portrait ».

Nous allons maintenant vous en donner un petit exemple. Mais de manière à ce que vous vous familiarisiez simultanément avec un type de description appelé « tableau ».

Dans le genre général du « tableau », on situe généralement l'hypotypose. Le terme grec « hupotuposis » signifie

**(i)** esquisse, mais aussi

**(ii)** croquis réaliste.

La caractéristique (« propriété » en termes platoniciens) par excellence de l'hypotypose est – ce que les Latins appellent – « evidentia », se placer soi-même devant ses yeux, – « vous situant au milieu de cela ».

RE110

**1.** Une « hypotypographie picturale » bien connue des jeunes d'aujourd'hui est le célèbre « J'ai un rêve » de Martin Luther King (1929/1968).

Plus banal, mais toujours « hypotypotique », l'homme ordinaire dit : « Je peux déjà m'imaginer vivre cela ! » Ou l'étudiant : « Je peux déjà m'imaginer réussir ! »

Nicolas Boileau-Despréaux (1636/1711) décrit, de manière hypothétique, l'atmosphère du temps des « rois paresseux » : « Quatre bœufs, lents et réguliers, // Marchaient dans Paris, le monarque indolent ». Le temps des rois « paresseux » partageait tellement avec la paresse des hauts seigneurs que les bœufs, lents par nature, en étaient le symbole.

## **2. Marcia, la fille de la nuit** (110/111).

Elle a un petit côté félin. Sombre et mystérieuse... Comme beaucoup de chats, Marcia n'est active que la nuit. C'est dans les heures qui suivent la tombée de la nuit qu'elle se sent vraiment chez elle.

« Même adolescente – et cela lui revient encore en mémoire, maintenant qu'elle a 21 ans – j'étais de celles qui se réfugiaient la nuit. » Ce n'est donc que depuis qu'elle travaille comme serveuse dans un bar d'un club huppé londonien que la nuit est devenue son élément. « À la grande tristesse de ma mère surtout, qui était rongée d'inquiétude, jusqu'à ce que, minuit passé, je refasse surface. Ce qui, à chaque fois, me faisait promettre de changer de vie. »

Pourtant, cette mer de lumière qu'est la grande ville m'attirait sans cesse – « magnétiquement », dit Marcia (RH 46 : suggestion ; « effet psychodynamique ») – et me tenait sous son emprise. Là où les enseignes lumineuses des lieux de divertissement, des clubs, des bars et des discothèques transformaient la nuit en jour, là, pour moi, se trouvait la « vraie vie ». Je ne pouvais plus rester tranquillement chez moi une fois que j'ai réalisé que, « dehors », les gens riaient, buvaient, vivaient et s'adonnaient à l'érotisme.

Entre le lever et le coucher du soleil, le travail, la poursuite effrénée, le stress, la quête de carrière et de succès, les moyens de subsistance et l'argent déterminent le cours du temps.

Mais soudain, les bureaux et les commerces ferment. Et les portes des salles de spectacle et des lieux de divertissement s'ouvrent.

RE111

Mais la principale raison pour laquelle je me cache la nuit tient peut-être au fait que j'ai grandi dans un quartier pauvre et pitoyablement laid de Londres, où — pour être honnête — la vie pendant la journée n'était pas un spectacle réjouissant.



De plus, mes parents se sont séparés après une dispute et il n'était pas question de ce qu'on appelle une « vie de famille harmonieuse » (Frech (Frankf.ac), 7,51).

**Note** – Comme on peut le constater : RH 72v. (analyse de fiction) fournit un aperçu initial.

**a.** Impression principale : « misère » au milieu du « glamour » (= charme sexuel enchanteur) ;

**b** . structure : la comparaison avec la vie des chats domine la représentation ;

**c** . Au lieu de décrire de loin ce que les Latins appelaient « évidence », l'auteur de cette œuvre littéraire nous plonge au cœur de ce qu'il souhaite dépeindre.

Étudiant, si vous le pouvez, essayez soit de rédiger vous-même quelque chose comme ça, soit de trouver un tel texte de description, par exemple pour étayer la thèse que vous défendez.

Remarque : l'élément « voir la description » concernant la serveuse est manquant. « Pourquoi ? »

**(i)** La nature de la feuille Frech dit déjà d'elle-même (RH 82 : argument) ce que la pièce peut contenir.

**(ii)** En la situant dans une boîte de nuit, son apparence (avis personnel, on parle plutôt de « look ») parle d'elle-même. Il est donc inutile de la décrire.

### **Modèle d'application.** -- (111-112)



Avant de lire la suite, observez attentivement la photo qui accompagne ce texte. Comparez ensuite votre impression avec ce que représente le portrait.

*B. Heimo, Lolita ( Une femme peut en cacher une autre ), dans : Genève Accueil Informations , N° 566 (12.09.1985) 97r « Pour Lolita Moreno, depuis son élection comme Miss Suisse, le temps a passé très vite.*

RE112

Entre-temps, elle a prouvé qu'une Miss peut non seulement avoir de belles jambes, mais aussi une tête pleine de projets (...).

L'égyptologie ( *étude* de la culture égyptienne) – elle oublie aussitôt toutes ses études universitaires. Une carrière de mannequin ne la satisfait pas.

À l'inverse, notre ancienne « plus belle femme de Suisse » a des ambitions : elle se lance dans le monde des affaires – dans une entreprise de vêtements, une agence de promotion (spectacles, sports) ; elle est actuellement l'image de marque – et de façon assez marquante – de Telecinema ( une chaîne de télévision). (... )

En jeans et t-shirts, Lolita Moreno reste aussi spontanée et simple qu'avant. Elle ne renie cependant pas le titre de reine de beauté qui a fait sa renommée. Parallèlement, elle est consciente que l'étiquette de « Miss Suisse » lui collera à la peau pendant longtemps. « Les gens ont un cliché en tête : pour eux, je suis "Miss Suisse" – donc je ne peux pas faire quoi que ce soit de sérieux. » (...)

Lolita Moreno a de nombreuses activités et est sollicitée de toutes parts. Pourtant, elle rayonne de sourire et de bonne humeur. « Parfois, j'ai du mal à suivre. J'ai besoin de beaucoup de sommeil. Mais se plaindre, il ne faut pas trop le faire. Je suis désormais convaincue que nous possédons tous des énergies cachées : je n'aurais jamais cru, auparavant, pouvoir tout gérer. » (...)

**Remarque :** L'apparence, ou plutôt l'« imago », qu'une personne dégage aux yeux (superficiels) d'autrui peut suggérer le contraire de ce que révèle la méthode « *verstehende* » (compréhension globale) (RH 49, 109), qui s'appuie sur les apparences. Or, cette approche s'acquiert par le contact direct, par l'observation participante, en observant les personnes au travail, au cœur de leurs activités. Étudiant, sachez que ce type d'approche peut s'avérer déterminant pour la force de persuasion de votre mémoire.

**Note :** Ce que Willmann appelle « caractéristique » et d'autres, pour la plupart, « portrait », se retrouve déjà — déterminé par le contexte historique — dans la rosophique allemande (RH 28 et suiv.), notamment dans l'éloge («

enkomion »).

Outre le jugement de valeur très explicite (éloge), ce type de texte se caractérise par deux parties :

- a. vue et
- b. description de l'intériorité

RE113

### **Le parallèle : (113/115)**

Nous avons déjà rencontré ce type de texte – très brièvement, RH 29.

La « sunkrisis », comparatio, comparaison, contient au moins deux faits qui sont confrontés l'un à l'autre de telle sorte que la similitude et la différence (c'est-à-dire l'« analogie ») – toutes deux avec une égale justification – sont révélées.

Le parallèle, au sens strict, consiste à décrire plus d'un sujet, afin de les opposer les uns aux autres.

### **Modèle d'application**

Nous prenons comme base de notre paradigme *Et. Barilier, Les petits camarades*, Paris, 1987.

La première partie de l'ouvrage dévoile le portrait de Raymond Aron (1905-1983), penseur libéral, et celui de Jean-Paul Sartre (1905-1980), penseur de gauche. Bien que Barilier soit favorable à Aron, son attention se porte ensuite avec insistance sur Sartre.

Pour mieux comprendre ces deux « chiffres », il faut disposer de suffisamment d'« informations de base ».

**Au fait :** souvenez-vous bien du système « figure/arrière-plan ». Plus précisément : ici, les « figures » sont Aron et surtout Sartre, mais l'« arrière-plan » des deux est en grande partie identique.

**1.** Tous deux sont nés la même année. Ils se sont rencontrés à l'École normale supérieure (1924/1928). Et, tous deux très attachés à la liberté, ils sont devenus amis.

**2.** Durant la Première Guerre mondiale (1940-1945), Aron partit pour l'Angleterre et, comme de nombreux Français, se plaça sous l'autorité du général Charles de Gaulle (1850-1970). À Londres, il devint rédacteur en chef de *La France Libre*. D'une grande intégrité intellectuelle, Aron se vit finalement contraint de prendre ses distances avec son supérieur : il l'accusa de prétendre représenter uniquement « la France légitime ».

**3.** InEn 1946, une rupture définitive survient entre Aron et Sartre, due à des divergences de vues profondes concernant la « gauche ».

**(i)** Aron était, dans une certaine mesure, de gauche. Mais il ne pouvait tolérer que ce qui se présentait comme « gauche » se réduise à une rhétorique creuse.

**(ii)a.** Les critiques d'Aron ne visaient pas tant les communistes eux-mêmes. De plus, ils évitaient systématiquement toute discussion avec ce qu'ils appelaient avec mépris les « penseurs bourgeois ».

**(ii)b.** En France notamment, on comptait de nombreux intellectuels – que l'on appelait alors « progressistes ». Ceux-ci dénonçaient sans pitié tous les défauts des démocraties libérales occidentales, au nom de slogans tels que « Gauche », « Révolution », « Prolétariat ».

RE114

Ceci, -- alors qu'elle

**a.** se livraient à une « politique grossière » et **b.** au moyen d'« arguments » sophistiqués, tentaient soit de dissimuler, soit de rationaliser les crimes les plus graves du communisme établi.

**4.** Aron a vu, par exemple, comment son « ami » Sartre et l'existentialiste de gauche Maurice Merleau-Ponty (1908/1961) sont devenus des intellectuels pro-communistes. – En 1955, son ouvrage \* *L'opium des intellectuels* \* est publié , dans lequel il dénonce la rhétorique creuse des « progressistes », avec des arguments irréfutables.

*Ch. Widmer, Projecteur sur le cas de Jean-Paul Sartre , dans : Journal de Genève , 18.04.1987, décrit comme suit l'évolution ultérieure de la mentalité en France.*

**A.** « De 1968 ( note : année de la révolte de Mai de la Nouvelle Gauche) à 1980, Sartre et Aron sont associés aux impressions visuelles suivantes (RH 112). Aron devient rigide, perçu comme « réactionnaire », rabat-joie, comme quelqu'un de vieux avant même d'avoir commencé à vivre. »

Sartre se fige en un fervent partisan du «libertarianisme», quelqu'un qui reste jeune jusqu'à un âge avancé.

Heureusement, on se remet peu à peu de cette dichotomie simpliste. De plus, la situation évolue. « On » admet désormais qu'Aron est « un homme méritant » — nous dirions plutôt qu'on exagère dans le sens inverse. Sartre, quant à lui, est la cible de critiques souvent dévastatrices, tant sur son œuvre

littéraire que sur sa pensée.

**B.** Widmer conclut en résumant. S'appuyant sur les données fournies par Bernier, il affirme, en résumé, ce qui suit.

**(i)** Aron représente magistralement les caractéristiques de l'intellectuel professionnel : le sens de la mesure, une méthode rationnelle (bien qu'Aron soit conscient de ses limites), le souci de rendre ses propres propositions vérifiables par la recherche, sans jamais oublier que les données, en particulier les données politiques, sont très complexes, et refusant de sacrifier la vérité objective à de soi-disant « urgences ».

**Note** – Étudiant, ces caractéristiques sont toutes celles que possède par excellence un traité solide.

**(ii)** Sartre, en revanche, voulait avant tout se faire remarquer afin de pouvoir se consacrer à des ouvrages et articles « philosophiques ». En écrivant des pièces de théâtre et des romans. Et de fait : Sartre est et demeure encore aujourd'hui un psychologue parfois brillant, un romancier magistral, notamment de « romans à thèse » (romans intégrant une thèse défendue), et de pièces de théâtre engagées qui dépeignent des réalités « prises au vif ».

RE115

Depuis vingt ans, Sartre domine la scène politique : il est largement lu, commenté et traduit. « Certains n'en sont toujours pas remis », constate Widmer.

Mais les propositions que Sartre défend, il les « proclama pour la publicité plutôt que de les vérifier ». C'est ce que Widmer interprète au sens littéral : « Sartre s'arrogea aussitôt le "droit" de faire fi des données réelles ainsi que des sciences qui décrivent cette réalité de manière rigoureusement méthodique. »

***Le traité de Barilier,***

***Le problème*** (RH 66). -- Comme nous l'avons vu, le problème se décompose en deux aspects.

***UN.-- Le donné .***

Deux personnes du même âge, camarades de classe, épris de liberté et luttant pour la sauvegarde de l'homme — en tant que « sujet » agissant librement (terme désignant, notamment en France, l'aspect autonome qui est en chacun de nous) — ont pourtant emprunté des chemins opposés (que nous avons brièvement expliqués plus haut à titre d'informations générales).

## **B.-- La demande .**

L'explication de ce fait est intrigante, notamment en ce qui concerne Sartre et Barilier, partisan d'Aron.

**Remarque :** Ce n'est pas le lieu d'aborder le reste de l'ouvrage. Néanmoins, voici ce qui suit. Concernant Sartre, Barilier envisage deux hypothèses.

### **un. L'hypothèse psychologique.**

Si l'on place au premier plan les années d'enfance de Sartre (surtout), alors on comprend son désir libertaire de liberté.

### **b. L'hypothèse de la créativité.**

Si l'on privilégie le fait que Sartre soit un artiste (figure littéraire) plutôt qu'un « penseur », alors on comprend son succès.

Mais – comme l'écrit Barilier – cela implique qu'il ne faut jamais prendre les textes de Sartre au pied de la lettre. La raison en est que, pour lui, il ne s'agissait pas d'être radicalement objectif ; il voulait être un écrivain qui enrichit le monde par son œuvre et qui, de ce fait, s'inscrit pleinement dans le présent.

**Note :** Ce que confirme J. Parain-Vial, *\*Tendances nouvelles de la philosophie\**, \*Le Centurion\*, 1978, 61e pp., l'auteur classe Sartre parmi les « Sophistes » sans sourcilier (RH 25 (Gorgias) ; 26 (Protagoras)).

RE116

### **La « topographie » (description du paysage) ( 116/119).**

N'allez pas croire un seul instant que la rhétorique traditionnelle ne s'étendait pas non plus au-delà de l'homme. Non pas qu'elle ait développé le sens du paysage (naturel) que le romantisme, par exemple, a découvert. Loin de là. Et pourtant. La rhétorique classique avait un terme : la « topographie » (« topos » signifiant « lieu », au sens d'« espace dans lequel se situe un thème »).

### **Modèle d'application**

**(I)** Nous commençons par ce que Pierre Fontanier ( *Les figures du discours* , Paris, 1977) appelle une « chronographie » : il ne s'agit pas d'un « récit », mais de la description d'une période de temps courte ou longue. On décrit un événement (en ce sens, la chronographie comporte une dimension narrative), mais on s'attache à l'« accumulation » des circonstances (RH 76, 83, 90, 106), dont la confluence contribue à déterminer l'événement.

Aurora Bertrana, *Fenua Tahiti ( Vision de Polynésie )*, Neuchâtel/Paris, 1943, 106s. (Huhaine, l'une des îles), nous donne une « chronologie ».

« (...) Nous pénétrons profondément dans la jungle (...). Entre les hautes branches, on aperçoit un rayon du bleu pur du ciel. La forêt est baignée par les rayons d'un soleil ardent. L'air est rare ici. La chaleur est véritablement suffocante. »

Dans le silence absolu de cette nature, tout résonne avec plus d'intensité et marque profondément l'esprit. Les plus infimes sons, le bourdonnement de milliers d'insectes, le chant d'un oiseau, le craquement d'une branche... Un enchevêtrement inextricable de branches et de troncs nous enveloppe : nous sommes, littéralement, les « prisonniers » de cette nature sauvage et intacte.

À un moment donné, la chaleur devient vraiment insupportable : nous nous arrêtons. Notre respiration est rapide, notre cœur bat la chamade. Aussitôt, les moustiques nous assaillent, s'accrochant à nos bras, nos jambes et à ma nuque dénudée. Un instant plus tard, notre peau, déjà brûlée par l'air marin, est couverte de centaines de points noirs. Alors, nous luttons, balançant nos bras et nos jambes d'avant en arrière, faisant des bonds, nous déplaçant avec agilité dans tous les sens.

Résultat : des cadavres de petits insectes jonchaient notre peau et notre sang, devenu le leur, la recouvrait entièrement. – Moi, abasourdi, épuisé, je pensais : « Quelle vermine ! Ils n'ont jamais vu d'humains. Pourquoi donc se jettent-ils sur nous exactement comme nos semblables « civilisés » ? »

RE117

**(II)** La « rhétorique » traditionnelle avait le « locus amoenus » commun, résidence de plaisir.

Si nous étendons cette fantaisie à l'époque actuelle, nous rencontrons, par exemple, Christine Brooke-Rose, *A Rhetoric of the Unreal ( Studies in Narrative and Structure, Especially of the Fantastic )*, Cambridge, 1983.

Dans l'esprit des formalistes russes et du structuralisme qui en est issu (RH 35), l'auteur analyse la distinction « réel/irréel » telle qu'elle apparaît dans la prose narrative ( *Tolkien, Le Seigneur des anneaux* ; *Vonnegut/McElroy, récits de « science-fiction »* ; le Nouveau Roman français (par exemple *Robbe-Grillet, Nathalie Sarraute* ) ; la « métafiction » plus récente).

Elle reprend la classification de Tzvetan Todorov (RH 69), qui distingue « l'inquiétante étrangeté » et « le merveilleux » au sein du fantastique. Mais attention : la science-fiction, par exemple, englobe le fantastique fortement mêlé à une forme de « réalisme ».

C'est dans cette atmosphère que nous situons, par exemple, l'œuvre d'*Ernst Jünger* (1895/1998), connu pour son *\*Der Arbeiter\** (1931) et le réalisme magique qui y est présenté.

Inévitablement, vous, étudiant, serez confronté à cette question. Les enfants que vous côtoyez quotidiennement vivent encore, dans une large mesure, dans un monde imaginaire. Ce qui... n'est absolument pas un monde irréel. Au contraire : lorsqu'un enfant, surtout avant l'âge de douze ans, est dépourvu d'un tel monde imaginaire, il y a un problème. Il suffit de le constater. Mais sans préjugés (RH 59 : l'existence réelle comme « lemme »). Ainsi, il arrive qu'un enfant « voie » des « figures à tête et pieds » (dans son imagination), ou, comme *Frederik Van Eeden* (RH 41 ; *De kleine Johannes* ), « voie » des « esprits de la nature » – et affirme avec conviction que cette « vision » n'est pas une erreur.

### ***L'idylle romantique.***

Nous l'avons déjà constaté, RH 63 : l'homme occidental – du moins en partie – porte en lui le romantisme. D'où ce petit exemple, qui pourrait s'avérer utile pour votre mémoire de fin d'études, étudiant.

*Stevens W. Mosher, Voyage en Chine interdite* , New York/Londres, 1985, p. 42 et suivantes (dans le sud de la Chine, dans la province du Guangxi, à l'ouest de Guangzhou).

**1.** Ici, les hameaux étaient plus disséminés dans ce paysage profondément découpé, et les routes nous y menaient rarement. Mais, à un endroit où la route faisait un virage soudain, j'ai deviné un village, bien en contrebas, niché dans le méandre d'un torrent impétueux. Un petit coin de paradis, à l'abri des regards.

RE118

(...). Enclavé, le village semblait exister en vase clos, un monde magique et enchanteur composé d'une vingtaine de maisons robustes construites en briques séchées au soleil (adobe). Nous n'étions qu'à une trentaine de kilomètres de Wuzhou, mais nous avions l'impression d'être très loin dans le temps et dans l'espace.



Seuls les fils du réseau électrique, tendus le long du fleuve, témoignaient du siècle dans lequel nous vivions. Le reste semblait une fenêtre ouverte sur un passé lointain. – Le paysage était un véritable festival de couleurs. Dans le bleu pâle du ciel, un cumulus d'un blanc éclatant se dressait, dérivant lentement.

Dans une douce foule bleu-vert, les montagnes s'estompaient, le groupe d'affiches dépassant la rivière qui serpentait, vert mer, autour des pentes du jardin. Des champs de canne à sucre aux tiges violettes, mêlés à des épis de céréales d'un vert éclatant, formaient un damier au centre duquel se déployait un gigantesque carré rouge et jaune ocre : le village. Des gens au visage brun noisette, vêtus de noir, s'y déplaçaient lentement, tels des figurines paysannes en céramique.

Le paysage tout entier était d'une splendeur envoûtante, inspirant une profonde sérénité. C'était l'endroit idéal pour vivre pleinement la parabole de l'existence humaine – naissance, fiançailles, accouchement, éducation des enfants, vieillesse, mort – dans l'atmosphère paisible d'un petit village. Naturellement, on succombait au charme de cette solitude bleu-vert de l'est du Guangxi (...).

**2.** Ce qui, de l'endroit où je me trouvais, me paraissait un chef-d'œuvre de forme, de composition et de couleur, allait sans aucun doute prendre une tout autre allure une fois à l'intérieur du village. Cette constatation pragmatique me ramena à la réalité, dans laquelle ce village ne serait finalement qu'un village comme un autre.

Et pourtant : pendant un certain temps, j'avais perçu le village comme plongé dans une tranquillité absolue, une qualité qui — bien que je sache qu'il s'agissait d'une illusion — continuait de me fasciner.

Une « mise en scène » – le concept romantique d'« idylle » – m'avait distraite. S'évader, par le rêve, dans une vie de simplicité rurale au sein d'une communauté fermée constitue une part importante de l'imaginaire de l'humanité occidentale contemporaine.

RE119

J.-J. Rousseau (RH 63), qui vivait dans une Europe paysanne, ennoblit les « sauvages » tout en méditant sur la réalité hobbesienne et brutale de la vie tribale. ( *Note : Thomas Hobbes (1588/1679 ; penseur rationnel des Lumières,*

connu pour son *Léviathan* (1651 (une image d'une sorte d'État policier)).

L'homme occidental, vivant dans la fournaise oppressante de l'ère de l'électronique, voit la vie rurale « romantiquement », du moins de loin, tout en oubliant ou en occultant le fait que le soi-disant « homme de la nature » est souvent piégé dans la pauvreté, poussé par le travail et miné par la maladie (...).

L'apparente solitude de ce village était trompeuse, une ruse liée à sa situation géographique. Des unités de l'Armée rouge avaient sillonné la région durant les derniers jours de la guerre civile. (...) De jeunes officiers étaient arrivés au début des années cinquante pour arrêter les riches et collectiviser les pauvres. Les Gardes rouges étaient arrivés ici à la fin des années soixante ( *pendant* la « Révolution culturelle ») pour détruire les statues des divinités et les plaques commémoratives des ancêtres.

Ce hameau était un « système de production », faisant partie d'une « brigade de production », elle-même intégrée à une « commune », car ici aussi la « production » de maïs et de canne à sucre obéissait au « plan centralisé ». Aussi préservé et isolé que paraissait ce village, il représentait sans aucun doute le point le plus éloigné du pouvoir, aux mains de Pékin.

### ***Un petit supplément.***

-- Lewis Mumford, *Techniques et Civilisation*, New York, 1934;  
-- Jeremy Rifkin/Ted Howard, *Entropy* ( *Une nouvelle vision du monde* ), New York, 1980, discutent du monde vécu médiéval.

**(1)** Le paysage naturel était (caractéristique prédominante ; RH 108 : totalité) « des forêts dans lesquelles vivaient des gens ».

**(2)** Le paysage culturel était donc le suivant : avant le charbon et la machine à vapeur, le bois était l'énergie par excellence. Il constituait la matière première, le combustible et l'élément central des produits finis (objets utilitaires, outils à main, appareils (navires, pressoirs à huile et à vin, presses à imprimer)). On disait couramment : « Tout tournait autour de la forêt et du bois ».

RE120

### ***Typologie.***

Nous pouvons maintenant résumer.

***Rue de la bibliothèque :***

-- B. Vouilloux, *Le tableau : description et peinture* , dans : *Poétique* 65 ( *Raconter, représenter, décrire* ), 1986 février, 1/18.

Dans cet article, Vouilloux fait référence à *Gérard Genette, Introduction* , dans : *P. Fontanier, Les figures du discours* , Paris, 1977, p. 16. Genette y affirme à juste titre que la rhétorique traditionnelle reconnaît six principaux types de description :

1. Topographie (description du paysage) ;
- 2.a. Prosopographie (voir description),
- 2.b. Ethipoeia (description de l'intériorité);
3. Portrait (selon les termes de Willmann : caractéristique) ;
4. Parallèle ;
5. Tableau (peinture).

À quoi Fontanier ajoute sept autres : le type, la chronographie.

Nous avons présenté ci-dessus les caractéristiques et les modèles d'application pour chacun des sept.

**Remarque :** Lorsque vous lisez ou rédigez vous-même un texte, essayez, lorsque vous déterminez le type de description, de vous en faire une image claire.

### ***Une description n'est pas une « explication ».***

C'est là qu'interviennent les « réductions » (comprendre : « Ausklammerungen », éliminations) d'Édouard Husserl (1859/1938 ; fondateur de la phénoménologie intentionnelle). « Décrire », dans l'esprit husserlien, c'est saisir le thème « purement » — en éliminant tout ce qui n'est pas immédiatement donné. Il s'agit de perception pure — sensorielle ou spirituelle — et rien de plus.

### ***Les fermetures concernent principalement :***

1. l'existence réelle en dehors de l'acte de perception lui-même (par exemple : « Au loin, je crois voir une personne arriver » ; pour le moment, je continue avec cette incertitude ; RH 59 : méthode lemmatique (c'est-à-dire se concentrer sur l'« essence » (appelée « eidos » par Husserl, c'est-à-dire le mode d'être de préférence général du donné)) ;

2.1. le moi observateur et ses actes de non-observation (par exemple « Je crois voir mon ennemi personnel approcher au loin » ; le jugement de valeur le concernant est « bloqué »)

2.2. les traditions concernant l'objet (« Ce que les autres, avant moi ou simultanément avec moi, pensent de cette personne » est éliminé) ;

2.3 . La théorie relative au thème (« Toute inimitié projetée des idées fausses sur ce qui est hostile ou sur ce qui se produit » : cette idée n'est pas applicable lorsqu'on se contente de décrire). – Étudiant(e), veuillez prendre en

considération ce conseil phénoménologique lorsque vous vous contentez de décrire, en rapportant fidèlement vos observations directes.

RE121

### **Description du jugement de valeur.**

**Rue de la bibliothèque :** J. Ruytinx, *La morale et les sciences*, dans : *Philosophica Gandensia* (Meppel), Nouvelle Série, 10 (1972) 1/12.

David Hume (1711-1776, figure emblématique des Lumières anglaises) est connu pour sa thèse selon laquelle on ne peut déduire l'éthique (les jugements de valeur de la conscience) des faits. La philosophie de l'analyse du langage a repris ce thème humien.

Les propositions normatives, qui prescrivent un comportement, ne proviennent jamais de prépositions démonstratives (prémises indicatives). Plus précisément, et d'un point de vue littératologique : on ne peut dériver de propositions non descriptives de prépositions purement descriptives. Par exemple, les phrases prescriptives (« normatives »), les phrases évaluatives (« évaluatives ») et les phrases impératives.

Nous nous référons ici à M. Scheler (RH 97) et à AO Bettermann (RH 97). Scheler, en particulier, a déclaré : « Es gibt ein ursprüngliches intentionales Fühlen » (Il existe un sentiment « intentionnel » originel (c'est-à-dire réductible à rien d'autre) (c'est-à-dire accordé à un objet)).

### **Modèle d'application**

Par exemple, « J'éprouve du remords, suite à une transgression. » Ce sentiment peut surgir et s'estomper. C'est là que réside la notion de valeur. Je perçois la valeur de ne pas nuire, d'« agir avec bienveillance ». Le fait d'avoir partiellement trompé un être humain dans le cadre de mon activité commerciale me paraît désormais « répréhensible ». La tromperie est un fait. Le caractère répréhensible, d'un point de vue éthique (c'est-à-dire si je laisse parler ma conscience), n'est pas le néant, mais bien une réalité, un fait établi, une réalité dotée de sa propre nature essentielle. La perception de cette réalité est une notion de valeur.

### **Décision:**

La phrase désapprobatrice « Je considère mon acte de fraude comme répréhensible » est un énoncé de fait et la (non-)valeur factuelle de ce fait (qui sont distinguables, mais non séparables).

Certes, divers facteurs objectifs et subjectifs interviennent dans la perception de la valeur. Je peux réagir au stimulus – la (non-)valeur perçue – de plusieurs manières (RH 89) : je peux nier le remords (refouler, réprimer) ; je peux être furieux contre moi-même ; je peux en être déprimé ; je peux aussi accepter la (non-)valeur. Mais pour cet ensemble de réactions possibles, le contact avec la valeur est situé – le contact avec un fait. Ce fait englobe la (non-)valeur réelle. Je peux le décrire par des phrases descriptives.

RE122

### **8. Théorie du récit (narratif, narratologie). (122/140)**

#### **Rue de la bibliothèque :**

- Rimmon-Kenan (*Sholomith*), *Fiction narrative*, Londres/New York, 1933;
- Cl. Brémont, *Le message narratif*, dans : *Communications 4 (Recherches sémiologiques)*, Paris, 1964, 4/32 ;
- R. Fayolle, *La critique*, Paris, 1978, 213/216 ( *L'analyse du récit* ) ;
- Mieke Bal, *Narratologie*, Paris, 1977 ;
- P. Ricoeur, *La narrativité*, Paris, 1980 ;
- G. Genette, *Nouveau discours du récit*, Paris, 1983 ;
- J.-. M. Adam, *Le récit*, Paris, 1984 ;
- id., *Le texte narratif*, Paris, 1984.

« **récits** » ou « **narratologie** » (du latin « narrare », raconter des histoires) désigne une discipline ancienne, dont Platon et Aristote avaient déjà écrit sur le sujet.

**Au passage :** suivant le terme grec « diègèsis », récit, l'étude du récit est également appelée « diégétique ».

**1.** Les textes narratifs (« poésie »), selon Platon, englobent à la fois le récit textuel purement littéral et le théâtre, qui, bien sûr, comprend également des textes, mais ce dernier situe une « actio » (RH 13v. : dramaturgie), un jeu d'acteur.

**Incidentement:** P. Ricoeur, *Temps et récit*, I, Paris, 1983, suit Platon en ceci : le drame et la diégétique forment un seul type.

**2.** Aristote, *Poétique* 1450a 2/3, appelle le noyau du drame (théâtre) « muthos », histoire (ici non pas au sens des études religieuses de « mythe »).

**Incidentement:** Dans *\*Nouveau discours du récit\**, Gérard Genette adhère à la terminologie aristotélicienne : une histoire est bien, si l'on veut, ce qui se joue sur scène, mais ce n'est pas un drame. Il s'oppose à l'élargissement du sens.

**Conclusion :** une question de consensus. Comme nous l'avons vu, la deutérosophie (RH 29) possédait elle aussi sa science narrative.

La narratologie actuelle a pris un essor considérable, notamment grâce à Vladimir Propp, *\*Morfologija Skazki\** ( *\*Morphologie du conte de fées \** ), Leningrad, 1928 (dans le style des formalistes russes ; RH 35)

**Note** -- Une sorte de position problème (RH 66) du récit récent est M. Mathieu-Colas, *Frontières de la narratologie ( Discussion critique )*, dans : *Poétique* 65 (Raconter/ Représenter/ Décrire), 1986 (févr.), 91/110.

### **Description et récit.**

En réalité, la narration, au sens large et bien défini du terme, est une forme de description. B. Vouilloux, dans *Le tableau ( Poétique 65)*, 11s, affirme que tout sujet (thème) donné est susceptible de deux perspectives :

RE123

**a.** le donné est représenté sous sa forme essentielle synchronique (description) ;

**b** . Le même élément est présenté sous sa forme essentielle diachronique (récit).

Ce que, par exemple, J. Broeckaert, *Le guide du jeune littéraire* , Brxlls/ Paris/ Bois-le-Duc, 1872, 180, exprime ainsi :

**(i)** la description d'un ensemble simultané de données (« un tableau simultané ») est une description ;

**(ii)** la description d'un cours d'événements (« une action successive ») est une histoire.

Cette combinaison est parfaitement compréhensible : le but premier de la description et de la narration n'est pas, par exemple, d'« expliquer » (RH 120), car on explique simplement – méthodiquement – ce que l'on a d'abord décrit (dans son existence/son essence et, éventuellement, dans ses circonstances). Le but premier de la description et de la narration n'est pas non plus d'« évaluer » (RH 121), car un jugement de valeur – justifié méthodiquement – ne fait que suivre la description ou le récit, respectivement. Cela tient à l'orientation vers l'objet (RH 107), qui est définie, pour ainsi dire (RH 107), soit dans la description, soit dans le récit.

### **L'anecdote (plus petite unité narrative ) (123/125)**

Descartes (1596/1650 ; fondateur du rationalisme moderne des Lumières)

– afin de rendre une totalité ingérable « rationnelle » (gérable) – la décompose en ses plus petits éléments. Ainsi, nous considérons l'« anecdote » comme la plus petite « unité » narrative, et y décelons la structure de tous les récits.

En grec ancien, « an.ek.doton » signifie « non publié ». Aujourd'hui, « anecdote » désigne une histoire courte mais percutante (concise, spirituelle, incisive, captivante).

M. Maloux, *L'esprit à travers l'histoire*, Paris, 1977, 20, caractérise ainsi l'anecdote.

Les anecdotes sont caractérisées par

- i. original (singulier) ou tout au plus rare (exceptionnel) ou
- ii. dictons ou faits pittoresques.

Georges Lenôtre (1857/1935) disait qu'on pénètre dans la grande histoire par la petite histoire. Prosper Mérimée (1803/1870), *Chronique du règne de Charles IX*, préface, dit :

« En réalité, en historiographie, seules les anecdotes m'intéressent. Parmi celles-ci, ma préférence va à celles qui offrent une représentation fidèle (RH 109) des coutumes et des caractères d'une époque particulière. »

**Remarque** : l'anecdote sérieuse nous fournit un événement historiquement vérifiable, tandis que la « petite histoire », la « petite histoire » (petite invention) est soit vraie, soit « habilement conçue ».

RE124

### **Modèle applicable**

(1) George Bush, président des États-Unis, en 1988, a eu une conversation avec le pape Jean-Paul II (Karol Wojtyła, pape depuis 1978) au sujet de Mao Tsé-toung et de Mme Brejnev.

a. Bush était ambassadeur des États-Unis en Chine communiste. Mao Zedong (orthographe actuelle ; 1893-1976 ; fondateur de la République populaire de Chine) s'entretenait avec Bush peu avant sa mort : « Bientôt, j'irai au ciel. J'ai déjà reçu mon invitation de Dieu. » Ce qui, bien sûr, ne correspond pas à la thèse de Marx selon laquelle « la religion est l'opium du peuple ».

b. Bush assistait aux funérailles solennelles de Leonid Brejnev (1906-1982), chef d'État de l'Union soviétique. « Là, au cœur même de cet État totalitaire, froid et triste, se tenait Mme Brejnev, pour la dernière fois, contemplant son époux. D'un geste indubitable, elle s'incline... pour faire le

signe de croix sur la poitrine de son mari. » ( *Journal de Genève*, 21 septembre 1987).

(2) *Michaele Denis*, dans *\*Un léopard sur les genoux \**, Paris, 1956, 35 shillings, raconte qu'en tant qu'actrice au sein d'une -équipe hollywoodienne, elle a assisté au tournage des *\*Mines du roi Salomon\** (Kenya) . – Son récit est une anecdote plus longue que nous allons diviser.

**a. Voorknoop** (« ektnesis », exposé). – J'avais engagé un garçon de neuf ans pour porter ma trousse de maquillage. Les pourboires que je lui donnais le plaçaient dans une catégorie supérieure à celle de son père. Je soupçonne qu'il était très attaché à moi.

**b. Knoop** (« desis »). – Environ un an plus tard, – alors que nous étions sur le point de quitter Nairobi (...), il est venu me voir. Je l'ai regardé : je me doutais qu'il voulait me dire quelque chose. J'ai pensé qu'il avait des difficultés financières et j'ai voulu lui donner de l'argent.

**c . Conversion** (« péripétie »). – Il refusa. La tête baissée, il se tenait devant moi, les yeux embués de larmes. – « Explique-toi », dis-je. – « Tu dois m'adopter. » – « Mais ton père et ta mère », dis-je, « seraient furieux de perdre leur fils ! » – Le petit garçon noir ne répondit pas.

**d . Dénouement** (« lusus »). Je lui ai pris le menton et lui ai dit : « Je serai ta tante, la sœur de ta mère. » – Son petit visage s'est illuminé. D'un ton enjoué, il a dit : « À bientôt. » Je l'ai vu s'éloigner en chantant.

Comparez cette structure avec celle de RH 99/100, où, en revanche, le dénouement est presque totalement absent. Cela donne à l'histoire une fin abrupte.

RE125

**Remarque :** Nous avons choisi le deuxième modèle applicatif de l'anecdote parce qu'il décrit une rencontre (« rencontre », « encounter »).

**Rue de la bibliothèque :** *F. Buytendijk, Zur Phänomenologie* (RH 120) *der Begegnung*, dans : *O. Fröbe - Kapteyn, Eranos-Jarhrbuch*, 1950 ( *Mensch und Ritus* ), Zürich, 1951, 431/486.

Buytendijk y expose une théorie relative à l'interprétation existentielle-phénoménologique de la rencontre. En bref : « rencontrer quelqu'un » revient



à établir une connaissance plus profonde qu'une simple familiarité. Par le biais du « visage » (RH 108.1 : objet du prosopopée ; « prosopon » signifie, en grec ancien, « masque »), à un niveau plus profond, on apprend à connaître son prochain, au point de communiquer « d'âme à âme » (RH 108 : objet de l'éthopée) et d'entrer en interaction (objet de la compréhension ; RH 41 et suiv. ; 44 : forme psychodramatique de la rencontre).

L'actrice de cinéma, dans une histoire très simple, suggère plus qu'elle ne dit, une véritable « rencontre » entre elle et un garçon négro-africain qui est, en principe, totalement étranger, -- au-delà des frontières de « la différence » (RH 69).

**Note :** Ce que l'on appelle « histoire anecdotique » ou « histoire vue d'en bas » consiste essentiellement en une thèse étayée par un ensemble d'anecdotes (bien choisies).

Cf. *HC Ehalt, Geschichte von Unten* , Vienne, 1984, dans lequel une tradition folklorique plus ancienne, rétablie sous le nom d'*Alltagsgeschichte*, prouve la coexistence de « Alltag » (vie quotidienne) et de « Kultur » (culture dans son ensemble).

Étudiant, voici la raison pour laquelle nous nous attardons à la fois sur la description et sur l'histoire : dans chaque description et chaque histoire, une thèse (RH 86).

**A.** Celui qui décrit ou raconte purement et simplement laisse la thèse sous-entendue. Cela peut être charmant — comme description pure, comme récit pour le simple plaisir de raconter une histoire.

**B.** Celui qui écrit un traité incorpore constamment des descriptions et des histoires, mais exprime sa thèse à l'intérieur d'elles.

Par exemple, l'anecdote de M. Denis : en « lisant » (interprétant) la description d'une « rencontre », la thèse qui y était contenue devenait explicite.

RE126

### **Description complémentaire.**

Dans RH 123, nous avons vu la définition : « la représentation de l'essence diachronique d'un donné ».

**Précisons maintenant** ... – Aristote, *\*Poésie\**, 1450a 2/3, définit : « Le «

muthos », le récit, est la « mimésis », la représentation (et non l'imitation), d'une « praxis », une action ».

L'objet, selon Stagirite, est « ta pragmata », les faits. Le récit est, parmi ceux-ci, la « sunthesis », la représentation close. Dans *\*Poët \**, 1450b 23, Aristote nomme le récit une « sustasis ». Il s'agit de la représentation structurelle des faits, de sorte qu'ils émergent du récit comme une « action » complète et cohérente (un « processus » événementiel). Il est donc normal que cette « action » ait un certain « megethos », une certaine portée minimale (on ne peut guère qualifier une ou deux phrases de « récit »).

### ***L'histoire détaillée.***

U. Eco, *Postscript to The Name of the Rose*, Amsterdam, 1984, 41, souligne, dans ce contexte, les exigences classiques : l'« action » en question doit montrer une unité (cohésion) et, de préférence, également une unité de temps (diachronique) ; et de lieu (synchronique).

Cela implique la méthode circonstancielle (RH 7, 106,-- en particulier 116 (type de description).

C. Ansote affirme à juste titre, dans son *Traité pr.*, 49 : « Le récit est l'exposé d'un fait réel ou imaginaire, avec toutes les circonstances intéressantes (significatives, « pertinentes ») qui l'accompagnent, de l'origine à la conclusion. » T.A. van Dijk, dans *Tekstwetenschap*, 150/155 ( *structures narratives* ), dit que seules les circonstances non redondantes (non superflues) ne lassent pas (elles maintiennent la tension narrative : ce qui suit doit, après tout, être inconnu, « nouveau », ou, du moins, quasi inconnu).

### ***Note – « Praxéologie »***

La « praxis », un événement, constitue la praxéologie, l'étude de l'action. Les récits sont un événement praxéologique : l'action, ses phases et ses circonstances sont l'objet de la praxéologie.

### ***Modèle d'application***

L. Rademaker/ H. Bergman, *Mouvements sociologiques*, Spectr./ Intermediair, 1977, 148, 149, nous en donne une application.

La situation (= l'ensemble des circonstances) des personnes impliquées, qui est examinée sociologiquement — leurs actions, leurs alternatives comportementales — est replacée dans un contexte approprié par le compte rendu : « Qui a dit cela déjà ? À qui ? Où/quand ? »

RE127

**Note** -- Alfred North Whitehead (1861/1947 ; co-auteur avec Russell de *Principia mathematica* , l'un des ouvrages fondateurs de la logistique moderne) est connu pour sa pensée processuelle.

Idée centrale : l'univers, qu'il désigne comme un « organisme », est constitué d'« événements » (occurrences), et non de « choses » (qui, selon sa terminologie, par définition, ne connaissent ni mouvement, ni changement, ni « action »). Dans une telle philosophie, la narration est donc primordiale.

**Au passage :** un « processus » est le « déroulement » d'une série d'événements partiels qui, ensemble, constituent un « événement » unique. – Ce qui correspond tout à fait à la définition d'Aristote donnée plus haut.

**Les « actants ».** (127/130)

**Rue de la bibliothèque :** Kr. Hemmerechts, *Une histoire plausible et une manière plausible de la raconter* ( *Une analyse structuraliste des romans de Jean Rhys* ), Frankf.aM/ Berne/ New York, 1986.

Jean Rhys (1890-1979) est une romancière anglaise, auteure d'une demi-douzaine de romans. Dans une approche structurale, Hemmerechts dissèque les structures narratives. Elle s'appuie sur les travaux d'A.J. Greimas et de G. Genette. La théorie narrative distingue, dans ce cas, au sens saussurien-structural,

- (1) une structure de surface (le côté « actantial ») et, cachée,
- (2) une structure de profondeur ou « sémantique ».

Les « actants », les acteurs et actrices d'une histoire, poursuivent un but, ordonné soit de manière binaire, soit selon une approche systémique (une paire d'opposés). Concrètement : ils veulent, par exemple, acquérir quelque chose ou, à l'inverse, éviter quelque chose. – En « arrière-plan » (en langage structural : « profondeur »), Hemmerechts perçoit des « pouvoirs ». Ceux-ci sont, en un certain sens, des « actants », mais à la « profondeur » de l'événement (l'action).

Ainsi, par exemple, ils agissent, même en termes binaires (sous une forme systématique), sur l'entreprise (l'action) des acteurs : par exemple en favorisant ou, dans le contre-modèle, en agissant contre.

**Conclusion :** le « pouvoir » est l'« entité » facilitatrice/opposante (faisant partie de l'événement) et l'« actant » est l'« entité » facilitatrice/opposante.

Dans les romans de Jean Rhys, un phénomène particulier se produit, du moins du point de vue d'Hemmerechts : les rôles actantiaux sont absents. Les héroïnes, par exemple, y vivent simplement, en parfaite harmonie avec elles-

mêmes et leur environnement, comme des êtres libres et indépendants, sans pouvoir.

RE128

### ***Une application.***

Aussi inhabituelle que puisse vous paraître la présentation de Hemmerechts, il existe néanmoins une véritable intuition dans le schéma « actants/pouvoirs (surface/profondeur) » — même en dehors de la perspective structuraliste — qui pourrait vous inspirer, étudiant.

Prenons l'exemple de *Ch.R. Maturin* (1782/1824), écrivain irlandais de romans noirs, dont \* *Melmoth ou l'homme errant* \* (1820). Ce livre a été traduit en français : \* *Melmoth ou l'homme errant* \* (Integrated Translation), Paris, 1988.

À la réflexion, on pense à Charles Baudelaire (RH 73) ou à André Breton (1896/1966 : surréaliste). Melmoth exprime une notion ancienne, déjà présente dans les cultures archaïques : l'élément « démoniaque » (en langage ecclésiastique : « luciférien ») ou, selon Hemmerechts, le « pouvoir ». En chaque homme, en chaque femme.

Ne soyez pas si surpris : quelqu'un comme *M. Scheler* (RH 97,121), dans son \* *Die Stellung des Menschen im Kosmos* \*, Darmstadt, 1930 (écrit alors que Scheler n'était plus catholique), 83, parle très fortement de « l'impulsion démoniaque, ainsi que toutes les idées spirituelles (à comprendre plutôt platoniciennement (RH 53)) et les valeurs aveugles » dans le cosmos entier, en particulier chez l'homme.

### ***Modèle d'application***

*R. Ambelain, Le vampirisme ( De la légende au réel ),* Paris, 1977, p. 205, raconte quelque chose que les « actants » et les « pouvoirs » comprennent ou sentent clairement.

**1.** Au siècle dernier, vivait une femme, âgée de trente-cinq à quarante ans, Eugénie... à Edney, près de Bordeaux. (// Thérèse Neumann) Elle était considérée comme une « voyante » (douée de pouvoirs psychiques) et était, de plus, très douée dans l'occultisme et pouvait, par exemple, à volonté, faire « apparaître » des êtres de l'autre monde (« théurgie »).

Une particularité médicale : son ventre était régulièrement gonflé ; ses jambes ressemblaient à celles d'une personne atteinte d'hydropisie ; elle a

vécu – semble-t-il – de rien d'autre que de l'eau pendant douze ans – un phénomène dont on parle encore aujourd'hui.

Elle était, bien sûr, connue ici et là, même dans la France des Lumières. De nombreuses personnalités du monde entier, dont Adolphe Thiers (1897/1877 ; historien et homme d'État) — et bien sûr de nombreux médecins, dont un certain Dr Fortin, qui sert de source pour Ambelain — vinrent la « voir ».

**2.a.** Comme c'est souvent le cas dans l'« alltagsgeschichte » (RH 125), un certain nombre de personnes, avec une grande naïveté, interprétèrent ses « ses dons » comme des signes de sainteté divine. Résultat : des enfants de tout le département lui furent amenés pour qu'elle les « bénisse ».

RE129

**2.b. (a) *Le fait.***

La manière très frappante dont elle agissait comme guérisseuse suscita de grands soupçons : elle se jetait littéralement sur ces enfants, les saisissait, les embrassait passionnément (« avec fureur ») sur les lèvres, la gorge, la tête.

**2.b (b) *L'interprétation.***

Inévitablement, certains témoins ont déclaré : « On dirait qu'elle se gave de sang d'enfants, telle une "vampire". »

***La vérification.***

**(i)a.** Durant l'hiver, lorsque les routes étaient difficiles au siècle dernier, Eugénie reçut peu d'enfants comme « clientèle ». Curieusement : simultanément à cette absence d'enfants (présage), « la sainte » tomba malade.

**(i)b.** Mais, durant l'été, les mères avec leurs enfants revinrent en grand nombre. Curieusement : simultanément à ce (présage), elle reprit clairement vie » (donc, littéralement, Ambelain).

**(ii)** Le docteur Fortin, apparemment un médecin avisé, eut un jour l'idée de les « magnétiser » ( *note* : leur administrer une dose de « force vitale »), sans les en avertir. Le résultat de cette expérience délibérée : à la grande surprise de leur entourage, une hémorragie utérine survint (présage).

Plus tard, après avoir traversé une période riche en émotions, Eugénie s'est levée, a retrouvé un appétit normal comme tout le monde et s'est rétablie en peu de temps.

**a.** Nous avons intentionnellement divisé le récit, car une structure narrative différente se révèle immédiatement.

**b.** Nous avons partiellement fait apparaître la paire de base de toutes les histoires « présage/suite » à la fin, dans la section de test (vérification), au sein même du texte.

**c.** Or, il convient de souligner que l'actrice, en apparence, était Eugénie, la « sainte » ; quant au « pouvoir », au plus profond de son « jeu » (il n'y a pas de meilleur terme), il s'agissait de... quoi ? Des gens comme Ambelain, s'appuyant sur des éléments indéniables, croient au « vampirisme », au fait que certaines personnes – suivant une logique « occulte » (qui signifie simplement « difficile, voire impossible à vérifier scientifiquement ») – « aspirent » une sorte d'« âme de sang » (l'expression apparaît dans toutes les cultures archaïques), de sorte que, par exemple, les enfants étaient certes « bénis », mais avaient perdu « quelque chose » (RH 46 : quelque chose (modèle suggestif), 94 (Tilton contre Monroe), 104 (achats irrationnels)), au lieu de le gagner. – Ce qui, selon les enseignants, semble également se produire dans les écoles, par exemple.

RE130

### **Note**

-- J. Habermas, *Theorie des kommunikativen Handelns*, Frankf.aM, 1981 ;  
-- H. Kunneman, *La théorie de l'agir communicationnel d'Habermas (un résumé)*, Meppel, 1983, nous donne une théorie supplémentaire concernant les « actants ».

Selon J. Habermas (1929/ ...), de la deuxième génération de l'École de Francfort (ni positiviste ni herméneutique), toutes les actions intersubjectives (se produisant entre « sujets » ou individus) et sociales peuvent être classées en deux types.

### **1. Les actions « stratégiques ».**

Les « acteurs/actrices » privilégient leurs besoins et intérêts individuels (par exemple, la recherche du profit, la maximisation de la valeur d'utilité pour atteindre des objectifs ; en d'autres termes : exercer une pression ou faire des compromis grâce à l'argent ou à une position de pouvoir ; cf. RH 98 (« évaluation estimée »).

### **2. Les actions « communicatives ».**

Les acteurs souhaitent intégrer leurs actions par une compréhension

mutuelle. À cette fin, ils définissent conjointement (RH 79) la situation d'action (les circonstances) – « Il faut faire ceci » – et des instructions mutuelles émergent : « Je m'en charge ; tu t'en occupes ». Au lieu de rapports de pouvoir, c'est la contestabilité qui se manifeste : les « actes de langage régulateurs » (cf. RH 47 : acte de langage), c'est-à-dire les définitions et instructions mentionnées, peuvent toujours être contestés – par une question du type : « Quelles bonnes raisons as-tu de parler ainsi ? » – On pense ici involontairement à l'\*Histoire du quotidien\* (RH 125), dans nos maisons, nos cuisines et nos jardins, où l'on peut entendre ce type d'« action communicative ».

**L'ordre des faits : (130/137).**

R. Barthes, *L'av. sém.*, 152s., affirme que durant la première scolastique (Renaissance carolingienne), un contemporain d'Alcuin (730/804) considérerait la séquence des événements comme double :

a. 'ordo naturalis', qui relate les parties de l'action dans l'ordre des faits eux-mêmes (depuis le début) ;

b. 'ordo artificialis', que l'on commence quelque part plus tard (au milieu, par exemple).

**Note-- Le « Nouveau Roman »**

(1) Dans le roman traditionnel, « le fil conducteur » est clair : le lieu et le temps, les acteurs, le déroulement de l'action (présage/continuation ; précurseur/complications/résolution) sont présentés dans une séquence ordonnée et, surtout, transparente.

(2) Dans le « Nouveau Roman » - depuis 1950+ (France, Allemagne, Pays-Bas, Flandres et ailleurs) - il n'y a, pour ainsi dire, « pas de fil conducteur ».

RE131

(i) Un Alain Robbe-Grillet, un Michel Butor, une Nathalie Sarraute, un Claude Simon, -- chacun des protagonistes du Nouveau Roman travaille de manière très individuelle.

(ii) Impression principale : le labyrinthe. En effet, notre perception actuelle de la vie et du monde est alourdie par l'impression profonde que notre propre personnalité (« âme ») et le monde qui nous entoure, pris dans sa totalité, sont totalement opaques, au sens exhaustif du terme. Nos expériences et perceptions de nous-mêmes et de notre environnement ne sont que des échantillons inductifs, rien de plus.

Avec un U. Eco (1932/2016 ; *Le Nom de la Rose*), le sémioticien, on ne

peut tout au plus faire quelque chose de vagues « signes » et de « traces » confuses.

**(iii)** La séquence narrative reflète ce sentiment labyrinthique de la vie et du monde : lire de nouveaux romans est « difficile » - non pas qu'ils soient « savants », mais il n'y a, pour ainsi dire, pas de « fil conducteur ».

C'est exactement comme à la télévision tous les jours - : Brigitte Bardot, XXe siècle, apparaît devant Charlemagne (début du Moyen Âge), suivie d'un extrait de Walt Disney, puis des informations, puis des publicités... !

En ce sens, le Nouveau Roman est « réaliste » : il présente le sujet dans un ordre analogue à celui de la vie quotidienne – encore une fois Alltagsgeschichte (RH 125) : maintenant je travaille, maintenant les gens sont au téléphone, maintenant je mange, pendant ce temps j'écoute la radio.

**(iv)** La réception (RH 38) que les auteurs du Nouveau Roman supposent de la part du lecteur est que le lecteur s'identifie aux auteurs, dans la mesure où ils... entreprennent une tentative de déchiffrer le labyrinthe qu'est la vie et le monde, — que le lecteur aide également à déchiffrer.

**Note** – La crise du « sujet ».

**(i)** L'homme moderne croyait en un sujet autonome qui instaure l'ordre au sein d'un monde chaotique. Le roman « moderne » typique plaçait donc le « sujet », le moi agissant, au centre.

**(ii)** Des gens comme les structuralistes (pensez à Michel Foucault (1926/1984 : « Le sujet n'est que de l'écume au milieu des structures ») ou à Derek Parfit, *\*Reasons and Person\**, Oxford, 1986, affirment que le « sujet moderne établissant l'ordre ; maître des actions de la vie » n'existe fondamentalement pas ou est fortement subordonné aux « structures » (physiques, psychologiques, culturelles).

Ce qui penche quelque peu vers le style néo-roman.

RE132

**Note** – Ce que l'on appelle le « sujet moderne » prend tout son sens lorsqu'on examine la littérature du Moyen Âge. Claire Jaquier, dans *\*Deux visions du Moyen Âge\**, paru dans le *\*Journal de Genève\** du 11 juillet 1987, analyse brièvement deux ouvrages :

-- R. Dragonetti, *Le mirage des sources ( L'art du faux dans le roman*



médiéval ), Paris, 1987 ;

— P. Zumthor, *La lettre et la voix ( De la 'littérature' médiévale )*, Paris, 1987 —, d'où il ressort que l'écrivain médiéval privilégiait l'anonymat dans la plupart des cas. Non seulement il ne souhaitait pas être reconnu comme l'auteur, mais il mettait tout en œuvre pour que personne ne découvre jamais qu'il avait écrit l'œuvre.

Même les commis chargés de recopier les textes prenaient de grandes libertés avec la paternité des œuvres : au besoin, ils inventaient le texte qu'ils étaient censés copier ! Ce qui constitue, bien sûr, une « *contradictio in terminis* » (contradiction interne). Le vol littéraire (le « plagiat », c'est-à-dire le fait de faire passer le texte d'autrui pour le sien) a donné naissance, dans le terme arabe désignant la « poésie », à l'idée que la « poésie » était un vol littéraire.

Mais Cl. Jaquier dit : « Rien n'était, en ce temps, plus créateur que le copie ».

Comment comprendre, entre 800 et 1450, le « sujet moderne » qui aspire à être « auteur », voire « auteur absolu », de son œuvre individuelle ? Qui souhaite avant tout être reconnu pour elle !

**Analyse plus approfondie de la paire « présage/continuation », (132/133)**

Un texte narratif établit une séquence. La plus petite unité qui la compose est la paire contrastée « présage/suite ». Portez une attention particulière aux phrases : les propositions subordonnées circonstancielles révèlent la véritable nature de « présage/suite ». « Parce que/en raison du fait qu'elle avait vu cela, elle ne pouvait pas dormir » (présage : avoir vu quelque chose ; suite : ne pas pouvoir dormir (lien causal ou déclencheur)).

« Elle avait vu cela et n'arrivait pas à dormir » (phrase indiquant une conséquence) signifie la même chose. – « Quand il est arrivé, elle était en train de faire bouillir les pommes de terre » (lien temporel entre la première et la deuxième phrase) ; – « Je veux que tu viennes immédiatement » (la première phrase trouve son contenu dans la deuxième).

**Conclusion :** « Ominor/continuation » indique simplement l'ordre pur des phrases (y compris le lien de causalité). – Aristote, et avec lui la scolastique du Moyen Âge, définissaient le « temps » comme l'ordre « antérieur/postérieur ».

RE133

Il n'existe pas de meilleure définition du couple « signe/continuation », qui exprime toute connexion entre la phrase précédente et la suivante. Prenons un petit exemple tiré de Vl. Propp.

**1.** « Un prince offre un aigle à un héros. Cet aigle emporte le héros vers une autre principauté. » Le présage : « Un prince offre... un aigle » ; la suite : « Cet aigle emporte... »

**2.** InPropp découvre un conte analogue : « Un vieil homme offre un cheval à Soesjenko. Ce cheval emporte Soesjenko vers une autre principauté. » – Et voici un autre cas analogue : « Une princesse offre une bague à Ivan. De cette bague jaillissent des jeunes gens qui emportent Ivan vers une autre principauté. »

**L'analogie.** – Un élément « analogue » est-il en partie identique et en partie non identique ? L'« analyse formaliste » de Propp repose sur ce principe.

**(i)** Les actants ne sont pas identiques (prince, vieil homme, princesse, -- aigle, cheval, anneau (ce sont aussi des « actants » au sens large), -- héros, Sushenko, Ivan).

**(ii)** Les actions (événements) que Propp appelle « fonctions » sont identiques.

### ***L'essentiel et l'accessoire.***

**(i)** Les accessoires sont « par qui » l'action est effectuée (humain, animal, plante, -- objet, -- être surnaturel), -- « comment » (par quels moyens) les agents (= actants) procèdent (persuasion, tromperie, violence, magie), -- « avec quelle intention » (dommage, service, passe-temps).

**(ii)** L'essentiel est « ce qui est fait » (la fonction, l'action). Cf. *Cl. Bremond, Le message narratif*, 6.

### ***Décision.***

Dans l'analyse formaliste proppienne, la relation « signe/suite » est essentiellement une relation de « fonctions » (actions) qui se succèdent. À cet égard, nous avons personnellement l'impression que l'expression « ce qui est fait » serait mieux remplacée par « si... est fait ». Le fait pur, sans grande substance !

### ***Modèle applicable***

Prenons un conte de fées où : « La princesse croisa le regard de la méchante sorcière. Aussitôt, elle fut transformée en pierre précieuse. » Ou encore : « La

princesse entra dans le champ de vision du prince. Aussitôt, elle disparut. » Si l'on considère non pas les phrases elles-mêmes, mais leur contenu, alors, de toute évidence, le lien « présage/suite » est celui de « Quelque chose se passe » / « Quelque chose se passe » / « Quelque chose se passe ».

RE134

**Analyse plus approfondie de « nœud avant/ nœuds (tours, enroulements)/ dénouement ».** (134/ 137).

Lorsque l'histoire n'est pas une « histoire décousue », comme dans le style absurde ou du Nouveau Roman, alors la séquence « prélude/nœud ou nœuds/résolution » est discernable, au moins partiellement.

### **Phaseologie**

En grec ancien, « Fasis » désignait le passage de la lune dans ses « phases » (lever, apparition).

**A.** Tout « processus » (grec : « kinesis », latin : « motus ») présente normalement trois phases :

- i.** la phase initiale (discutée dans la protologie),
- ii.** le point de retournement ou la phase de retournement (objet de la kairologie),
- iii.** la phase finale (objet de l'eschatologie).

**B.** Dramaturgiquement (RH 13) et, par conséquent, également narrativement, ces phases sont les suivantes.

**a. Le nœud préliminaire** (« ekthesis », exposé, introduction).

Les circonstances initiales (temps/lieu, personnages (acteurs)) sont – au moins en partie – relatées. Ansotte déclare : « Cela confère à la séquence d'ouverture sa couleur locale, voire unique, voire singulière. »

**b. Le nœud/les nœuds.**

« Desis » (liaison) ou « plokè » (complication, intrigue) est la phase où l'action se divise en plusieurs branches. Broeckaert : « une complication d'incidents » (une complication constituée d'incidents imprévus).

Aristote définit le « nœud » comme la partie de l'histoire qui se prolonge, pour le meilleur ou pour le pire, du début jusqu'au point de basculement. Les chapitres 100 et 124 du Livre des Révélation en donnent un bref exemple.

**c . Le dénouement** (« lysis », décomposition).

Ansotte comprend cela comme le résultat ou la conséquence de l'action. Aristotélicien : le récit depuis la péripétie ou la metabase (point de

basculement) jusqu'à la fin. – Le chapitre 100 de la Théologie de l'Histoire (RH 100) mentionne cependant l'absence d'une telle résolution. On parle alors de « finis ex abrupto » (rupture abrupte du récit). – Par ailleurs, le récit peut aussi commencer ainsi : on se retrouve face à un dilemme et il faut déduire, à partir de la suite du récit, la nature de ce dilemme initial.

### **Modèle d'application**

Nous allons écouter une ballade. Elle est de Joseph von Eichendorff (1788-1857), extraite du Catéchisme de Heidelberg de la Jeune École Romantique. Ce romantique, d'une grande justesse, connu jadis, avec Ludwig Uhland (1787-1862), une popularité exceptionnelle auprès du public allemand.

RE135

Définir la ballade et la balladesque n'est pas chose aisée. Börries von Münchhausen, qui a lui-même composé un certain nombre de ballades, est peut-être celui qui s'en approche le plus :

**(i)** central à une action ;

**(ii)** Ceci présente un premier plan, visible et tangible, mais simultanément un arrière-plan mystérieux. Cela confère à la ballade un caractère tantôt idyllique (RH 117), tantôt tragique, mais de telle sorte que le tragique prédomine. De ce fait, la ballade contraste fortement avec « l'histoire quotidienne » (RH 125).

**Note--** KG Young, *\*Talewords and Storyrealm ( The Phenomenology of Narrative \*)*, Dordrecht, 1986, affirme que les histoires présentent deux modes d'être ontologiques (types de réalité) :

**a.** « le monde de l'histoire », les faits, ici et maintenant – les phénomènes de surface ;

**b.** « Conte », un type d'événements se déroulant dans un « autre monde ». Les « Histoires » seraient alors les échanges entre les deux royaumes. – Quoi qu'il en soit : la ballade montre

**(i)** actants et puissances (RH 128v.);

**(ii)** ce monde et l'autre monde.

**Note :** Le titre « Lorelei » peut se décomposer en **a.** die (ou der) Lei, rocher, et **b.** die Lure, elfe, nymphe (esprit féminin de la nature). Ces êtres féminins, surtout sous forme incarnée, sont considérés comme des « exécuteurs d'un jugement divin » (homérique : une « ate ») : aussi belles et attirantes soient-elles, tout contact non autorisé avec elles est « mortel ». D'où une ancienne

croyance.

Ainsi, cette ballade est simultanément une ballade d'analyse du destin. Nous connaissons l'« analyse du destin » grâce aux mythologies, mais *Leopold Szondi* (1893/1986 ; *Schicksalsanalyse* (1944)), qui a développé cette idée après une lecture de F. Dostoïevski (1821/1881 ; romancier ; réaliste chrétien), l'a réaffirmée dans un sens psychanalytique.

Alors maintenant : **cette Lorelei.**

**un.-- Pré-vente .** --"Es ist schon craché. Es ist schon kalt. Il est déjà tard. Il fait déjà froid. "

**b.-- Bouton .**

Le reitest était-il du einsam durch den Wald ? Waarom rijdt gij eenzaam door het woud?

Der Wald est la langue. Du bist allein. Het woud est lang (om lopen). C'est tout.

Du, schene Braut, je t'en prie ! Toi, belle mariée, je te ramène à la maison.  
« Grande est la tromperie et la ruse des hommes. »

RE136

Vor Schmerz mein Herz gebrochen ist. La porte intelligente est mon cœur brisé.

Wohl irrt das Waldhorn, elle et lui. La corne de la forêt va et vient.

O flieh: du weiszt nicht wer ich bin". Vlucht toch: gij weet niet wie ik ben.

Ainsi le Reich geschmückt est Rosz et Weib. Zo rijk uitgedost est paard en vrouw.

Le jeune Leib est une véritable merveille. Son corps de jeune homme est d'une telle beauté.

**c.-- Couverture.**

Je sais que je l'ai : Gott steh' mir bei ! Maintenant je te connais : que Dieu m'aide !

« Tu es la sorcière Lorelei ! »

Tu me connais bien : du haut rocher. Tu me connais bien : du haut rocher  
Schaut mein Schlosz, tief, in den Rhein. J'ai toujours ma place, cependant,  
au Rhin.

**d.-- Dénouement**

C'est ce qui se passe. C'est très bien. Il est déjà tard. Il fait déjà froid.

Kommst nimmermehr aus diem Wald. Gij raakt nooit meer uit dit dit".

Ainsi s'achève cette ballade d'une beauté exquise.

Que le thème « Lorelei » soit un « motif » — un thème répandu chez plusieurs travailleurs ; RH 66) — est évident d'après *M. Genevoix, Lorelei*, Paris, 1978. Cette œuvre est un roman dans lequel de jeunes Français rencontrent des Allemands (RH 125 : rencontre).

Voici comment Genevoix présente une Lorelei, non pas sous une forme romantique et distante, mais sous une forme pragmatique et proche. -- Oc,57.

C'était à Zabern ( *note* : l'actuelle Saverne (Bas-Rhin)). Ils finirent par entrer dans un restaurant. En entrant, ils se retrouvèrent face à face avec une femme, grande, d'une allure presque majestueuse, mais un peu pâle et le regard absent. Ses yeux, tirés mais d'une beauté saisissante, attirèrent immédiatement son attention, et sa tenue le bouleversa.

Elle apporta le menu, prit la commande, sans rien laisser paraître, pas même un soupçon de sa vie intérieure. « Quelle étrange silhouette ! » s'exclama Brigitte dès qu'elle lui eut tourné le dos. « Mais c'est une nixe, une apparition. Elle vient d'apparaître de l'autre monde. Pour nous. Ou plutôt : pour toi, Julien ! Elle semblait te désigner du regard. Tu les as remarqués, ces yeux ? Deux abîmes. Aux couleurs d'un ruisseau. Envoûtants. On pourrait dire une Lorelei d'antan, avec ses bijoux en or, son peigne en or. J'ai littéralement vu ses mèches de cheveux flotter sur ses épaules. Fais très attention, mon garçon : à ta place, je commencerais à avoir peur. » Et tous éclatèrent de rire pour la énième fois.

RE137

### ***La valeur probante du récit.* (137/140)**

Avant d'aborder ce sujet, évoquons un modèle d'application.

*H. Uyttersprot, \*Réflexions sur Franz Kafka, 2. Le style comme courant alternatif ou la ligne vers l'infini \**, dans : *\*De Vlaamse Gids\**, vol. 37 (1953) : 9 (sept.), 534/548, réfléchit sur le fait que les récits (nouvelles, romans) de Franz Kafka (1883/1924) présentent deux styles (formes ; RH 12) :

On reconnaît sans difficulté une alternance assez régulière dans *Le Procès*, dans *Le Château* :

- (i) Kafka discute avec véhémence et rigueur ;
- (ii) il raconte aussi l'histoire avec fluidité et légèreté.

Il est à la fois dialecticien ( *note* : raisonneur) et narrateur. Dans les grands

romans, il est les deux à la fois, et dans une proportion telle que les parties narratives, descriptives et dialectiques s'équilibrent plus ou moins. (Ac, 534).

Le style argumentatif est évident dans « l'accumulation de termes de discussion » (Ac., 546), tels que « deuten, Meinung, erklären, einerseits/ auf der andere Seite ». « Dans la discussion elle-même : cette série interminable de « faits », d'« hypothèses », de « distingo » ( *note* : du langage scolastique : « je distingue »), — dont il est expressément indiqué qu'elle peut se poursuivre indéfiniment (...) ». (Ac., 546 et suiv.).

**Au passage** : cela rappelle RH 85 (« recherche fondamentale sans fin »), 98 (« critique intellectualiste »).

Il est clair que Kafka écrit des « nouvelles », mais avec la nature essentielle d'un traité, avec ses thèses et ses arguments. De plus, il s'agit de nouvelles en soi, comme nous l'avons vu dans RH 82 (« a.technos »), qui cherchent à démontrer quelque chose.

### **Modèle d'application**

*Lou Andréas Salomé ou l'intelligence au féminin*, in : *Pénéla* (Paris), 1968 : 16 (sept.), 39/49, nous livre l'introduction suivante

« N'est-il pas préférable de tomber entre les mains d'un meurtrier que de finir dans les rêves d'une femme en chaleur ?... La femme n'est pas encore capable d'amitié aujourd'hui. Les femmes sont encore des chattes et des oiseaux ou – pour être plus précis – des vaches. » Ainsi parle *le père Nietzsche* (RH 109) par la bouche de Zarathoustra ( *le porte* -parole imaginaire du livre), lorsqu'en 1883, dans son *\*Ainsi parlait Zarathoustra \**, il décide de glorifier le « surhomme » ( *l' être* le plus évolué) pour aussitôt enchaîner sur une critique acerbe de toute l'humanité ( *existante* ).

RE138

Il n'est plus urgent d'entreprendre une interprétation textuelle de ce chef-d'œuvre de *Nietzsche* . *En revanche, la genèse d' Ainsi parlait Zarathoustra est bien moins connue. Plus précisément : quel drame – vécu intimement et ensuite généralisé – a plongé Nietzsche dans une solitude insoutenable qui, quelques années plus tard, culminera dans le vide de sa folie ? Où chercher précisément l'origine de cette vision grandiose de l'avenir ( qui est son Ainsi parlait Zarathoustra ) ?*

Un homme de petite taille, incompris par son entourage, abandonné par

ses amis, affaibli par la maladie, mais animé par la volonté d'agir comme un « prophète » ( *d'* où probablement le pseudonyme de « Zarathoustra »), tente d'échapper à lui-même. Faible, il rêve de grandeur ; trahi *par* ses « amis », il calomnie l'amitié ; rejeté par une femme, il stigmatise la féminité. (...)

L'héroïne de ce drame à trois personnages ( *note* : Lou von Salomé, vers 1882, comptait beaucoup pour Nietzsche sur le plan érotique, mais elle ne le désirait que dans la mesure où elle était également « amie » avec un autre homme) – drame qui plongea Nietzsche dans un désespoir – certes fécond –, un désespoir qui allait le provoquer ( *note* : *la prose injurieuse de son \*Ainsi parlait Zarathoustra \**, brièvement citée au début de cette citation – s'appelait Lou von Salomé, alors âgée de moins de vingt ans.

Lou était grande, déterminée par nature et inexorable – en quelque sorte : une incarnation féminine du surhomme nietzschéen. Lou était du genre à aller droit au but, sans détour, sachant froidement ce qu'elle voulait – du genre à ne reconnaître d'autre loi que la sienne.

« Pour l'éternité, je suis fidèle aux souvenirs. Mais aux hommes, je ne le serai jamais. » C'est ce que Lou nota dans son journal, peu après sa rencontre avec Nietzsche.

Une phrase aussi courte est étonnante – écrite par une jeune fille, il y a un siècle. Le cynisme indéniable ( *et même* une certaine audace) qui s'en dégage révèle une remarquable perspicacité. La loyauté ? Lou n'en serait jamais capable. Ou plutôt : elle ne connaissait pas la « loyauté », sauf lorsqu'il s'agissait de son enfance – par ailleurs fortement idéalisée. À toutes les étapes de sa vie, elle s'efforçait sans cesse de faire revivre l'atmosphère de sa jeunesse.

Ceci conclut le texte du magazine féminin Pénéla.

RE139

Notez la ressemblance frappante du ton entre ce que Margaret Mead croit pouvoir observer à Samoa (RH 62 : « pas de liens profonds avec une seule personne », ce que Mead affirme plutôt), ce que Nietzsche/Hitler affirment au sujet de l'amour hors mariage (RH 71) et ce que Lou von Salomé note comme une évidence.

Comparez avec les variantes d'« évaluation » que Bettermann RH 98 a relevées.



### **Note biographique.**

Après cette « suspension » (RH 36), il est temps de dire quelques mots sur Lou von Salomé, qui suscite depuis plusieurs années un immense intérêt en France. En mai 1988 encore, Jean d'Ormesson s'étendait longuement à la télévision sur « la vie agitée » de Lou von Salomé.

**Lou von Salomé** (S; Petersburg (= Leningrad) 12.02.1861, Göttingen 05.02.1937) est la fille d'un général russe.

Elle tire son nom « Andreas-Salomé » de son mariage avec Carl Andreas (Djakarta (Indonésie) 1846/ Göttingen 1930), qui, bien que d'origine néerlandaise, est devenu un Allemand à part entière (et un orientaliste).

Outre sa « rencontre » avec Nietzsche, vers 1882, elle a entretenu une « relation » de longue date avec Rainer Maria Rilke (1875/1926 ; parolier), que Lou a rencontré à Munich en 1897 (Lou a publié *Rainer Maria Rilke* (1928) à ce sujet).

Sigmund Freud (1856/1939 ; fondateur de la psychanalyse) a également rencontré Lou, qui est devenue à la fois son (très bonne) élève et son amie (ce qu'elle décrit dans son \* *In der Schule bei Freud*\*, Munich, 1965 (posthume), ainsi que dans \*Open brief aan Freud\* ( 1983 inpublié en français)).

### **Rue de la bibliothèque :**

-- Ernst Pfeiffer, Hrsg., *Lou Andreas-Salome, Lebensrückblick* , Frankf.aM 1951-1 (français : *Ma vie ( Esquisse de quelques souvenirs )*, Paris, 1978 - 3).

-- R. Binion, *Frau Lou ( Le disciple rebelle de Nietzsche )*, Princeton (Jew Jersey), 1968;

-- E. Pfeiffer, Hrsg., *Lou Andreas-Salomé, Eintragungen ( Letzte Jahre )*, Fr.aM, 1982 (français : *Carnets intimes des dernières années* , Paris, 1983).

RE140

Note : Lou était une intellectuelle dans l'âme. Preuve en est : en 1880, sa mère l'envoya à Zurich (Suisse). Elle y suivit des cours de théologie, de sciences religieuses, de philosophie et d'histoire de l'art. À tel point que, souffrant d'épuisement nerveux, elle dut se rendre à Rome – l'Italie étant alors un refuge pour les personnes en détresse – où elle se lia d'amitié avec la féministe allemande Malvida von Meysenburg, dont le salon accueillit pendant des années l'intelligentsia européenne, parmi laquelle on comptait Friedrich W. Fröbel (1782-1852, réformateur de l'éducation), Giuseppe Garibaldi (1807-1882, homme politique), Alexander Herzen (1812-1870, révolutionnaire russe)

et Richard Wagner (1814-1883, compositeur).

Là, Lou rencontre Paul Rée, qui, comme elle, s'intéresse à la philosophie. Rée tombe immédiatement amoureux de Lou. Mais, avec le temps, un rêve prophétique de Lou se réalise : elle avait rêvé, au cours d'une nuit, qu'elle partageait une vie intime avec deux hommes simultanément dans un grand appartement – avec une bibliothèque et trois pièces isolées. Rée est consterné, mais il consent à quelque chose. Il fait même venir un ami à lui, en congé maladie en Italie – un certain Friedrich Nietzsche. Cet homme plutôt pauvre et malade – il était presque aveugle, souffrait de terribles maux de tête, de crampes d'estomac et d'insomnie chronique – accède immédiatement et avec un enthousiasme débordant à la demande de Rée. Nietzsche désirait fondamentalement Lou comme épouse, mais Lou ne souhaitait qu'une « amitié » et des conversations intellectuelles avec Rée et Nietzsche.

### ***La genèse de « aussi sprach zarathustra ».***

RH 17 (35, 36, 61) nous a enseigné l'approche génétique. Voici un petit exemple d'application. – Nietzsche, fin connaisseur de la nature humaine, l'observe, cette Lou : elle est restée à la fois très enfantine et incroyablement sûre d'elle ; elle sait parfaitement ce qu'elle veut sans demander la permission à son entourage ni se soucier de leur jugement (comme l'écrit Nietzsche à ses amis).

### ***Ce qui confirme la thèse de Penéla.***

Il y a bien plus encore : avec Lou, des conversations s'engagent autour d'une préoccupation commune : le vide d'un monde où Dieu est mort. – En février 1883, en l'espace de quelques jours, Nietzsche entre en état d'inspiration : emporté par un enthousiasme débordant, il écrit *\*Ainsi parlait Zarathoustra\**. Ce qui confirme également les propos de Penéla.

RE140.1

### ***Le principe narratif de la raison suffisante (fondement).***

**a.** Hérodote (RH 12) organise les matériaux épars, collectés grâce à l'« histíria » (inquisitio), en un « logos », un récit clos et stylisé.

Mais, dans le « logos » grec, il y a plus qu'un simple récit ordonné. Par le biais de la narration, Hérodote vise à rendre compréhensible (« expliquer »). Pour ce faire, les « raisons suffisantes » (ou présuppositions, – chez Platon : les hypothèses (RH 55,85)) – sous forme de « présages » – doivent être intégrées au récit clos et stylisé.

**b.** Thucydide d'Athènes (-465/-401 ; le grand historien), selon *Meyerson*,

*\*Le temps, la mémoire, l'histoire\** , dans : *\*Journal de psychologie\**, 1956, p. 340, applique cette conception au sens littéral : pour Thucydide, par exemple, relater une bataille revient à vérifier une thèse concernant cette bataille – une thèse dans laquelle les présages (en réalité : les axiomes logiques) sont formulés – une vérification dans laquelle les sujets « confirment » les présages. Le temps, pour lui, est à la fois chronologique (théorie du temps) et purement logique.

### **Décision:**

On peut aussi exprimer cette histoire de manière cohérente à l'aide de phrases conditionnelles (« si/alors »). Autrement dit : si tous les présages (conditions nécessaires et suffisantes) sont réunis, alors les conséquences (déroulement nécessaire ou possible des événements) sont réunies.

En termes simples : « (Compte tenu de tout ce que nous savons à ce sujet), cela devait finir par arriver, ou du moins, c'était fort probable. » Remarquez les modalités ontologiques « nécessaire » et « possible ». Dialectique hégélienne et marxiste.

Ceux qui interprètent Hegel et Marx comme des dialecticiens historiques uniquement à travers le prisme de la triade « thèse / antithèse / synthèse » ne comprennent qu'un seul lieu commun, certes fréquent. Ce lieu commun devrait être situé dans la déduction hégélienne : si l'on présuppose le tout (vivant) (la totalité), avec ses propositions, ses contradictions et ses compositions (présage narratif), alors on comprend logiquement – rigoureusement – un fait qui, à première vue, semble simplement « fortuit » (une modalité ontologique, là encore) (la continuation narrative).

**Remarque :** Voici comment il faut l'interpréter : « Était intelligent, c'est-à-dire 'wirklich' ( *ndlr* : correspondant aux présupposés) ; et cela, était wirklich ist, c'est-à-dire intelligent » (Hegel, Grundlinien des Rechts, Vorrede).

## **9. Rédaction de rapports. (141/152).**

Un traité peut également nécessiter un rapport. Par conséquent, quelques mots sur la nature et la structure du « rapport ». Nous connaissons tous les termes « rédacteur » ou « rapport scolaire ». Mais nous ne nous arrêtons généralement pas pour réfléchir à ce qu'est réellement « rendre compte ».

### **1.-- L'objet.**

Objectivement parlant, il existe deux grands types de reportages.

#### **un. Le rapport de cas.**

Il n'y a pas de texte fourni, mais votre client vous demande de rédiger un

texte portant sur un point de données synchronique (par exemple, la situation à l'école) ou diachronique (par exemple, le déclin d'une petite école de quartier). Dans le premier cas, le rapport sera une description (voir RH 106/121), dans le second, un récit (voir RH 122/140).

### **b. Le rapport textuel .**

Un texte est donné, qu'il soit oral ou écrit. Dans ce cas, vous devez le décrire avec vos propres mots, l'expliquer, en discutant de son contenu (message, rapport, information).

## **2 -- La longueur du texte.**

**a.** Le rapport concis (« bref ») présente les caractéristiques (RH 108.1, ou du moins la définition générale de « caractéristique »), c'est-à-dire la représentation objective de l'essentiel. Les « points principaux » constituent le cœur de ce rapport.

### **b . Le rapport détaillé ou complet.**

Outre l'existence et l'essence (RH 58, 106 ; -- 64 ; 50), les circonstances — également appelées « détails » (RH 102) — sont ensuite présentées, qui représentent l'existence/l'essence plus précisément.

**Remarque :** Lorsque le sujet est textuel (livre, articles), un compte rendu concis est depuis quelque temps appelé « contraction textuelle ». Sa structure est « multi-ambiguë ».

### **En résumé.**

Le rapport est défini par

**a.** le donné (un objet ou un texte) et

**b .** les informations demandées (un rapport bref ou détaillé).

Ce dernier avec ou sans jugement de valeur de votre part (RH 75).

### **L'origine . (141/143)**

D'un point de vue historique, il nous semble qu'Hérodote d'Halicarnasse (-484/-425 ; le « Père de l'historiographie ») est le premier Grec ancien à avoir formulé des idées très précises sur la nature et la valeur du récit.

RE142

### **Rue de la bibliothèque :**

-- *Le P. Krafft, Geschichte der Naturwissenschaft , I ( Die Begründung einer Wissen-schaft von der Natur durch die Griechen ), Fribourg, 1971, 141/167 ( Die Quellen des Erdbildes von Hekataios von Milet und Herodotos von*

*Halikernassos*) ;

-- CCJ Daniëls, *Étude d'histoire religieuse sur Hérodote*, Anvers/Nimègue, 1946.

Comme l'indique Krafft dans le titre et, plus encore, dans le cadre de son analyse – la « physique » ionienne (sciences naturelles et philosophie naturelle) –, Hérodote s'inscrit dans un mouvement résolument empirique. L'observation en constitue le fondement. C'est dans ce cadre objectif qu'il faut comprendre la suite. Comme le précise Daniel (16, 100, 178), Hérodote distingue deux époques dans son récit.

**a.** Ce qu'il appelle « l'historiè » (dans un autre dialecte grec ancien : « historia »). Il entend par là « la libre investigation des circonstances (information, message) », qui caractérise toutes les données possibles. L'« historiè » désigne, en d'autres termes, les données matérielles ou accumulées, dans la mesure où elles ne font l'objet d'aucun agencement ni d'aucune mise en forme (RH 12). Autrement dit : tous les éléments non structurés de l'invention (RH 12).

### ***La méthode.***

La recherche ou heuristique se déroule de deux manières.

**(i)** L'« aut.opsia », le récit de témoin oculaire, fourni par des personnes qui ont directement observé les données - les faits.

**(ii)** Le « marturion », le témoignage, fourni par l'acte de « marturia », le fait de témoigner. Dans lequel le rapporteur observe indirectement.

**b.** Ce qu'Hérodote appelle le « logos ». Il s'agit de la substance « formée » par l'agencement et le dessein. Le texte constitue donc le récit.

### ***La méthode.***

Ce qui caractérise le récit d'Hérodote, c'est la perspective, le point de vue, grâce auquel une multitude de données disparates trouvent leur unité et leur cohérence logique. Bien qu'Hérodote se qualifie lui-même d'« historien » – informateur, chercheur d'informations –, les faits ne parlent pas toujours d'eux-mêmes (RH 82 : argument subjectif). Outre le matériau, le « logos » – le traitement par l'esprit humain – est nécessaire. Celui-ci s'exprime à travers le point de vue.

### ***Modèle applicable***

Pour lui, il s'agit essentiellement de l'idée de kuklos. Dans la « fisis » (nature ; RH 20, 21), un processus (RH 127) est régulièrement en cours. De nombreuses données **a.** commencent faibles, **b.** croissent, **c.** atteignent un

sommet, **d.** pour ensuite s'effondrer soudainement (oc., 27 ; 93v. ; 199).

RE143

En termes humains : une personne débute modestement, voit son entreprise prospérer ; au lieu de connaître la modération et ses propres limites, elle persiste généralement dans cette voie. L'état d'euphorie, de bonheur (par exemple, une richesse fabuleuse), ainsi atteint, implique à la fois un dépassement objectif des limites et une fierté subjective (*hovaardij*), appelée *hubris* ou arrogance (RH 23).

Ces deux aspects forment ensemble une « *aitia* », une situation de culpabilité, généralement suivie d'une « *tisis* », une expiation. Ce processus est, selon Hérodote, homme profondément religieux, régi par le « *to theion* », une divinité (dieu, déesse) ou même le corps collectif des divinités polythéistes (qui en sont le « *archè* », le principium, le fondement). Mais il est intrinsèquement perceptible dans la « *fusis* », l'essence des choses – plantes, animaux, êtres humains (en particulier les systèmes politiques) – pour lesquelles :

- (i) du point de vue du '*kuklos*' (cycle, boucle)
- (ii) fournit des informations complètes.

Par exemple, la soif de terres (impérialisme) est, pour un certain nombre de pays et leurs dirigeants, la force motrice de ce processus cyclique « début/ augmentation/ pic (transgression des frontières/ dette/ chute).

### ***Modèle d'application***

Quiconque écoute régulièrement la radio ou la télévision est confronté à ce type de reportage. Il s'agit clairement de l'« *autopsie* », du récit de témoin oculaire, d'un Hérodote. Selon *G.I. Schweikle (éd.), dans le Metzler Literaturlexikon* (Stuttgart, 1984 364f), un bon reportage comporte deux aspects :

**a.** le compte rendu pur, c'est-à-dire la représentation objective et factuelle (description/récit) des faits (un personnage, une situation, un événement, -- un livre) et

**b.** Il s'agit peut-être, mais pas nécessairement, d'un élément d'interprétation (qui va de pair avec la perspective d'Hérodote). Le reportage, au sens journalistique du terme, est apparu vers 1880 comme une forme de reportage pour la presse quotidienne.

**Modèle d'application : Georges Simenon** (1903/1989) (143/144)

Georges Simenon a 85 ans. – Lausanne 10 (ATS). – Georges Simenon est considéré comme le romancier de langue française le plus prolifique depuis *Honoré de Balzac* (1799/1850 ; *La Comédie humaine* , environ 90 volumes). Ce vendredi, il fêtera ses 85 ans à Lausanne, où il réside depuis une trentaine d'années. – Né le 12 février 1903 à Liège (Belgique), il a parcouru le monde avant de 1955 ins'installer en Suisse.

RE144

Georges Simenon a publié près de deux cent vingt romans sous son nom, dont quatre-vingts romans policiers qui ont rendu célèbre le commissaire Maigret. Sous pseudonyme, il a publié près de trois cents autres ouvrages. Ses livres ont été traduits en soixante-dix langues et imprimés dans quarante pays. Ils ont été adaptés soixante fois au cinéma et plus de deux cents fois à la télévision.

On estime à près de cinq cents millions le nombre de lecteurs qui l'ont déjà lu. Et à des centaines de millions le nombre d'auditeurs et de téléspectateurs qui ont entendu ou vu ses œuvres psychologiques ou policières, partout dans le monde.

Officiellement, G. Simenon cessa d'écrire en 1973, mais publia ses *\*Leerinneringen\** (Mémoires de vie) en 1981. Il fut décoré de la médaille d'honneur de la ville de Lausanne et reçut de nombreuses distinctions à l'étranger. Vivant reclus dans une petite maison du canton de Vaud, il y réside depuis trente ans.

Nous mentionnons « pour la postérité » (RH 125) qu'il serait né le 13.02.1903, mais que sa mère, en raison de sa superstition, l'aurait fait enregistrer le 12.02.1903.

**Note :** Nous avons volontairement omis de structurer clairement ce court article du *Journal de Genève* du 11 février 1988. Étudiant, il contient assurément des clichés (sections récurrentes dans ce type de rapport), comme décrit approximativement à partir de RH 74 (sujet) : pourriez-vous les identifier dans le texte ? Quelle perspective (héroïque) sous-tend ces éléments ? Pour ne citer qu'un exemple.

**Modèles deutérosophiques (144/146)**

Marrou, *\* Hist.d.l'éducation \**, 239, nous apprend que les élèves devaient apprendre à raconter un « muthos » (histoire, fable). – Nous proposons un

modèle antique typique.

### ***Le lion et le renard.***

Un lion, vieillissant de jour en jour, s'affaiblissait considérablement. Sa force et sa vitesse l'empêchaient désormais d'atteindre sa nourriture. Aussi, il restait-il constamment dans une grotte, feignant la maladie. Les animaux, trouvant cela convenable, venaient lui rendre visite. À maintes reprises, le lion les attrapait pour les dévorer. Un renard, passant par là, comprit la ruse du lion et s'assit devant la grotte. De là, il demanda au lion comment il allait. Le lion répondit : « Je ne vais pas bien. Mais j'ai une question : pourquoi ne viens-tu pas avec moi dans la grotte ? Nous pourrions alors discuter. » Ce à quoi le renard répliqua : « J'aimerais bien entrer, si je ne voyais pas tant d'empreintes d'animaux qui entrent, et aucune qui sortent. »

RE145

De la même manière, les personnes avisées font des « signes » à partir de « tekmería » (RH 83 : signes clairs), « signes » ; elles repèrent les dangers et les évitent. – Étudiant, essayez à nouveau **(i)** de trouver la structure, **(ii)** de formuler la perspective qui gouverne l'histoire – une histoire classique d'animaux, comme celles que vous racontez probablement aussi en classe.

Ainsi, vous apprenez à rédiger vous-même un rapport, à partir de « petits exemples » (des « paradigmes » ou des exemples tirés de manuels). Vous pouvez aussi essayer de saisir l'impression principale – pathétique (RH 73) – plus précisément : quel sentiment exact surgit après avoir choisi une histoire ?

Le deutérosophisme (RH 28, -112, -53, 78) nous a laissé un petit exemple à travers des vestiges de témoins retrouvés. Cela pourrait vous être utile en classe. Le *papyrus du Fayoum* nous offre un sujet de petit projet étudiant.

**Donné :** un mythe sous forme de vers (non conservé) ;

**Demande :** une paraphrase (un rapport dans lequel on résume le contenu du texte avec ses propres mots).

Voici l'affectation (RH 66 (// 115)).

Voici le texte que l'élève a écrit en réponse : « Un garçon, qui avait assassiné son père et « qui craignait la législation concernant le parricide, s'enfuit dans le désert » ( *note* : il s'agit d'une citation ou d'un extrait de ce que l'enseignant a lu à haute voix).

Alors qu'il traversait les montagnes, il était poursuivi par un lion. Le lion



à ses trousses, il grimpa à un arbre. Il aperçut alors un serpent qui se précipitait vers l'arbre, peut-être pour y grimper lui aussi. (...) En fuyant le serpent, il tendit un piège. — (Gnomè, sententia) (RH 29, 72) : Le méchant n'échappe pas à la divinité : « La divinité appellera le méchant à son jugement » (citation en vers).

RE146

### ***Modèle réglementaire et applicatif.***

S'il existe une paire qui est un lieu commun, alors il s'agit du modèle universel et du modèle particulier, ou singulier. -- Cf. RH 31, 87. -- Voici une application.

**(i)** Dans la première fable, la leçon morale est énoncée à la fin. Il s'agit d'une formule modéliste : l'homme rusé (l'original ou l'inconnu) est décrit en termes de renard (le modèle ou, grâce à la fable, le connu). C'est même une sagesse sémiotique (RH 49) : de même qu'U. Eco, dans *\*Le Nom de la Rose\**, place l'interprétation des « signes » – traces – au centre, de même dans cette fable antique, l'interprétation des signes est centrale (mais intégrée à l'analyse du destin (RH 135)) : le cosmos dans lequel nous nous situons, la société au sein de laquelle nous vivons, sont sinistres (comme dans la ballade) ; ils engendrent un sentiment d'insécurité.

Mais seule une réaction, la plus forte, lui résiste (RH 50 : ABC – théorie) ; 89 (stimulus/réponse) : le « renard » agit comme Hérodote, c'est-à-dire que, soit par « autopsie » (sa propre enquête), soit par « maiturie » (le témoignage d'autrui), il recherche les traces du danger, afin de ne pas y succomber.

### ***Décision:***

Sans la leçon morale, c'est-à-dire le modèle régulateur-universel, la fable est aveugle ; sans l'histoire, c'est-à-dire le modèle appliqué-singulier, la fable est vide.

**(ii)** Dans la seconde fable, la dernière phrase est un vers de Ménandre d'Athènes (-342/-291 ; ce qui nous permet de dater le texte d'après cette époque), célèbre dramaturge de comédies. Il s'agit d'une leçon morale mythologique typique : dans les mythes antiques, encore préservés de toute altération, la divinité (accompagnée de toutes sortes de créatures mythiques) apparaît chaque fois qu'une transgression est commise (comme nous l'avons vu chez Hérodote ; RH 143 : kuklos) : le parricide est une transgression.

Une fois encore, la fable (fable mythique) est une analyse du destin : celui

qui inflige à son père le « destin » d'être assassiné peut, en raison d'un pouvoir mythique ou d'un autre (RH 128, 135), s'attendre à un « destin » correspondant.

Une fois encore : sans la leçon morale, sans le modèle régulateur, la fable mythique reste un texte aveugle sans « perspective » ; sans le petit récit singulier, la leçon morale abstraite reste vide.

**Note--** M. Heidegger, *Sein und Zeit* , I; Tübingen, 1927, 1949-6, 191/196 (La Fable du Cura (Sorge)), prouve que même un fondamentaliste de l'ontologie comme lui peut trouver des idées dans une fable.

RE147

### **La contraction du texte.** (147/152)

#### **Bib1. st. :**

-- Y. Balloni, *Méthode de contraction et de synthèse de textes* ( *Concours d'entrée des grandes écoles* ) , Paris, 1983-2 ;

-- J. Moreau, *La contraction et la synthèse de textes* , Paris, 1977 ; -- Editions Marketing, *Contraction et synthèse de textes A l'entrée des grandes écoles* ( *Epreuves intégrales des concours* ), Paris, 1983.

Ces dernières années, en France, le traité traditionnel a été remplacé par la contraction au singulier (« contraction ») ou au pluriel (« synthèse »).

### **Modèle d'application**

Le service marketing de l'édition, oc,5/8, donne l'échantillon suivant. - HEC 79 (Polytechnique).

Roger Caillois (1913/1978), \* *L'esprit des sectes* \* — en quatre cents mots. Surlignez les passages importants.

(i) les idées principales et (ii) le développement de la pensée de l'auteur . -  
- Indiquez le nombre de mots utilisés à la fin de votre copie.

**Remarque :** Notez la quantification du texte en nombres corrects.

Donné : le texte de Caillois ;

Demande : un rapport quantifié de nature textuelle.

Voici la tâche.

### **Modèle d'application**

ESCA 79. -- Durée : trois heures. -- Résumez le texte suivant (...) en quatre cents mots. -- Sur le manuscrit, les candidats doivent indiquer le nombre de mots utilisés dans la marge en utilisant des « tranches de cinquante lignes » (les cinquante lignes), -- directement en face de la ligne correspondant à ce

nombre.

Le nombre total de mots est indiqué à la fin du texte. – Un dépassement de dix pour cent est toléré. Au-delà de 440 mots, un point sera déduit par tranche de dix mots lors de la correction. – Les correcteurs tiennent compte de l'exécution (oc, 109/113).

### ***Spécification.***

Y. Stalloni, oc.7, précise : généralement, la déduction est d'un point par section (ou partie de texte) – un point sur un total de vingt – pour chaque section de dix mots dépassant le seuil de tolérance. Si, par exemple, 400 mots sont requis, la marge est de 40 (avec une tolérance de 360 ou 440 mots). À partir de 359 ou 441 mots (nombre insuffisant ou excessif), le candidat perd un point ; à partir de 359 ou 441 mots (nombre insuffisant ou excessif), il en perd deux. – Conclusion : une exigence de réussite assez élevée.

RE148

### ***Définition (modèle réglementaire).***

J. Moreau, oc, définit la « contraction » (contraction de texte simple) comme suit.

Données : un texte ;

Demande : réduire cette longueur à un tiers, un quart, un cinquième, etc.

La « synthèse » (contraction de texte multiple) : ici la relation est « plusieurs-non ambiguë ».

Données : plus d'un texte ;

Il est demandé de présenter ces textes sous une forme abrégée, en mettant l'accent sur leur unité (cohésion, similarité), que ce soit par sujet ou par traitement.

Cela signifie que le raccourcissement du texte concerne à la fois l'« historiè » (le contenu, les « éléments » du sujet abordé dans le texte) et le « logos » (l'agencement (= plan, structure, fil de la pensée)) et la conception (stylistique), -- sauf indication contraire dans le devoir.

### ***La méthode de travail.***

Imaginez que vous soyez confronté à une telle tâche. Que ferez-vous ? – Y. Stalloni propose le conseil suivant.

**(1).-- Lisez d'abord le texte dans son intégralité.**

Stalloni affirme qu'il faut environ 30 à 40 minutes pour 4 000 mots.

**Note :** Nous partageons cet avis : quiconque ne le respecte pas (et entreprend immédiatement une analyse partielle) risque de négliger le principe d'économie (depuis le scolastique tardif Pierre d'Auriol (1322) : on se perd dans les détails). Le principe d'économie énonce : « Entia non sunt multiplicanda praeter necessitatem » (Les entités existantes (points d'analyse, par exemple) ne doivent pas être multipliées, sauf nécessité).

En bref : ne faites pas avec « plus » ce que vous pouvez faire avec « moins ».

La première lecture attentive de votre texte vous permettra de découvrir les idées principales, les impressions principales et les passages importants.

## **(2).-- Analysez ensuite les sections de texte .**

Stalloni : **a** . Commencez par résumer les grandes lignes du texte (ce qui permet de comprendre le plan et la structure) ; **b**. Résumez ensuite les paragraphes (qui constituent les différentes parties du texte, chacune ne contenant qu'une seule idée) ; **c**. Après chaque résumé de paragraphe, résumez l'ensemble du raisonnement.

**Remarque :** Concernant le point **c** , nous émettrions une petite réserve : oui, si l'on résume l'ensemble du raisonnement séparément.

**Maquette à petite échelle.** (149/150)

**Rue de la bibliothèque :** G. Niquet, *Structurer sa Pensée/ Structurer sa phrase* , Paris, 1978, 10/12.

Étant donné : un ensemble de textes plus courts ;

Demande : afficher ce texte sous une forme abrégée.

RE149

**(A)1** . La télévision est allumée tard dans la nuit : elle est souvent en partie responsable de notre fatigue matinale.

**(A) 2.** On ne bouge plus un muscle ! Se déplacer pour découvrir autre chose ou rencontrer d'autres êtres humains : hors de question ! On reste assis, collé à l'écran de télévision, bouche bée (...).

**(A)3.** L'être humain, en tant que téléspectateur, est engagé dans une introduction purement passive à l'univers : il reçoit des informations via la

télévision, mais ne s'informe pas activement.

**(A)4.** Les images télévisées tourbillonnent sur l'écran comme des rafales de vent (...). Le monde devient un tourbillon, un vortex. Telles des feuilles mortes, les informations, une fois transmises, sont emportées par le courant.

**(A)5.** Le réel et l'imaginaire se confondent : Stendhal (Henri Bayle, ce « Stendhal » (1783-1842), romancier français) côtoie Georges Pompidou (1911-1974, président de la République française de 1969 à 1974) ; (...) Don Juan (personnage légendaire, peut-être un noble espagnol du nom de Don Juan Tenerio, ayant vécu à Séville au XVI<sup>e</sup> siècle) tombe amoureux de Sylvie Vartan (actrice française). (...) Culturellement parlant, c'est un véritable carnaval flamand !

**(A)6.** « Dis-moi comment tu passes ton temps libre, et je te dirai à quelle culture tu appartiens » (dit un sociologue). Appliquée au traitement de la télévision, cette phrase nous montre que les programmes du dimanche offrent un indicateur possible de la diffusion de la culture télévisuelle. On y trouve de tout, du western de l'après-midi au mélodrame du soir. Quelle médiocrité décevante, étalée sur nos -écrans à travers des scénarios, des dialogues, des intentions et des images lamentables ! Tout cela n'est qu'une façon de tuer le temps. Résultat : précisément lorsque l'audience est la plus forte, on se retrouve face à une médiocrité de mauvais goût, diffusée en masse.

**(A)7.** Un reportage télévisé (« reportage » ; RH 143) n'apparaît jamais intégralement à l'écran et sans « explication » (« commentaire »). Le journaliste limite ses images à une sélection restreinte et y ajoute sa propre interprétation. Le résultat est immédiatement limpide : la télévision nous impose son point de vue et son jugement de valeur sur les événements.

**(B)1.** On imagine parfois que les images télévisées sont perçues de manière directe et passive. La réalité est tout autre : un membre de la famille souhaite regarder un match, un autre un film, un autre encore une pièce de théâtre ou une performance. Le passionné de médias est à la fois un interprète et un critique des médias. Loin de les cantonner systématiquement à sa propre perspective, la télévision peut aussi inciter les membres de la famille à échanger entre eux.

RE150

**(B)2.** La popularité des émissions médicales ne devrait pas surprendre : ces émissions répondent à un besoin des téléspectateurs – le besoin d'obtenir

des informations sur la médecine. (...).

**(B)3.** La télévision rend la littérature mondiale accessible au public. Une littérature qui, sans elle, n'aurait jamais dépassé un cercle restreint de personnes intéressées.

**(B)4.** Je suis professeur de littérature française. Un jour, mes élèves m'ont surpris : ils étaient en pleine discussion au sujet du *\*Rouge et le Noir\** (roman de *Stendhal* , 1831). Intrigué, j'ai constaté qu'ils avaient vu, la veille au soir, un film tiré de ce roman. Mon libraire m'a dit que d'autres, outre les jeunes, avaient fait de même ; de plus, les ventes du livre avaient considérablement augmenté depuis. Le même phénomène s'est produit après la sortie de *\*Germinal \** (roman du *\*Rougon-Maquart\**, 1885, du naturaliste *Émile Zola* , 1840-1902). (...) – Fin du texte présenté.

### **Votre rapport.**

**(1)** Selon la méthode Stalloni, vous avez maintenant lu le texte dans son ensemble.

**Remarque :** La numérotation et les lettres ajoutées de notre propre initiative visent à faciliter votre analyse, exceptionnellement. Pourriez-vous déjà résumer l'idée principale (ou les idées principales), ainsi que l'impression principale (axiologique), dans un titre concis et synthétique ? Ce titre devrait inclure les parties (A) et (B).

**(2)** Toujours la méthode Stalloni : pouvez-vous, sur une feuille de papier séparée (soyez pratique), résumer le fil de la pensée (= arrangement, ordre des pensées) - si nécessaire paragraphe par paragraphe - en résumant (c'est une condensation de texte) ?

**(3)** Comparez, au passage : (A)3/ (A)7,-- (A)3/ (B)1,-- (A)4/ (A)5,-- (B)1/ (B)2, 3, 4. Que ressort de cette application de la méthode comparative ? **4)** Pourriez-vous, en termes de « thèse » et d'« argument », formuler l'ensemble du texte (résumé, bien sûr) ? Voir RH 86. -(5).

Comptez les mots du texte de la consigne et de votre résumé.

RE151

### **Modèles applicatifs. (151/152)**

#### **(1).-- La présentation d'un livre.**

Supposons qu'un éditeur vous demande de présenter un livre en

couverture. Que ferez-vous ? Il faut quelques lignes et des idées clés (faire en sorte que les deux points principaux (« idées reçues ») d'un traité s'imprègnent dans l'esprit du public (RH 11) – le thème essentiel de toute rhétorique. Voici un exemple paradigmatique.

Sur la couverture de *Gaël Fain, traduit par Joseph Schumpeter, Capitalisme, socialisme et démocratie*, Paris, 1951-1, 1984-2, on trouve le rapport suivant (résumé du texte).

**un.** *Joseph Aloys Schumpeter*, né en Autriche en 1883 et 1950, indécédé aux États-Unis, est considéré comme l'un des plus grands économistes de notre époque. Figure incontestée de l'École de Vienne, il devint par la suite professeur à l'université Harvard et acquit rapidement une renommée internationale.

**b.** Son ouvrage majeur, *Capitalisme, socialisme et démocratie* (Londres, 1942), est considéré comme un texte fondateur de l'économie moderne. Il offre une analyse sans précédent des phénomènes économiques tels que nous les vivons. – Le capitalisme peut-il survivre ? Le socialisme peut-il réussir ? L'auteur apporte une réponse à ces deux questions. Parallèlement, il esquisse les contours de l'évolution de notre économie dans le monde de demain.

**Note** – Les deux points communs d'une offre de livre sont, bien sûr :

**a.** l'auteur du texte, **b.** le contenu très brièvement esquissé de son livre. — Ce que l'on retrouve clairement dans l'annonce ci-dessus.

## **(2) -- États-Unis : « Fast Food » de la culture californienne.**

Journal de Genève 03.11.1981.-- Santa Monica,1(AFP).

« Tant de livres, si peu de temps ! » – Deux éditeurs californiens ont voulu résoudre ce dilemme : ils publient une cassette qui permet de « lire » dix œuvres classiques en dix minutes.

Cette cassette est destinée aux yuppies, ces jeunes Américains carriéristes toujours pressés et avides d'une culture facile d'accès. — « Les ventes de livres audio sur cassette augmentent aux États-Unis. Nous avons pensé qu'il était grand temps de les réunir. » Ainsi parlait Jim Becker (31).

Avec « dix classiques en dix minutes », il est possible de découvrir en six cents secondes de quoi *parlent Moby Dick, Autant en emporte le vent, Robin des Bois, Les Raisins de la colère, Roméo et Juliette, Gatsby, Un tramway nommé Désir, Alice au pays des merveilles, Oliver Twist et l'Odyssée*.

Ces contractions textuelles sont lues à voix haute par un acteur réputé pour sa rapidité d'élocution. Elles durent chacune soixante secondes.

À l'exception d' *Autant en emporte le vent* et de *Gatsby* , auxquels on accorde respectivement 0,48 et 0,75 seconde de plus. « La "grande littérature" a besoin de cette demi-seconde supplémentaire », explique Andy Meyer (32).

Certains amateurs de littérature pourraient bien protester en apprenant que « *Gejaagd door de wind* » subit une contraction textuelle pour le moins étonnante : l'œuvre est condensée en trois phrases, pour un total de trois cent cinquante mots. Impossible, en revanche, de condenser « *Guerre et Paix* » en soixante-cinq secondes.

Les contraintes textuelles imposées par Becker/Meyer quant à la longueur des textes ont apparemment aussi leurs limites. Par exemple, *Guerre et Paix* ne fait pas partie des « Dix Classiques » : il était tout simplement impossible de condenser le texte de Léon Tolstoï en soixante-cinq secondes.

### ***Bonus tropologique.***

La « tropologie » est une sous-section de la stylistique (RH 12, 38, 70, 93 et suiv., 99, 101, 137, 142). — Les tropes sont la métaphore, la métonymie et la synecdoque.

C. Stutterheim, *\*Het begrip 'Métaphore'* ; Amsterdam, 1941, 517, -- cité dans A. Mussche, *\*Nederlandse poëtica* , Bruxelles, 1948, 49, nous montre comment la métaphore repose sur la contraction du texte.

- a.1. Le colonel A. a combattu à Aceh avec autant de bravoure qu'un lion.
  - a.2. Le colonel A. était aussi courageux qu'un lion.
  - a.3. Le colonel A. s'est battu comme un lion.
  - a.4. Le colonel A. était comme un lion.
- La comparaison est valable jusqu'ici.

Voici la métaphore :

- b.1. Le colonel A. était un lion.
- b.2. Colonel A., le lion d'Aceh, ...
- b.3. Ce lion....

### ***Décision.***

Tant la tropologie que, par exemple, les types de contraction textuelle californienne cités plus haut prouvent que le concept de « rapport », au sens



de « rapport abrégé », constitue une composante fixe à la fois de la langue ancienne (la métaphore est connue de tous les Primitifs) et de la langue en évolution actuelle, qui est destinée, par exemple, à des contemporains vivant à toute vitesse et sensibles à l'information solide.

A. T'Jampens, 9730 Nazareth

Deo trino et uno Mariaeque gratias maximas (03.04.1989)

**Contenu:**

**Introduction** . -- 01/05

(Le « nouvel analphabétisme » ; échantillon bibliographique ; premières descriptions).

**1.** La discipline académique est-elle dissociable de l'éloquence ? 6/10

**2.** Les divisions de l'acte rhétorique 11/16  
(rhétorique textuelle et dramaturgique).

**3.** L'origine (« genèse ») de la rhétorique grecque. 17/27  
(époque homérique ; la « polis » (Thalès de Milet) ;  
L'agonistique sicilien ; le trivium)

**4.** La rhétorique au sens des études littéraires. -- 28/37  
(La période augustéenne/la deutérosophie ;  
la textuologie plus récente (sciences auxiliaires).

**5.** La rhétorique comme théorie de l'information ou de la communication.  
-- 38/51  
(Émetteur/message/récepteur du message ; sémiotique ; significatif ;  
Théorie de l'interprétation (Herméneutique allemande/Théorie de  
l'interprétation de Peirce) ;  
théorie ABC).

**6.** La théorie du discours. -- 52/59  
(Définition ; l'artère ; typologie ; -- herméneutique des tâches)  
(= description de la tâche) donnée/demandée + analytique et  
méthode lemmatique-analytique).

**6.1.** Théorie du traité : existence/essence. -- 60/65  
(M. Mead : Le passage à l'âge adulte aux Samoa ; -- Derek Freeman).

**6.2.** Théorie : herméneutique des problèmes (thématique). -- 66/73

(Étant donné (thème)/ demandé (problème). – l'état du problème (État de la question) ; thèmes (antéprédicatifs et prédicatifs Sujets)).

**6.3.** Théorie de la dissertation : sujet (théorie courante). -- 74/81

(Épistémologique et axiologique - lieux communs ; -- Existence/essence et circonstances ; -- la Chreia ; - Définition essentielle ; énumération (classification, typologie).

**6.4.** Théorie du traité : logique et méthodologie. -- 82/91

(Fournir une preuve logiquement rigoureuse ou, du moins, rendre une proposition crédible ; -- preuve (liée à l'objet/liée au sujet) ; réception (les quatre types de pensée de Peirce) ; -- syllogistique (le schéma de J. Lukasiewicz : déductif et réductif) ; -- conception d'une théorie ; -- sciences naturelles et sciences humaines).

**6.5.** -- Théorie du traité : Pathos. -- 92/10

(Pathos : argumentation émotionnelle dans le messenger/message et le récepteur du message ; lieux communs axiologiques) (Scheler ; Bettermann). -- persuasion ; -- art de la vente).

**7.** La théorie de la description. --- 106/121

**8.** La théorie du récit (narratifs, narratologie). -- 122/140

**9.** Rapport. -- 141/152